LETTRES

DE

MONSIEUR L'ABBE'

LE BLANC,

TOME PREMIER.

FERNAND

DE

FELTRES

LETTRES

DE MONSIEUR L'ABBE'

LE BLANC,

HISTORIOGRAPHE DES BASTIMENS DU ROI.

Nouvelle Edition de celles qui ont paru sous le titre de Lettres d'un François.

Quid verum atque decens curo & rogo, & omnis in hoc sum.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM.

M. DCC. LI.

PREFACE.

CEs Lettres ont paru imprimées pour la premiere fois en l'année 1745. il s'en eſt fait depuis différentes éditions en Hollande & en Angleterre où je n'ai eu aucune part. Le Libraire qui a entrepris celle-ci m'a averti trop tard de ſon deſſein. Je n'ai eu que le tems d'y joindre ce qui m'a paru de plus eſſentiel.

Le Lecteur dans cet Ouvrage trouvera que la Religion, le Gouvernement, les Mœurs, tout ce qui doit être ſacré pour un honnête homme, y eſt traité avec un reſpect qu'on ne trouve pas toujours dans les Ecrivains de ce ſié-

cle ; ces Lettres en conſéquence ont eu l'approbation de ce qu'il y a en France de plus reſpectable, par les lumieres & par la piété, ſoit dans l'Egliſe, ſoit dans la Magiſtrature. L'Auteur reſpecte trop l'autorité pour ſe plaindre même des abus qui en ſont une ſuite preſque néceſſaire. L'intérêt général doit toujours marcher avant l'intérêt particulier. Dans le monde moral comme dans le monde phyſique, quelques évenemens qui ne paroiſſent pas dans l'ordre, n'empêchent pas qu'on ne doive admirer la belle harmonie du tout. Il eſt des diſgraces, des injuſtices même qu'un Citoyen doit ſçavoir ſupporter ; & à cet égard, l'Auteur peut ſe vanter d'avoir fait ſes preuves. Les libelles ſcandaleux, & les infames calomnies que ſes ennemis ont eu la lâcheté de publier contre

lui, la violence même des persécutions qu'ils lui ont suscitées, ont éprouvé sa constance, mais n'en ont pas triomphé. Il a sû souffrir & se taire. Le Public n'est pas toujours instruit, mais il est toujours juste, & lorsque la conduite de l'Ecrivain ne s'accorde pas avec ses maximes, autant on estime l'Ouvrage, autant on en mépriſe l'Auteur.

Quant à ces Lettres en particulier, les Anglois leur ont fait l'honneur de les traduire, & un plus grand encore celui de les critiquer; ce qui regarde leur maniere de penſer & de vivre, leurs mœurs & leur gouvernement n'est pas ce qui les a le plus indiſpoſés: à la honte de l'humanité, il n'est que trop vrai que la jalouſie d'eſprit & de talent est auſſi violente de Nation à Nation, que de Particulier à Particulier. Avec

quelqu'éloge que j'aye parlé de Shakeſpear, c'eſt l'Idole des Anglois, je ne lui ai pas rendu le même culte qu'eux, je ne ſuis pas ſurpris qu'ils me trouvent ſi coupable. J'avoue que je ne m'attendois pas que ce que j'ai dit de leurs Peintres dût ſi fort échauffer la bile de quelques-uns de leurs Ecrivains; car ils diront & ils écriront tout ce qu'ils voudront, il n'en eſt pas moins vrai que la Peinture eſt un Art, où malgré tous leurs efforts, nos voiſins n'ont fait aucun progrès. C'eſt pour avoir eu le courage de dire cette vérité, que je me ſuis fait pluſieurs ennemis, à la Société Royale de Londres, où les Peintres ſont admis. J'ai même, ſans le vouloir, rendu furieux un de ſes Membres, Médecin de Profeſſion, que je veux bien ne pas nommer par ménagement pour lui. Celui-ci à

la tête d'un Ouvrage Anatomique a placé une Préface d'une eſpece aſſez ſinguliere, & uniquement pour avoir lieu de décharger ſa bile. S'il s'entend en Medecine comme dans les Beaux Arts, il eſt malheureux pour l'Angleterre qu'il ait la liberté d'exercer ſa Profeſſion. On ſçait que dans les diſputes lorſque les raiſons manquent, l'ordinaire eſt de recourir aux injures ; c'eſt ce qu'a fait mon adverſaire, il m'en a dit d'auſſi groſſieres que s'il les avoit écrites en Latin. Ce n'eſt aſſurément pas pour répondre à ſa Critique que j'en fais mention : le combat ſeroit trop inégal entre nous ; les armes dont il ſe ſert ne ſont pas à mon uſage. Je n'ai voulu que faire voir à quel dégré la raiſon humaine s'égare, quand elle ſe laiſſe emporter par le préjugé & par la paſſion. Si l'on en croit

ce Docteur auſſi poli dans ſes expreſſions, que conſéquent dans ſes raiſonnemens, tous les François ſont des *Hottentots*, parce que j'ai écrit qu'il n'y a pas encore eu de Peintres en Angleterre.

Laiſſons cet Ecrivain de mauvaiſe humeur, & examinons de bonne foi, ſi j'ai eu tort d'avancer cette propoſition. L'Auteur de quelques Ecrits ſur la Peinture veut bien avouer que ſes Compatriotes n'ont pas brillé dans le premier genre que l'on appelle l'Hiſtoire. „ Mais pour les portraits, dit-il, il eſt indubitable que nous ne l'emportions „ ſur les autres Nations. Voici comme il le prouve. „ Il y a environ cent ans qu'on a vû d'excellens Peintres en Flandre, „ mais depuis que Vandick paſſa „ ici, il y apporta la Peinture en

„ portrait ; & depuis ce tems-là,
„ c'eſt-à-dire, depuis plus de qua-
„ tre-vingts ans l'Angleterre l'a
„ emporté ſur tout le reſte du
„ monde dans cette partie conſi-
„ dérable de l'Art. Comme on y
„ voit les ouvrages des plus ha-
„ biles Maîtres, ſoit en Peinture
„ ou en Deſſein, & qu'on y trouve
„ vivans les patrons les plus ex-
„ cellens de la nature, ſans par-
„ ler des autres avantages qu'y
„ ont les Artiſtes, on peut dire
„ avec juſtice que cette Iſle eſt à
„ préſent l'école du monde la plus
„ parfaite & la plus achevée en fait
„ de peintures en portrait.*

Monſieur Richardſon, Auteur de cet Ecrit, pouvoit avoir ſes raiſons, pourque l'on pensât ainſi. Il étoit lui-même alors un des Peintres de Londres les plus employés, & l'on voit qu'il vou-

* Eſſai ſur la Theor. de la Peinture.

loit en être crû sur sa parole ; autrement, il nous eut donné une liste de ces Anglois illustres, Eleves de Vandick, & *les premiers Peintres du monde, pour le portrait* ; en effet, le parti le plus sage étoit celui-ci qu'il a pris de s'en tenir à l'assertion.

L'Auteur François qui a écrit les Vies des Peintres en deux volumes *in-quarto*, n'a pas été si prudent. A la suite de l'Ecole Flamande, il s'est crû en droit de créer une *Ecole Angloise* de sa propre autorité, laquelle se trouve composée de quatre ou cinq Peintres de portrait qui n'ont aucun nom, si l'on en excepte le Chevalier Godefroi Kneller qui étoit Allemand.

L'Auteur de l'*Abecedario Pittorico* qui a imprimé fidélement les articles des Peintres Anglois, tels qu'ils lui ont été envoyés de

Londres, n'en admet pas davantage ; enfin, M. Richardſon lui-même dans ſa Liſte Chronologique des Peintres, ne compte que *Guill. Dobſon*, *Samuel Cooper*, Peintres en mignature, tous deux Eleves de Vandick, le Chevalier *Pierre Lély* & *Jean Riley*. Voilà donc l'Ecole Angloiſe, voilà les Peintres, les premiers dumonde pour le portrait : je demanderois pourtant volontiers à M. Richardſon, ſi après ce qu'il rapporte lui-même de ce *Pierre Lély*, il devoit l'admettre ſur ſa liſte. C'eſt au Lecteur à en juger. Un de ſes amis lui dit un jour : *De grace, Chevalier, d'où vous vient la grande reputation que vous avez, car vous n'ignorez pas que je ſçais que vous n'êtes pas Peintre. Mylord*, répondit-il, *je ſçais que je ne le ſuis pas, mais je ſuis le meilleur que vous ayez.* * Pour *Jean Ri-*

* Eſſai ſur la Theor. de la Peinture.

ley, tout ce que l'on en ſçait ; c'eſt qu'il a ſuccédé au Chevalier *Pierre Lély*, dans la place de premier Peintre du Roi, & que M. *Richardſon* dont nous parlons, eſt ſon Eleve. C'eſt apparemment ſur les progrès que ces quatre Peintres ont fait dans le portrait, que M. Richardſon, ne pouvant pas dans les autres genres de Peinture adjuger la palme à ſes Compatriotes, ſe contente de la leur promettre. Voici ſa prédiction : „ Je ne ſuis Prophete ni fils de „ Prophete, mais à conſidérer l'en- „ chaînement néceſſaire des cau- „ ſes & de leurs évenemens, & „ à en juger par quelques anneaux „ de cette chaîne du deſtin, j'oſe „ aſſurer par la grande probabi- „ lité que j'y vois, que ſi jamais „ le goût de grandeur & de beauté „ des Anciens en fait de Pein- „ ture commence à revivre, ce

„ ſera en Angleterre. * . . . . . Je „ l'ai dit ci-devant, & j'oſe le ré- „ péter, ſi jamais cet Art noble, „ utile & agréable doit revivre „ dans le monde, il y a toute ap- „ parence que ce ſera en Angle- „ terre, malgré notre fauſſe mo- „ deſtie & notre prévention pour „ les étrangers à cet égard, quoi- „ que par d'autres circonſtances, „ nous ayons tant de preuves de „ notre ſupériorité que nous avons „ appris à en être convaincus. * * M. Richardſon ne ſe doute pas que jamais reproche ne fut moins fondé que celui-ci. Il eſt vrai que dans les éloges les plus outrés qu'il fait de ſa Nation, il ſe croit encore trop modeſte. Les Romains auxquels les Anglois ſe comparent volontiers, mais qu'ils n'imitent pas toujours; les Romains,

* Eſſai ſur la Theor. de la Peinture.
** Diſcours ſur la Science d'un Connoiſſeur.

dis-je, étoient beaucoup plus ſages. Ils ne tiroient leur grandeur, que des choſes qui leur étoient propres ; les Grecs avoient ſur eux la prééminence dans les Arts, ils ne s'aviſoient pas de la leur diſputer.

Tu regere imperio populos, Romane, memento :
Hæ tibi erunt Artes ;
Æneïde. Lib. 6.

Mais les Anglois veulent être univerſels : quant à M. Richardſon en particulier, s'il eſt de bonne foi dans tout ce qu'il dit, il n'eſt guéres poſſible de pouſſer les préventions plus loin : il n'y a point d'exagération dont il ne ſoit capable, il n'y a point de paradoxe qu'il ne ſoutienne, dès qu'il eſt queſtion de faire honneur à ſon Pays.

Par exemple, il prétend que

l'Angleterre n'a rien à envier à la France, pas même à l'Italie, pour les ouvrages de Raphael. Les cartons des Actes des Apôtres qui sont à Hamptoncourt sont, à son avis, les morceaux les plus précieux de ce grand Maître ; & par conséquent, les meilleures pieces de Peintures qu'il y ait au monde, préférables & au tableau célebre de la Transfiguration, & à la sainte Famille du Roi. Que sont cependant des cartons, que des desseins coloriés ? D'ailleurs, est-il bien prouvé que Raphael lui-même ait peint ceux d'Hamptoncourt ? N'y a-t-il pas grande apparence au contraire qu'il s'est servi de la main de ses Eleves, sur tout pour l'Architecture, le Payſage, & les Animaux, peut-être même pour les Figures ? Ce qu'on ne peut s'empêcher de soupçonner à des inégalités qui s'y trou-

vent. J'ai vû ces cartons, & j'en ai senti toute la beauté ; mais de l'aveu même de M. Richardson, les Tapissiers à qui ils ont servi de patrons les ont coupés par morceaux ; en plusieurs endroits, les contours ont été piqués à dessein de les poncer, il y en a d'autres qui ont changé de couleur & perdu toute leur force, d'autres plus endommagés encore ont été réparés au crayon. Quelle peut donc être la raison pour préférer des cartons en cet état aux deux tableaux les plus parfaits que nous ayons de Raphael ? Quoiqu'en dise M. Richardson, la véritable est que ces cartons sont en Angleterre ; mais pour me servir des termes de M. Veugels, dans la Préface de la nouvelle édition des Dialogues sur la Peinture de Ludovico Dolce : *Nous ne commencerons à en croire cet An-*

glois ſi prévenu pour tout ce qui eſt en ſon Pays, que lorſque nous verrons les étrangers quitter l'Italie, pour aller étudier la Peinture à Londres, & apprendre des Peintres modernes qui fleuriſſent dans le Pays, la bonne maniere de faire le portrait. Selon la Prophétie qu'il en a faite, & que je viens de rapporter. Indépendamment de la prévention aveugle qui regne dans l'Ouvrage de M. Richardſon, il eſt rempli de fautes, ſouvent même groſſieres. M. Veugels en a relevé quelques-unes, & a très-bien prouvé que le pere ne s'entend pas plus que le fils à la matiere qu'ils ont entrepris de traiter en commun. Il faut avoir eu la patience de lire l'Ouvrage de ces Meſſieurs, pour n'être pas étonné de la maniere dont l'Auteur de la Préface les traite l'un & l'autre.

Les Lettres d'un François ont donné lieu à un autre Ecrit qui a pour titre, *Eſſai ſur la Tragédie Angloiſe, &c.* * Je ne parlerois pas de cette brochure, s'il n'y étoit queſtion que de moi, il y a trop de vanité à occuper le Public de ſes intérêts particuliers, mais c'eſt la gloire du Théâtre François qui y eſt attaquée; c'eſt la cauſe de Corneille & de Racine, ou plutôt c'eſt une querelle nationale que j'ai à ſoutenir. M. Guttrie Auteur de cet eſſai eſt connu par des Ouvrages eſtimés à juſte titre, il travaille à préſent à une Hiſtoire générale de l'Angleterre, c'eſt un homme d'eſprit, mais à qui les préventions & le fanatiſme ne laiſſent pas la liberté de juger.

* An Eſſay upon English Tragedy With Remarcks upon the Abbé le Blanc's obſervations on the English ſtage by William Guttrie Eſqu. &c.

Le

Le début de son Ouvrage suffit pour en faire connoître l'esprit & l'objet que l'Auteur s'y est proposé. „ Il n'y a gueres plus d'un „ siécle, dit M. Guttrie, que l'on „ a fait des réfléxions Critiques „ sur la Tragédie; les assemblées „ formées sous la protection du „ Cardinal de Richelieu qui bien- „ tôt après devinrent une Acadé- „ mie, furent d'un grand secours „ à Corneille: ses Piéces furent „ les premieres Piéces regulieres, „ que la France, l'Espagne ou „ l'Italie peut-être eussent vûes de- „ puis les jours des Anciens. Ra- „ cine lui succéda. Les François „ ont donné l'Epithéte de subli- „ me au premier de ces Poëtes, „ au second celle de naturel. La „ vérité est que rien ne peut être „ mieux imaginé que l'intrigue „ du Cid, & Racine a écrit plu-

„ ſieurs Tragédies, dont nos Poë-
„ tes Anglois du ſecond ordre
„ n'auroient point à rougir. Il eſt aiſé de s'appercevoir à ce ton que j'ai affaire à une tête échauffée par la prévention ; le reſte de l'Ouvrage n'eſt pas plus ſage.

Pour avoir droit de décrier nos meilleurs Auteurs, M. Guttrie bâtit le ſyſtême du monde le plus ridicule : il regarde l'Académie Françoiſe, non comme une Société établie pour perfectionner la Langue & le goût, & contribuer au progrès des beaux Arts, mais comme une Compagnie d'Ecrivains penſionnés pour en impoſer au reſte de l'Europe, ſur le mérite de nos Ouvrages. Il ſuppoſe que la France étoit alors occupée à s'établir un Empire univerſel dans les Lettres comme dans les armes, & que le Gouvernement faiſoit faire tous ces Ecrits, pour

assurer à nos Poëtes Dramatiques une prééminence qui ne leur étoit pas dûe. Telle étoit à ce qu'il dit la Politique du Cardinal de Richelieu. M. Guttrie se trompe; cet habile Ministre en avoit encore une meilleure; pour que la Nation pût paroître grande, il a cherché toutes les voies de la rendre telle en effet, soit dans les armes, soit dans les Arts, & rien ne prouve mieux combien il y a réussi que l'extrême jalousie de nos voisins. Loin de vouloir tromper l'Europe sur le mérite de nos Auteurs, c'est par ses ordres que l'Académie fit cette Critique si judicieuse, qu'elle peut servir de modéle en ce genre, sur un Ouvrage dont les beautés étoient tellement éblouissantes qu'elles empêchoient d'en distinguer les défauts. Il est vrai que telle a été la réputation du Cid, que pour fai-

re l'éloge d'une choſe, on a dit pendant long-tems. Cela eſt beau comme le Cid. Mais il s'en faut beaucoup que cette Piéce ſoit le chef d'œuvre de ſon Auteur & de notre Théâtre, c'étoit celui du tems où elle a paru. Polieucte, Heraclius, Rodogune, Cinna, donnent bien une autre idée de la grandeur du génie de Corneille. Si M. Guttrie a lû ces Tragédies comment a-t-il pû leur préférer le Cid ? S'il ne les a pas lûes, comment a-t-il pû ſe hazarder à parler du Théâtre François. Il eſt vrai que rien ne doit étonner, & que tout eſt ſans conſéquence de la part d'un homme qui oſe rabaiſſer Racine au niveau des Poëtes Anglois du ſecond ordre. Qu'il ſeroit aiſé en effet de convaincre un pareil juge de mauvaiſe foi ou de mauvais goût, peut-être même ſans

être trop sévére, de l'une & de l'autre? Mais il y a des choses d'un ridicule si frappant qu'il n'est pas permis d'y répondre sérieusement. Lorsqu'au sujet de l'Hamlet de Shakespear, j'ai parlé de l'Electre de M. de Crebillon; avec qui ai-je comparé le Poëte Anglois? avec un des plus grands Tragiques qui ayent existé parmi les Anciens ou parmi les Modernes. Après ce que j'ai dit de ce Poëte, aujourd'hui encore la gloire du Théâtre François, n'est-il pas bien étonnant que M. Guttrie n'ait pas eu la curiosité de le lire. Il reproche à notre Nation de n'en avoir pas encore produit un qui eut une étincelle de ce feu réel, qui anime un génie vraiment Dramatique: il ne peut opposer un sentiment si bizarre à celui de toute l'Europe, que parce qu'il étoit apparemment réso-

lu de parler de notre Théâtre sans le connoître ; on voit qu'il ne s'est pas soucié, qu'il a craint même d'être détrompé ; l'Electre de M. de Crebillon suffisoit pour le tirer d'erreur. Lorsque j'ai dit que parmi les Ecrivains Anglois, plusieurs pensoient comme le Peuple, avois-je tant de tort ? M. Guttrie avec de l'esprit tient si fort à ses préjugés, qu'en effet il n'est pas en état de sentir, ni ce qu'il peut y avoir de blâmable dans un Poëte de sa Nation, ni ce qui se peut trouver de louable dans un Auteur de la notre. Je suis aussi frappé que ce Critique de ce qu'il y a de beau dans Hamlet, je conviens avec lui que *quand Shakespear parle au Spectre, les voutes de Westminster répétent leur Dialogue effrayant ;* mais il n'en est pas moins vrai que M. de Crebillon a vû assassiner

Agamemnon, & qu'il fait frémir le Spectateur lorſqu'il lui montre la place même.

» Où plus cruelle encore, pleine des Eume-
» nides,
Son épouſe en ſon ſein porta ſes mains
» perfides.

Quant aux artifices auxquels Corneille & Racine ont dû cette réputation qui bleſſe ſi fort notre Auteur Anglois, qu'il lui plaît de l'appeller *extravagante*. Ce ne ſont pas des manœuvres bien ſecrettes, ils n'en avoient pas beſoin; leurs ſuccès ont fait ſeuls leur réputation, & ils ont reconnu eux-mêmes ne devoir les ſuccès qu'à l'étude & à la pratique des régles, à l'imitation de la nature & des Anciens. Shakeſpear a été un grand Maître ſans connoître ces régles, je n'en diſconviens pas, mais ſi comme eux, il

les eut connues & pratiquées, il eut été encore plus grand. Dryden a mieux aimé s'en mocquer que de les suivre; qu'en est-il arrivé? qu'étant né avec beaucoup de talent, & ayant travaillé long-temps pour le Théâtre, il ne s'y est fait aucune réputation. Enfin si depuis la Tragédie n'a pas brillé en Angleterre, ce n'est pas parce que les Auteurs du Théâtre Moderne en ont suivi les régles, ceux de ces derniers tems n'ont pas toujours mérité que M. Guttrie leur en fit le reproche; la raison de leur peu de succès est toute simple, c'est que depuis il n'a point paru de génie en Angleterre dans le genre Dramatique; les régles ne le donnent pas, elles le guident, & comme elles le dirigent sûrement, elles font qu'il s'éleve plus haut. Quelles obligations n'avons-nous pas nous autres François à ceux qui

qui ont écrit ces Traités, ces Essais & toutes ces Dissertations, dont l'Auteur Anglois paroît déplorer si fort les tristes conséquences ! je puis l'assurer en vérité que ces Ecrivains judicieux ne pensoient pas à éblouir l'Europe, mais à éclairer leur Nation : ils ne prévoyoient pas qu'il pût se trouver quelqu'un d'assez bizarre pour se plaindre des peines qu'ils prenoient pour nous faire connoître le beau de chaque Art & les voies pour y arriver. Loin de se livrer à une prévention aveugle en faveur de leur Patrie, lorsqu'ils ont eu à parler des Auteurs Etrangers, ils se sont fait gloire de leur rendre justice. Aux premieres Editions du Cid, Corneille imprima au bas de chaque page les endroits qu'il avoit imités du Poëte Espagnol. Il a fait plus en éclairant lui-même le Lecteur sur les défauts de

ſes Piéces il a prouvé qu'il avoit plus à cœur la perfection de ſon Art que ſa propre gloire.

Quels étranges raiſonnemens ne font pas faire à M. Guttrie, la jalouſie & la prévention nationales ! A la chaleur qu'il met dans ſes plaintes, il ſemble que les François ayent fait un crime, qu'ils ayent attenté à la liberté de l'Angleterre & de toute l'Europe, pour avoir étudié & ſuivi les régles de la Poëſie. Avons-nous empêché nos voiſins de faire de même? Au contraire n'avons-nous pas pris ſoin de les avertir que c'étoit le ſeul moyen de réuſſir ? Il eſt démontré par l'expérience que les principes & les régles d'un Art ne font qu'en accélerer les progrès. M. Guttrie ſoutient au contraire que c'eſt ce qui les arrête, & lorſque au hazard d'être en contradiction avec lui-même,

il veut bien convenir que les régles peuvent être de quelqu'utilité, alors il nous objecte que ce ne sont pas des découvertes que nous ayons faites. Non sans doute, & nous ne prétendons pas les avoir inventées, il a tort de nous en accuser, au contraire nous faisons gloire de les tenir des Anciens, qui les devoient eux-mêmes à la nature. Les Poëtes en effet ont donné des exemples, & de ces exemples les Critiques ont formé des régles. Cela étant, pourquoi tant les décrier ? Seroit-ce uniquement parce que les François les ont suivies? car nos meilleurs Auteurs qui en ont écrit, M. Despréaux, M. Dacier, le P. le Bossu, le P. Rapin, M. l'Abbé du Bos, tous ne se vantent que de les avoir prises des Anciens; si nous y en avons ajouté quelqu'une, c'est encore la

nature qui les a fournies ; ſans prétendre valoir mieux que les Anciens, nous ſommes venus depuis, & nous avons ajouté notre expérience à la leur.

Pour rabaiſſer le mérite des Critiques que je viens de citer, M. Guttrie dit que Ben-Jonſon a pratiqué les régles des Anciens, dans un plus grand degré de perfection qu'aucun Académicien François n'en a jamais écrit ; mais il ne dit pas que ſes Tragédies ſont froides, parce qu'elles ſont ſans action, que ce ne ſont que des Dialogues compilés des Auteurs Anciens, ſans goût, ſans choix, & qui deſcendent ſouvent dans des détails qui dégradent la majeſté du Cothurne ; en un mot, que ce ne ſont des Tragédies que pour ceux de nos voiſins qui ſe font une loi d'approuver, toutes les productions de leur Pays. La

Tragédie de Catilina que M. de la Place a traduite, ſuffit pour juſtifier ce que j'avance ici. Il eſt vrai qu'il y a des Piéces de Ben-Jonſon où il a ſi bien obſervé l'unité de tems, que les événemens réels n'en prendroient pas plus qu'il en faut pour la repréſentation, mais pluſieurs Auteurs François ont fait la même choſe. Je n'en citerai qu'un exemple connu dans tout le monde ; c'eſt la Tragédie de Berenice, de M. Racine. Ce Ben-Jonſon étoit ſçavant & n'étoit pas autre choſe, il s'en falloit beaucoup que comme le dit M. Guttrie, il fût dans la Poëſie ce que le Pouſſin a été dans la Peinture. Le Poëte a beaucoup plus de ſéchereſſe que l'on n'en peut reprocher au Peintre, mais il n'a pas ſa correction & ſon bon goût, bien moins encore la richeſſe de ſon invention & la beauté

de sa composition. Le Poussin copie le bel Antique, mais il se le rend propre par la maniere de l'employer ; Ben-Jonson au contraire, dans la plûpart de ses Piéces, n'est qu'un véritable plagiaire.

Le Critique Anglois consent que l'on juge de la plûpart des autres Auteurs selon les principes d'Aristote & d'Horace, mais il soutient que Shakespear est dans un cas particulier, & c'est le seul qu'il ne veut pas que l'on cite à leur Tribunal, il est pourtant aisé de lui démontrer que c'est celui de la raison & du sens commun. Quoi donc est-ce la faute des régles si Shakespear ne s'accorde pas avec elles ? Les partisans les plus outrés du divin Homere ne lui ont jamais attribué un pareil privilége. Aussi M. Guttrie préfére-t-il le Poëte Anglois au Poëte Grec,

& à tout ce qui a jamais existé de génie de quelque Nation que ce soit ; je suis surpris qu'il n'ait pas été jusqu'à assurer qu'il n'en naîtra jamais qui puisse l'égaler, si ce n'est en Angleterre. On lui accordera que Shakespear est un grand génie, & s'il le veut même, ou plutôt puisqu'il le veut, que c'est le plus grand génie qui ait jamais existé, en est-il moins vrai que ses Ouvrages sont un mélange de beautés & de défauts qui étonnent presqu'également ? Si d'un côté ce seroit être injuste que de ne le pas reconnoître pour un grand Poëte, de l'autre, ce seroit manquer de goût que de ne pas s'appercevoir combien ses Piéces sont monstrueuses. Nous avons l'obligation à M. de la Place de les avoir fait connoître en notre Langue, & cette Traduction lui a fait beaucoup d'honneur, mais

quoiqu'il n'ait donné que par extrait ce grand nombre de Scenes, qui ne ſont pas moins contraires à la décence & à la raiſon qu'à nos mœurs & à nos uſages, quoique dans celles même qu'il a traduites, il ait eu l'attention d'adoucir beaucoup de choſes, combien de François n'ont pû ſupporter la lecture de ces Piéces? J'oſe aſſurer du moins que comme je l'avois prévû, les perſonnes les plus judicieuſes les ont trouvées infiniment au-deſſous de leur réputation. Vainement pour nous convaincre de prévention & d'injuſtice, voudroit-on m'objecter que les Anglois les goûtent encore aujourd'hui plus que jamais; elles ſont, dit-on, les délices de tout un peuple, & l'on ne peut pas dire que tout un peuple ait tort de s'amuſer d'une choſe qui lui plaît, il n'y a perſonne de rai-

ſonnable qui ne convienne qu'il y a tel cas où on fait fort bien de le dire. Les Anglois ſous Henri VIII. ne s'amuſoient que de Joûtes & de Tournois, M. Guttrie tout le premier les en blâme. Les combats d'animaux & de gladiateurs charmoient les Romains, toute la Nation s'y plaiſoit, & toute la Nation avoit tort. Il ſe trouvoit toujours des gens de bon ſens qui condamnoient des ſpectacles ſi contraires à l'humanité, comme il ſe trouve à préſent à Londres des gens de bon goût qui reconnoiſſent combien les Piéces de Shakeſpear bleſſent toutes ſortes de bienſéances.

La mauvaiſe cauſe dont M. Guttrie a voulu ſe charger l'a tellement embarraſſé, que pour la défendre, il lui eſt arrivé de ſoutenir les choſes du monde les plus abſurdes. Lorſqu'il dit que *ce n'eſt*

pas Shakeſpear qui parle le langage de la nature, mais que c'eſt plutôt la nature qui parle le langage de Shakeſpear, je lui demande ce qu'il a voulu dire, & c'eſt de bien bonne foi, puiſqu'en effet je ne l'entends pas, & que je doute qu'il ſe ſoit entendu lui-même. Il rend, dit-il, naturel des ſujets qui n'ont jamais exiſté. Il eſt vrai que la nature n'a jamais fait de Calibans, mais elle n'a jamais fait non plus d'Ogres & ceux de nos contes de Fées font peur aux petits enfans & quelquefois même à leurs nourrices. Il eſt bien vrai encore qu'il n'étoit point naturel qu'une jeune perſonne, que Deſdemona la plus aimable de ſon ſexe, devint amoureuſe d'un vieux Maure hideux, auſſi eſt-ce un grand défaut dans cette Piéce; malgré cela elle touche, mais elle toucheroit bien davan-

tage ſi ce défaut n'y étoit pas. Zayre & Oroſmane qui ſont préciſément dans les mêmes poſitions ſont beaucoup plus intéreſſans.

Comme M. Guttrie ne peut nier que nos Ouvrages de Théâtre ne ſoient lûs par toute l'Europe, il prétend que c'eſt l'univerſalité de notre Langue qui a mis nos Poëtes à la mode, mais il ne prend pas garde qu'il en avoue plus qu'il n'en devroit avouer pour la Theſe qu'il entreprend de ſoutenir : en effet ne ſont-ce pas les excellens Ouvrages de toute eſpéce qui ont été compoſés dans cette Langue qui l'ont rendue univerſelle.

Je croyois avoir rendu aſſez de juſtice à la beauté & à l'étendue du génie de Shakeſpear, pour que les Anglois n'euſſent rien à me reprocher; j'avois parlé moi-

même de la difficulté qu'il y a à le traduire, parce que la Langue qu'il parle lui eſt particuliere, & qu'il eſt preſqu'impoſſible d'atteindre à la force de ſes expreſſions; mais enfin en avouant ce qu'il peut perdre, je ne croyois pas être répréhenſible pour m'être exprimé ainſi : *Quelques Paſſages traduits dans notre Langue ne peuvent que donner la plus haute idée de ſon mérite*, & quoique M. Guttrie ne ſoit pas de cet avis, je penſe qu'en effet ſi les Paſſages paroiſſoient beaucoup au-deſſus des meilleures Tragédies Françoiſes, les Anglois devroient être contens.

Les Poëtes perdent toujours à être traduits, les uns plus, les autres moins, ſelon qu'ils ont plus ou moins d'avantage du côté du ſtyle. Ceux qui ont Traduit Homere & Virgile n'ont pu égaler

la force & la beauté qu'ils ont dans l'original, mais enfin ils en ont rendu l'eſprit, une Traduction n'eſt, dit-on, que le ſquelette d'une figure animée, à la bonne heure; mais ſi elle n'en exprime pas les graces, du moins elle en rend les proportions. En effet tout ſe traduit, & ceux qui s'exercent à ce travail, éprouvent que les plus beaux endroits d'un Poëte, ſont communément les plus aiſés à traduire, parce que ce ſont ceux qui tirent moins leur mérite de la richeſſe des expreſſions que de celle des penſées.

Le Critique Anglois me reproche d'avoir choiſi la Scene des deux Talbot, parce que contre l'uſage de leur Théâtre, elle eſt rimée, j'avois moi-même eu grand ſoin d'en prévenir le Lecteur, mais que fait ici la rime, ſi la Scene eſt effectivement belle? J'en appelle

au Lecteur judicieux; le Théâtre Anglois à préſent eſt aſſez connu, je demande ſi dans tout ce que nous avons de traduit par M. de la Place, il s'en trouve une qui tienne plus de cette maniere de Corneille, ſi ſimple & ſi grande tout à la fois : j'irois juſqu'à défier M. Guttrie de m'en montrer une dans tout Shakeſpear qui ſoit plus du ton de la vraie Tragédie.

Une nouvelle preuve de ma bonne foi, & de l'envie que j'ai de rendre juſtice à ce grand Poëte, eſt la Scene du Cardinal de Beaufort que j'ai traduite. Les meilleurs Juges en Poëſie, du nombre deſquels je crois que je puis compter M. Pope, la regardent comme un chef-d'œuvre dans le genre pathétique ; il eſt certain qu'en la choiſiſſant, j'ai cherché à montrer Shakeſpear par un de ſes plus beaux côtés.

Il eſt vrai que dans tous les ſujets qu'il a traités, il eſt extrêmement fidéle aux caracteres Hiſtoriques, c'eſt une juſtice que je lui ai rendu plus d'une fois. Henri VI. & Richard III. étoient exactement tels qu'il les a peints. Mais ſi celui qui critique ſi ſévérement notre Théâtre, le connoiſſoit mieux, il conviendroit auſſi que pluſieurs de nos Auteurs François ont mérité cet éloge. Je puis citer hardiment les Horaces, Cinna, Nicomede de Corneille, & Britannicus de Racine. Si nos Poëtes ſont moins fidéles à rendre exactement tous les traits des Perſonnages qu'ils introduiſent ſur le Théâtre, s'ils ne deſcendent pas comme Shakeſpear dans tous les détails qui peuvent les caracteriſer, ce n'eſt pas en eux faute de génie, c'eſt l'effet de leur jugement; ils ſe ſont crus obligés d'éviter tout

ce qui pouvoit dégrader la majesté du Théâtre, & j'ose ajouter que leurs Piéces n'y ont rien perdu. Si nous ne voulons pas que Brutus & Cassius se disent des injures sur la Scene, ce n'est pas que nous ignorions qu'en effet ils s'en sont dit, c'est qu'ils ne peuvent s'en dire sans se dégrader, & par conséquent sans cesser d'être des Personnages Tragiques; ils rentrent alors dans la classe des hommes ordinaires, & ne peuvent plus exciter notre admiration. Mais M. Guttrie n'a aucune idée de la dignité de la Scene tragique, il regarde ce point comme un préjugé François. Ce ne sont pourtant pas nos Auteurs, c'est Aristote qui a défini la Tragédie, un *Poëme pour les Rois*. J'ai tort, je l'avoue, de citer encore Aristote, principes, régles, bienséances, raison même, tout

ce

ce qui se trouve contraire à Shakespear est compté pour rien par les Anglois. Delà il n'est pas étonnant qu'ils défendent avec tant de chaleur ces Scenes bouffones & basses de la lie du peuple, dont il a bigarré la plupart de ses Piéces, tout ce qui est sorti de sa plume est sacré pour eux. Par la maniere dont M. Guttrie entreprend de justifier ces Scenes, il est aisé de s'appercevoir qu'elles lui plaisent plus qu'il n'ose l'avouer. Il me fait dire des choses que je n'ai point dites; en effet je n'ai point prétendu faire un crime à Shakespear d'être tombé dans ce défaut, je sçais bien que c'est moins le sien que celui du tems où il a vécu, je me suis contenté de dire que les François peu faits à cette bigarrure ne pourroient qu'en être extrêmement choqués, qu'en elles-mê-

mes ces Scenes ſont mauvaiſes, & que par conſéquent, elles feroient tort à Shakeſpear dans l'eſprit de bien des Lecteurs. Il eſt vrai que ces Scenes de populace pourroient être utiles, en expoſant ſur le Théâtre les excès où elle ſe livre, ſi ces excès y étoient repréſentés avec des couleurs qui les rendiſſent odieux; mais il n'y a qu'à parcourir les Piéces de Shakeſpear, pour être perſuadé que le Poëte Anglois a plus ſongé à faire rire le peuple qu'à le corriger. Dans celle que j'ai traduite, & que je n'ai pas donnée pour du véritable comique, mais pour du comique de Shakeſpear, Cade eſt plus ridicule qu'il n'eſt odieux; ſi tout mépriſable, tout déteſtable qu'eſt Falſtaff, il n'y a perſonne au ſentiment de M. Guttrie qui ne ſoit tenté de boire avec lui, & qui

ne ſoit prêt à lui pardonner, & même à aimer ſes fautes, il s'enſuit de-là que l'on n'écoute point Cade & ſes pareils, ſans avoir envie de les imiter ; en effet à de ſemblables farces, le peuple rit de ce qu'il devroit déteſter, elles lui inſpirent l'eſprit de ſédition, le mépris des Loix & des Magiſtrats, & elles l'accoûtument à traiter de plaiſanterie la révolte contre l'Autorité. Je ne ſçais s'il eſt de la politique du Pays d'encourager tout ce qui tend à inſpirer ces ſentimens, mais il me ſemble que partout ailleurs de tels ſpectacles doivent paroître autant oppoſés au bon goût qu'aux bonnes mœurs.

Je m'étois bien attendu que l'idée que l'on donne dans ces Lettres du Théâtre Anglois déplairoit en Angleterre ; & qu'elle étonneroit en France ceux qui ne

le connoiſſoient que par des éloges outrés que quelques-uns de nos Auteurs en avoient faits ; mais je n'aurois pas cru que l'on auroit tant de peine à Londres à deviner le véritable Auteur de la Piéce intitulée, *le Supplement du Génie* : on l'y regarde encore comme un Ouvrage Poſthume du Docteur Swift, & c'eſt aſſurément lui faire beaucoup d'honneur. Du moins M. Guttrie n'auroit pas dû s'y tromper, un Critique doit être plus clairvoyant. Enfin le Traducteur de ces Lettres a lui-même la bonne foi d'avertir, qu'il n'a pu ni découvrir l'Auteur de cette Piéce, ni en retrouver l'Original Anglois, & que par conſéquent il eſt obligé de le Traduire. C'eſt une preuve que celui qui s'eſt amuſé à cette plaiſanterie connoît mieux le Théâtre Anglois que M. Guttrie ne le prétend, &

qu'il a assez bien réussi à contrefaire ceux dont il vouloit prendre le ton, puisqu'ils ne l'ont pas reconnu.

J'avoue que la note du Traducteur m'a fait plaisir, je ne me défens pas non plus d'en avoir à songer que tout ce qui est arrivé depuis que ces Lettres ont été écrites, & qui pouvoit y avoir quelque rapport, semble avoir concouru à les justifier. Je place à la tête de ces événemens, la Traduction du Théâtre Anglois; peut-être en avois-je besoin auprès de bien des Lecteurs pour en être cru sur cette matiere. Présentement en France tout le monde est en état de juger entre M. Guttrie & moi, & de décider lequel des deux s'est laissé le plus aveugler par les préjugés de sa Nation.

En des matieres de toute au-

tre importance, je veux parler de celles qui ont rapport au Gouvernement, j'ai eu le même bonheur. Les différentes révolutions du Miniſtere Anglois & la conduite de ceux qui y ont ſuccédé à M. Robert Walpole avoient été annoncées dans ces Lettres. D'un autre côté les Anglois dans la derniere guerre ne ſe ſont-ils pas montrés tels que je les ai repréſentés auſſi humains que braves? Il eſt certain qu'en pluſieurs occaſions il y a eu de part & d'autre & des combats de généroſité & des exemples d'humanité qui ont fait un égal honneur à l'une & à l'autre Nation. Il faut rendre cette juſtice aux Lettres, elles adouciſſent les mœurs; de combien celles de l'Angleterre ne ſont-elles pas changées depuis qu'on y cultive les Sciences? Au contraire quelle barbarie &

quelle férocité ne regnent pas dans la plupart des Pays de l'Europe, où elles ſont encore négligées. Milord Anſon dans ſes Voyages ne paroît pas moins Philoſophe que grand Capitaine, ce n'eſt pas ſeulement par ſa bravoure & par ſa bonne conduite qu'il a ſervi ſon Pays, il l'a ſervi encore mieux par l'idée que ſes vertus ont laiſſée de ſa Nation. Auſſi cette guerre-ci a-t-elle produit un effet tout différent des guerres ordinaires ; elle a pour ainſi dire donné lieu aux deux Nations de ſe mieux connoître ; une eſtime reciproque a ſuccédé aux préjugés les plus injuſtes & les plus outrés. La moderation avec laquelle le Roi a uſé de ſes victoires a forcé ſes ennemis de lui pardonner le bonheur de ſes armes ; ils ont éprouvé que ſa parole étoit vraie & n'ont eu d'autre

regret que de ne s'y être pas fiés plutôt. Un Traité de paix dicté par la juſtice n'a pas ſeulement déſarmé les deux Peuples, il les a rendu en quelque ſorte amis: la guerre elle-même n'avoit pas interrompue toute eſpece de commerce entre nos voiſins & nous; les Muſes qui n'ont que faire aux querelles des Souverains avoient ſigné de part & d'autre un Acte de neutralité.

Il ne ſeroit pas difficile de prouver que pour le préſent, la balance du commerce Littéraire eſt totalement en notre faveur. En effet depuis quelques années, que nous eſt-il venu d'Angleterre que des Romans qui ſont ou copiés ou imités des nôtres ? Lorſque la folie des Romans heroïques regnoit en France, les Anglois firent pluſieurs tentatives dans ce genre, mais ſoit qu'ils ne ſoient

ſoient pas aſſez galans, ou qu'ils ſoient trop raiſonnables, ils ne purent y réuſſir. Dans les Romans Bourgeois de ces derniers tems, ils nous ont imité avec ſuccès & peut-être même ſurpaſſé. La nature eſt peinte dans *Paméla* avec les couleurs les plus vraies & les plus touchantes. En retranchant les longueurs de *Clariſſa* autre Roman du même Auteur, qui n'a pas encore paru dans notre Langue, on en pourroit faire un Ouvrage extrêmement intéreſſant. On m'a mandé de Paris, que *l'Enfant Trouvé* n'y a pas moins réuſſi qu'à Londres. M. Fielding qui en eſt l'Auteur a ſuivi la pratique des Peintres, qui des manieres différentes de pluſieurs Maîtres s'en font une qui leur eſt particuliere. Il eſt aiſé de reconnoître qu'il s'eſt aidé en pluſieurs endroits des bons Auteurs

que nous avons en ce genre, mais ſes imitations n'ont rien de ſervile, & n'empêchent pas que dans ſon Ouvrage, il n'y ait beaucoup de choſes originales.

Les Livres qu'en échange les Anglois ont tiré de chez nous, ſont d'un genre ſi différent & d'un ordre ſi ſupérieur qu'ils n'admettent aucune comparaiſon. Je veux parler de *l'Eſprit des Loix* de M. le Préſident de Monteſquieu, & de *l'Hiſtoire Naturelle* de M. de Buffon, deux Ouvrages qui chacun dans leur genre, font honneur à notre Nation & à notre ſiécle. Le Livre de l'Eſprit des Loix eſt un des meilleurs Ouvrages de raiſonnement qui ayent été faits depuis long-tems, il n'eſt pas étonnant que quelques Ecrivains frivoles en ayent parlé légérement; ils n'avoient pas de quoi les ſentir; tout François qu'eſt

l'Auteur de l'Esprit des Loix, il doit jouir du privilége des Anglois de n'être jugé que par ses Pairs, & alors plus on aura d'esprit, plus on lui en trouvera.

Le second Livre que l'Angleterre doit nous envier, & qui contribuera plus qu'aucun autre qui ait paru depuis long-tems à l'avancement des connoissances humaines, est l'Histoire Naturelle de M. de Buffon; il semble que c'est des Anglois que l'on devoit attendre un pareil Ouvrage, vû l'application avec laquelle ils cultivent depuis si long-tems toutes les branches de cette Science; & en effet nous avons d'eux beaucoup de Traités particuliers sur les différentes parties de la Physique, mais leur rapport entre elles, ou plutôt la Science elle-même étoit encore dans un cahos qu'il falloit débrouiller; l'Auteur

l'a fait si heureusement qu'il met l'Univers entier sous nos yeux. Il est vrai que les Mémoires de l'Académie des Sciences & ceux de la Société Royale de Londres, sont remplis d'excellens matériaux; mais il falloit un Architecte pour élever un Edifice qu'avant M. de Buffon personne n'avoit osé projetter, & que sans la force & la profondeur de son génie, l'étendue & la variété de ses connoissances, & enfin son zéle ardent & infatigable pour le bien Public, il étoit impossible d'exécuter. Il regne d'ailleurs dans cet Ouvrage cette Métaphysique sublime qui porte la lumiere dans toutes les autres Sciences; s'il n'est pas donné à l'homme de remonter jusqu'aux premieres causes, peu de Philosophes de nos jours ont aussi bien réussi que cet illustre Académicien, à développer les secondes.

Je reviens encore aux Lettres d'un François, pour détruire quelques faux bruits que l'on a fait courir au sujet de cet Ouvrage; comme M. de Voltaire a écrit autrefois sur la même matiere & que nous ne sommes pas toujours de même avis sur les mêmes choses, des gens qui ne peuvent qu'être ses ennemis autant que les miens, ont publié dans ces derniers tems qu'il avoit parlé de ces Lettres de la maniere la plus désavantageuse pour l'Auteur, chose qui par elle-même n'étoit pas croyable parce qu'elle est entierement contre ses principes; mais comme la malignité fait souvent adopter les choses les plus absurdes, j'espére qu'après m'avoir donné le témoignage le plus flateur de son estime, il ne trouvera pas mauvais que j'y aye recours pour imposer silence à des esprits

broullons, dont les discours lui font peut-être encore plus de tort qu'à moi. L'original de la Lettre que M. de Voltaire m'a fait l'honneur de m'écrire est en Anglois, j'y joins à côté la Traduction qu'un de mes amis a faite.

Dear Sir,

WAs at Versailles, not at Court, when you did me the favour to send me your book, j have receiv'd it at my return, and j should have come to your house in order to present you with my most hearty thanks, were j not debarr'd from this pleasure and from all the dut-

Mon cher Monsieur,

» JEtois à Ver-
» sailles, &
» non à la Cour,
» quand vous m'a-
» vez fait la grace
» de m'envoyer
» votre Livre, j'au-
» rois été vous
» en faire mes re-
» mercimens, si le
» déplorable état
» de ma santé qui
» m'empêche de
» remplir tous les
» devoirs de la vie

ties of life by the deplorable state of my crazy constitution.

The reading of your Letters has assuag'd for some time the continu'd tortures nature has doom'd me to. Had I often such cordials would not complain any more of my ills. I support life when I suffer, I enjoy it when I read you. I will you had travell'd through all the world and wrote on all Nations. It becomes only a witeman to travel and to write. But our travellers, our writers and our Lectors are for the most part very far from being wite.

» ne m'avoit privé de ce plaisir.

» La lecture de vos Lettres a appaisé pour quelque tems les tortures continuelles auxquelles la nature m'a condamné. Si j'avois souvent de pareils confortatifs, je ne me plaindrois plus de mes maux; je supporte la vie quand je souffre, j'en jouis quand je vous lis, je voudrois que vous eussiez voyagé par tout le monde & écrit sur toutes les Nations, il ne convient qu'à un

Thanky j ou again, and shall read you again.

» homme ſage de
» voyager & d'é-
» crire. Mais nos
» Voyageurs, nos
» Ecrivains & nos
» Lecteurs, ſont
» pour la plupart
» bien loin d'être
» ſages. Je vous
» remercie encore
» & je vous lirai
» encore.

Your moſt humble ſervant Voltaire.

Votre &c.

Paris 17 *January.*

Paris 17 Janvier.

J'ai d'autres Lettres de ce célébre Ecrivain, qui prouvent qu'il y a longtems qu'il m'honore de ſon eſtime. En pluſieurs endroits de celles qui compoſent ce Recueil, je me ſuis fait un plaiſir de lui rendre toute la juſtice qui lui eſt dûe.

De Rome, le 1. Septembre 1750.

LETTRES

LETTRES D'UN FRANÇOIS.

LETTRE I.

A Monsieur le Marquis DE G***. *Contenant quelques observations sur la Constitution politique de l'Angleterre, le tempérament & les inclinations de ses Habitans.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

L'ETUDE la plus digne de l'Homme est celle de l'Homme même ; c'est la premiere que tout Voyageur sensé devroit avoir pour objet : l'examen des

Mœurs & du Gouvernement d'une Nation étrangere nous met en garde contre nos préjugés, & c'eſt une voix ſûre pour rectifier nos idées & perfectionner nos connoiſſances. Telle étoit la pratique des anciens Philoſophes. Les Grecs alloient chercher dans l'Egypte les tréſors de la ſageſſe : ils y apprirent de nouvelles Sciences, ils en rapporterent de nouveaux Arts. Les Romains alloient étudier chez les Grecs, & cette politique néceſſaire pour le Gouvernement des Etats, & cette Philoſophie qui fait ſentir à tous les hommes la liaiſon de la vertu & du bonheur.

Paris eſt à quelques égards en poſſeſſion de la gloire dont Athènes & Rome ont joui ſucceſſivement : les Etrangers y abondent de toutes parts ; qu'il ſeroit bien à ſouhaiter & pour eux & pour nous que la ſageſſe de nos Mœurs les y attirât autant que la politeſſe de nos manieres ! La Capitale de France voit dans Londres une Rivale digne d'elle, & dont la jalouſie fait des efforts continuels pour lui diſputer la préſéance. Les Anglois paſſent pour la Nation la plus raiſonnable de l'Europe. Tout ce

que j'ai lû, tout ce que vous m'avez dit de l'Angleterre a excité ma curiosité ; j'ai suivi vos conseils, j'ai voulu connoître par moi-même ce Peuple qui a une si grande réputation de sagesse, & qui se regarde comme supérieur à tous les autres.

En effet, quelle idée avantageuse ne doit-on pas se former d'une Nation qui paroît tout-à-la fois Guerriere, Commerçante & Philosophe ! C'est Rome, c'est Carthage, c'est Athènes même. Si l'on en croit les Anglois, l'Empire de la Mer, & le droit de tenir la balance de l'Europe leur appartiennent également, leurs prétentions sont du moins en quelque sorte une preuve de leur puissance. La Reine Elisabeth jetta les premiers fondemens de leur grandeur. Cromwel acheva l'édifice; mais ce n'est qu'en asservissant les particuliers, qu'il a sçu rendre sa Nation si puissante. Les Anglois, en différens tems, ont été la terreur de leurs Voisins ; aujourd'hui dans les connoissances les plus utiles à la Société, ils en sont les Maîtres. Chez ce Peuple industrieux les Lettres fleurissent, les Arts sont cultivés, le commerce entretient l'abondance dans

les différens ordres de l'Etat.

Qui peut procurer ces avantages à un Pays qui sans être plus fertile que ceux qui l'environnent, est habité par des hommes plus riches, un Pays qui manque de bois & qui couvre la Mer de ses Vaisseaux, qui produit peu de choses dont ses voisins ne puissent se passer, & qui fait un Commerce si florissant par toute la terre.

Quoi qu'en disent les Anglois, il est sûr que la situation de leur Isle y contribue du moins autant que la nature de leur Gouvernement. La Mer qui les environne en mettant une barriere à leurs conquêtes, les force à se tourner du côté du Commerce; il est la source de leur puissance, comme elle est celle de leur liberté.

Cependant ne nous en laissons pas imposer par les éloges qu'ils font de leurs Loix & de leur Politique, jugeons-en par l'influence qu'elles ont sur leurs Mœurs; examinons si ce Peuple est en effet plus heureux que ses voisins. C'est la seule voie de découvrir s'il est réellement plus raisonnable. La forme de leur Gouvernement paroît dictée par la Sagesse même; mais peut-

être ne faut-il que lire leur Hiſtoire, ou ſe trouver parmi eux, pour être convaincu que ce Gouvernement ſi vanté, de même que la République de Platon, n'eſt qu'un projet idéal qu'on ne peut réduire en pratique. Suppoſons que l'Angleterre ſoit dans le cas de la Chine, dont on dit qu'il n'y auroit pas de Pays au monde mieux gouverné, ſi l'intégrité des Officiers répondoit à la ſageſſe des Loix; accordons aux Anglois que le plan de leur conſtitution politique eſt de tous ceux qui nous ſont connus, le plus ſage en apparence, peuvent-ils prétendre qu'il le ſoit en effet, lorſqu'il eſt impoſſible dans l'exécution? Il a peut-être le plus grand de tous les défauts, c'eſt de ſuppoſer dans les hommes une perfection que l'humanité ne comporte pas.

Ce que l'on appelle proprement le Peuple, eſt ce qui diſtingue le plus les Anglois de leurs Voiſins; la part que lui donne dans le Gouvernement le droit qu'il a de choiſir ceux qui le repréſentent, lui inſpire une ſorte de courage qu'on ne trouve pas ailleurs dans ceux du même état; mais ce qui dans un rang ſupérieur donne aux ſentimens de

la nobleſſe & de l'élévation ne produit dans le bas peuple que de la hauteur & de l'inſolence. Le courage de ceux de cette claſſe leur ſert plus à troubler l'ordre de la ſociété qu'à manifeſter leur amour pour les Loix auxquelles ils doivent leurs Priviléges.

Ce n'eſt pas ſeulement dans le Gouvernement, c'eſt auſſi dans la nature du Pays que les Anglois habitent, c'eſt dans la Phyſique dont l'influence ſur le Moral eſt toujours ſûre, qu'il faut chercher les raiſons des différences eſſentielles qui ſe trouvent entre eux & leurs voiſins : la même cauſe qui change le goût des fruits ſelon le terrein où ils croiſſent, produit cette variété d'humeurs & d'affections dans les hommes ſelon la qualité de l'air qu'ils reſpirent. Ainſi que les Plantes nous participons à la nature du Climat où nous vivons. Prenons-en l'exemple chez nous-mêmes, & voyons les effets qu'opere le Soleil dans nos différentes Provinces. Les Habitans de celles où les Orangers fructifient, & ceux de ce riche Pays qui eſt peuplé de Pommiers tiennent beaucoup du caractere de leurs voiſins : on trouve à peu près dans les Nor-

mands le bon sens des Anglois ; l'esprit du Provençal est presque de la même trempe que celui des Italiens.

C'est aux brouillards dont leur Isle est presque toujours couverte, que les Anglois doivent & la richesse de leurs pâturages, & l'affection mélancholique de leur tempérament. Cette disposition triste de leur ame est peut-être la cause qui les rend si violens dans leurs passions ; ils poursuivent avec ardeur l'objet qui les en distrait, c'est par-là qu'ils s'épuisent & qu'ils deviennent de si bonne heure insensibles aux plaisirs de la vie ; c'est-là ce qui fait qu'ils ne peuvent en supporter les peines pour peu qu'elles durent. Leur ame abbatue ne se trouve plus assez forte pour souffrir. S'il faut du courage pour se donner la mort, il en faut encore plus pour soutenir la douleur. Cette même habitude à la mélancholie les empêche d'être jamais contens de leur sort, & les rend aussi ennemis de la tranquillité, qu'amis de la liberté. Ainsi l'on trouve dans la qualité même de l'air qu'ils respirent la premiere source de leur inconstance, & par conséquent l'obstacle le plus puissant à l'établissement parfait de leur

Gouvernement, dont leur inquiétude troublera toujours l'harmonie.

Voilà, Monsieur, les différentes matieres sur lesquelles j'entretiendrai quelquefois ceux qui ont assez de confiance en moi pour me croire en état de leur rendre compte de ce qui se passera sous mes yeux. Les lectures comme les événemens, la Littérature comme les Mœurs, tout servira de matiere à mes Observations. Lorsqu'il m'arrivera de me tromper, qui peut mieux que vous rectifier mes idées? Vous avez cultivé heureusement le don le plus précieux de la Nature; je veux parler de cet esprit de Philosophie qui donne à chaque chose sa véritable valeur : vous connoissez & les Hommes en général & les Anglois en particulier, & les différentes politiques des Gouvernemens, & les causes physiques & morales qui y ont donné lieu. Si je n'ai pas tous ces avantages, j'ose vous assurer au moins que rien ne pourra me faire altérer la vérité, que le malheur de ne la pas bien appercevoir.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE II.

Au même sur les préjugés des Hommes en général en faveur de leur Pays, & l'excès où les Anglois portent les leurs avec quelques Critiques sur les François.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

CET amour de la Patrie que la Nature a gravé dans tous les cœurs, est une des Vertus les plus utiles au maintien des Sociétés; mais il en est de celle-ci comme de beaucoup d'autres; notre vanité peut y mêler une teinture vicieuse qui en altere la pureté. Il n'est rien que notre amour-propre ne corrompe. Les préjugés rendent quelquefois ridicule dans le Particulier cet attachement pour son Pays que l'on ne peut trop louer dans le Général. Il est plus difficile qu'on ne se l'imagine de se défaire entiérement de toutes ces pré-

ventions nationales qui font tort à notre raiſon, & qui nous empêchent de nous mettre dans le véritable point de vûe pour bien juger des objets auxquels nous ne ſommes pas accoutumés : quelque précaution que l'on prenne d'ailleurs on ne les voit qu'à travers un verre qui les groſſit ou qui les diminue, & qui leur prête aſſez ſouvent des couleurs étrangeres. La force de l'habitude nous entraîne & nous fait condamner des Mœurs qui n'ont d'autre défaut que de n'être pas les nôtres. Accoutumés au Chapeau le Turban nous révolte ; la ſimplicité paſſe pour groſſiereté auprès de ceux qui ne ſongent pas aſſez combien il entre d'arbitraire dans ce qu'on appelle Politeſſe ; nous rions de celle des Chinois, & nous ne penſons pas qu'ils ont le même droit de ſe moquer de la nôtre. En effet, quand on aime ſon Pays, & ce qui eſt encore condamnable, quelquefois même ſans l'aimer, on eſt injuſte à l'égard des autres. Quelques reproches que nous puiſſions mériter à cet égard, nous avons, vous le ſçavez, une obligation aux Anglois ; c'eſt de n'avoir pas voulu nous laiſſer le ridicule d'être la Nation la plus

prévenue en faveur d'elle-même. Peu d'hommes ſont véritablement Philoſophes, c'eſt-à-dire, raiſonnables; peu d'hommes ont comme vous cet entendement ſain qui corrige les erreurs de l'éducation, qui ne s'en laiſſe pas impoſer par l'autorité du grand nombre, & qui ſçait diſtinguer en tout le point où la Vertu finit & où le Vice commence.

Quelque bien que l'on penſe des Anglois, on eſt toujours ſurpris de l'excès de leurs préventions: ils ne les bornent pas aux choſes qui leur ſont propres, ils les étendent à toutes ſortes d'égards: ils veulent exceller en tout, & l'emporter ſur tous. Leurs Ecrivains les plus célébres ſe ſont en vain piqués d'impartialité; ils penſent la plupart ſur leur Pays comme le Peuple même qui n'en connoît point d'autre. Selon eux, les plus belles Contrées de l'Aſie ſont des Pays diſgraciés de la Nature, en comparaiſon de celui qu'ils occupent. Il eſt vrai que leur Iſle eſt agréable & fertile; les choſes que chez eux la terre leur refuſe, ils ſe les procurent par leur induſtrie, ce qui fait plus d'honneur aux Anglois que s'ils les de-

voient à l'excellence de leur Climat : on n'auroit rien à leur dire sans les éloges outrés qu'ils en font à tous propos. M. Pryor a trouvé le moyen de faire chanter les louanges de l'Angleterre à Salomon même. Toute la différence qui se trouve entre le langage de leurs Auteurs & celui du Peuple, c'est que les premiers sont plus modestes dans leurs expressions : à de certains égards ils ne nous méprisent pas autant que le gros de la Nation ; mais ils font sentir qu'en tout il y a d'eux à nous une distance infinie. A les en croire, tout l'effort de l'esprit humain ne peut imaginer un Gouvernement plus sage que le leur, les Anglois sont le Peuple le plus industrieux, le plus brave & le plus vertueux de toute la Terre ; c'est le seul qui ait sçu mettre le trésor de la liberté au-dessus des atteintes du sort, & pour l'honneur de l'humanité en général, autant que pour le leur en particulier ; que n'est-il vrai que cet éloge leur soit dû ! Autant ils sont idolâtres des ouvrages & des découvertes de leurs Compatriotes, autant ils affectent de mépriser ce que les Auteurs modernes des autres Nations peuvent

avoir produit de meilleur. Ils ne supposent pas qu'on puisse comparer le Tasse à Milton ; ils n'admettroient pas le paralléle du génie de Shakespear avec celui de Corneille, ils ne veulent pas reconnoître Léibnitz & Descartes pour des Rivaux dignes du grand Newton.

Il est vrai que le zéle de cette Nation pour la liberté, doit la rendre respectable aux yeux de tout homme qui a quelque sentiment de la dignité de notre nature; que son amour pour les sciences la doit faire estimer de ceux qui connoissent & le mérite qu'elles supposent, & l'utilité qui en résulte, que généralement parlant, les Anglois sont humains, braves, adroits, laborieux, &c. Ils ne péchent qu'en croyant posséder seuls ces vertus : avec toutes celles qu'ils ont, quelques-unes de plus les rendroient en effet ce qu'ils pensent être, le premier peuple de la Terre. Nous devons avouer à leur gloire, qu'autant un Anglois parle avantageusement de sa Nation, autant pour l'ordinaire il parle modestement de lui-même. J'ai regret qu'on ne puisse dire la même chose de nous. Un François

ne ſemble eſtimer ſa Nation que par rapport à lui-même ; un Anglois ne paroît s'eſtimer que par rapport à ſa Nation ; ce qui donne à l'un l'air de vanité, à l'autre celui de hauteur.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR ;

Votre très-humble, &c.

LETTRE III.

A Monsieur DE BUFFON, *Intendant du Jardin du Roy, & de l'Academie Royale des Sciences. Sur le même sujet, & sur la folie de quelques François qui affectent les Mœurs étrangeres au mépris de celles de leur Nation.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

CEUX qui ne connoissent les Anglois que d'après les Portraits qu'ils font eux-mêmes de leurs Mœurs & de leur Caractère ne peuvent avoir de cette Nation une idée bien exacte : Parmi nous au contraire il est plus d'un Auteur à qui l'on doit s'en rapporter sur ce qui nous regarde, & qui censurent aussi sévérement nos défauts & nos ridicules que le peuvent faire les Etrangers qui en sont le plus blessés. Addison a suivi la maniere des Peintres, il a flatté sa nation dans les Portraits qu'il

en a faits. La Bruyere, si je ne me trompe, est plus fidéle dans les siens, il a peint la nôtre telle qu'elle est. Plusieurs de nos Ecrivains ont imité sa sincérité. En général l'aveu des défauts que nos Voisins nous reprochent nous coûte assez peu ; n'en concluons cependant rien en notre faveur, je crains que ce ne soit l'effet de notre prévention : ce n'est peut-être que faute de les bien apprécier que nous en convenons si facilement ; & combien en est-il dont nous avons le ridicule de faire gloire !

En France on pense & trop de bien & trop de mal des Anglois ; ils ne sont ni tels qu'ils se disent, ni tels que nous les supposons : ce sont des hommes comme les autres, qui connoissent la raison & ne la suivent pas toujours. Ils ont dans leur extérieur je ne sçais quoi de dur, que les esprits prévenus prennent pour férocité ; mais si l'enveloppe qui couvre leurs Vertus est vicieuse, elle n'en change pas la nature. Avec cette dureté apparente, aucun Peuple n'a plus d'humanité ; ils en donnent l'exemple à leurs ennemis même. Rien n'est si aisé que de se concilier leur bienveillance, tout Anglois est l'ami de celui qui reconnoît

connoît la supériorité de sa Nation. Si dans leurs Ecrits ils se contentoient d'en faire l'éloge, ils ne feroient que ce qui se fait par tout ailleurs. Nos Bas-Bretons croyent que leur langue a pris naissance à la Tour de Babel. C'est à la Suéde, à ce que prétend un Ecrivain Suédois, & non pas à l'Egypte, que l'on doit les premieres découvertes dans les Sciences & les premieres inventions dans les Arts. Chacun vante son Pays, l'amour de la Patrie est un effet de l'amour-propre. C'est soi-même que l'on vante sans y prendre garde.

Les Anglois ne s'en tiennent pas à la préférence qu'ils se donnent sur leurs Voisins : ils ne prennent pas même la peine de déguiser leur mépris pour les uns & leur haine pour les autres. Ils ne ménagent pas plus leurs Amis les Hollandois, que les François qu'ils regardent comme leurs Ennemis. leurs Ouvrages de toute espece annoncent autant le peu de cas qu'ils font des autres Nations que la bonne opinion qu'ils ont de la leur. Ceux d'entr'eux qui ont le plus séjourné parmi nous, & à qui nos Auteurs sont le plus familiers, sont souvent ceux qui nous rendent le moins de justice.

Parmi nous où l'on trouve des exemples de toutes les sortes de ridicules, on donne également dans cet excès, & dans celui qui lui est opposé. Plusieurs d'entre nous, François à Londres, Anglois à Paris, Etrangers partout, après avoir scandalisé nos voisins par les airs extravagans de nos Petits-Maîtres, font rire ensuite leurs Compatriotes par l'affectation de ce que les Mœurs étrangeres ont de plus opposé aux nôtres. Combien en est-il qui semblent ne rapporter d'autre fruit de leur voyage que le mépris de leur patrie? Selon eux il n'y a d'Hommes raisonnables, il n'y a de Loix sages, il n'y a d'encouragement pour les Arts que dans les Pays d'où ils viennent; ils ne se contentent pas d'attribuer aux Etrangers des qualités qu'ils n'ont pas, ils refusent même à leurs Compatriotes celles que les Etrangers leur accordent. A les entendre parler, il semble que la justice & l'humanité soient des vertus absolument inconnues en France.

Un tel excès est encore plus condamnable que celui des Anglois; s'il y a de la petitesse d'esprit à tirer vanité d'être d'une telle ou d'une telle nation, rou-

gir d'être né en Angleterre ou en France, en Italie ou en Espagne, ce ne peut être que l'effet de quelque vice caché dans le cœur. L'amour de notre pays ne doit pas nous empêcher de convenir de ses défauts, mais on est moins blamable de trop estimer sa Nation que de la trop mépriser. Il en est de l'amour de la Patrie comme de l'amour Paternel. La tendresse aveugle d'un Pere pour ses Enfans peut le rendre ridicule, sa dureté à leur égard excite à coup sûr notre indignation. Le mépris pour sa Patrie montre plus de vanité que de raison, & provient plus d'une humeur chagrine que d'un esprit philosophique. La Vertu fait le Citoyen du monde, le Vice seul peut faire qu'un homme se trouve étranger dans sa propre Patrie.

A l'égard des Anglois dont je compte souvent vous entretenir, parmi nous quelques-uns les louent sans les aimer, & la plûpart les aiment ou les haïssent sans les connoître, les uns pour suivre la mode, les autres pour n'écouter que leurs préjugés. Il est vrai que puisque l'on veut aujourd'hui que nous les regardions comme nos modéles, il seroit à souhaiter qu'on nous eût exposé avec

moins de partialité ce qu'ils ont de louable ou de défectueux. Et dans quelle Nation ne trouve-t-on pas à louer & à blâmer ? Par-là leur exemple nous seroit plus utile. Heureux si nous montrions autant d'ardeur à imiter les Vertus qui leur sont propres, que nous laissons voir de penchant à adopter les Vices qui leur sont particuliers. Quant à moi je ne prétens pas les juger, mais seulement les représenter tels qu'ils me paroissent. Ces jugemens que l'on porte de toute une Nation sont rarement justes, & presque toujours téméraires. D'ailleurs il n'est peut-être point de Peuple dans l'Europe dont il soit plus difficile de donner une idée générale que de celui parmi lequel je vis aujourd'hui ; les Anglois sont aussi différens entr'eux, que leur Nation est elle-même différente des autres.

Vous me trouverez sans doute en contradiction avec moi-même pour m'être déja servi de ce ton général que je condamne, & vraisemblablement je l'aurai toujours plus que je ne le voudrai ; mais je vous prie de ne le point prendre à la lettre. Je ne me le permets, que parce qu'on a beau se tenir en garde contre

cette façon de s'exprimer, comme c'eſt la plus facile, on y retombe toujours. Le retour des mêmes circonlocutions ennuye à la longue. On veut être précis ; il arrive que ſans s'en appercevoir on dit plus qu'on ne veut dire, & qu'on donne un air de déciſion à ce qui n'eſt que l'expoſition de ſon avis. Ainſi, Monſieur, quelque déciſifs que ſoient les termes que j'employe, ſouvenez-vous toujours de grace que je ne prétens jamais rien décider. Et comment un homme quel qu'il ſoit oſeroit-il citer toute une Nation à ſon Tribunal ?

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR ;

Votre très-humble, &c.

LETTRE IV.

A Monsieur le Chevalier DE B**
Sur l'usage ridicule des Anglois qui s'habillent comme leurs Domestiques. Avec une description du petit Maître de Paris & de celui de Londres.

De Londres, &c.

MONSIEUR;

IL est heureux quand on vit dans le monde où vous vivez, & où vous ne pouvez que plaire, d'y porter cet Esprit qui n'adopte rien que par choix, qui en contracte la Politesse sans en prendre les Ridicules, & que la contagion des exemples les plus accrédités ne sçauroit corrompre. Ce n'est communément que faute d'autres talens pour s'y faire remarquer, que la plûpart donnent dans ces airs & ces affectations que vous condamnez, & qui choquent si fort le bon sens. Ne croyez pas cependant les Anglois plus sages que nous; leurs

Ridicules ſont différens des nôtres, mais les Hommes ſont partout les mêmes.

Vous ſçavez combien les petites choſes ont de rapport avec les grandes. Celui qui veut connoître une Nation, doit faire attention à tout : La maniere de s'habiller des différens Peuples, tient peut-être plus qu'on ne le croit à leur façon de penſer. Les Orientaux qui depuis ſi long-tems ont les mêmes mœurs, portent auſſi depuis pluſieurs ſiécles à peu près le même Turban. Nous autres François qui changeons ſi ſouvent de Modes, ne ſommes-nous pas accuſés & preſque convaincus d'être le Peuple le plus leger & le plus inconſtant de l'Europe ?

Après ce début, vous ne me ſoupçonnerez pas de partialité en faveur de ma Nation ; mais auſſi j'aurai la hardieſſe de vous dire, qu'à l'égard de l'inconſtance des Modes, ceux de nos Voiſins parmi leſquels je vis aujourd'hui, mériteroient bien quelques reproches, & les Anglois ne les ont peut-être évités juſqu'ici, que parce qu'ils ſont moins connus. Il y a pluſieurs ſiécles que les Etrangers viennent à Paris étudier nos mœurs,

& il n'y a pas long-tems que la curiosité les appelle à Londres : encore qu'y viennent-ils voir ? La Ville, & non pas les Habitans ; on y arrive sans sçavoir leur langue, & l'on n'y reste pas assez pour l'apprendre. Aussi quoiqu'on connoisse assez bien la Capitale de l'Angleterre, on est dans la plus grande ignorance sur les mœurs du Peuple qui l'habite.

Par exemple, n'est-il pas étonnant que dans une Nation qui se pique d'être sensée, la Mode ait pû introduire un usage aussi déraisonnable que celui qui regne aujourd'hui parmi les personnes du plus haut rang ? A Paris les Valets & les Femmes de chambre sont souvent dans leurs habits, les Singes de leurs Maîtres. A Londres c'est tout le contraire ; ce sont les Maîtres qui s'habillent comme leurs Valets, & les Ducheſſes qui copient leurs Femmes de chambre. Que le Marchand affecte d'être vêtu comme l'Homme de Robe, & le Financier comme l'Homme de Cour, ce n'est à Paris que la suite presque nécessaire du luxe qui y regne, & de la sotte vanité si naturelle à tous les hommes : mais que les gens de condition se fassent gloire de s'habiller comme leurs domestiques, c'est

c'eſt une bizarrerie que l'on a peine à concevoir. Il n'y a pourtant pas à douter que ce ne ſoit par une autre ſorte de vanité que pluſieurs Anglois veulent paroître ſi modeſtes dans leurs habits. L'orgueil, n'eſt-il pas le principe caché de preſque toutes nos actions, & quelquefois de notre humilité même? Il en eſt à la vérité quelques-uns qui ne ſuivent cet uſage que pour paroître plus populaires: on peut du moins reprocher à ceux-ci de ne pas choiſir de meilleures voies pour plaire au Peuple. A l'égard des Femmes, il y a toute apparence que les unes n'en uſent ainſi que par rafinement de coquetterie, & que l'amour-propre des autres les empêche de ſe douter de ce qu'elles ont à perdre en négligeant la parure.

A Londres cette affectation de ſimplicité dans les habillemens eſt portée juſqu'à l'indécence par ceux qui ſe croyent faits pour donner le ton. C'eſt avoir de la Philoſophie que de mépriſer le faſte, & de préférer ſa commodité à ſa parure; c'eſt en manquer que de ne pas ſe conformer aux uſages établis, & d'affecter d'être mis autrement que les gens raiſonnables de ſon état. En fait

d'habillement, un Pair du Royaume n'eſt-il pas ridicule de ſe mouler ſur un Braſſeur de Bierre, & le tablier que portent ici les Filles qui vendent des Oranges aux ſpectacles, convient-il à une Femme de la Cour? J'avoue que les gens ſenſés font profeſſion de mépriſer ceux qui ſuivent une mode ſi extravagante; & en effet il y a tout à craindre que des perſonnes qui ſortent ſi fort de leur état, n'ayent les mœurs de celles à qui elles font gloire de reſſembler. Si cette affectation ne fait pas ſoupçonner quelque baſſeſſe dans leurs ſentimens, du moins prouve-t-elle preſque toujours la petiteſſe de leur eſprit.

Quelque bizarre que cette Mode vous paroiſſe, elle eſt néanmoins ici régulièrement obſervée par une eſpece de Petits-Maîtres bien différens de ceux de Paris, mais qui ne ſont ni moins remarquables, ni moins ridicules. Le véritable Petit-Maître Anglois n'eſt pas celui qui copie les nôtres, c'eſt au contraire celui qui fait parade de mœurs entiérement oppoſées à celles des François. Des habits recherchés, un équipage ſingulier, des bijoux de toute eſpece, de l'ambre, des mouches, un ton précieux, peu d'eſprit,

beaucoup de jargon, & une tête vuide de tout sens, voilà ce en quoi consiste à peu près le mérite d'un Petit-Maître François. Une Perruque courte & sans poudre, un Mouchoir autour du cou au lieu de Cravate, une Veste de Matelot, un bâton fort & noueux, un ton & des discours grossiers, l'affectation des airs & l'imitation des Mœurs de la plus vile Populace, voilà ce qui caractérise le Petit-Maître Anglois. Ces abus mêmes tiennent encore à la façon de penser générale d'une Nation. A la Chine où les Sciences sont en honneur, les jeunes gens du bel air portent toujours des Livres sous leurs bras, & une Ecritoire pendue à leur cou. En un mot, rien ne ressemble si fort à nos Pédans que les Petits-Maîtres Chinois. On se plaint que la conversation des nôtres n'est qu'un tissu de jolies bagatelles, & que si l'on ne parle de Modes & de Tabatieres, de Comédies & d'Opéra, ils n'ont rien à dire. Celle des Petits-Maîtres Anglois n'est pas plus étendue, mais elle est à la vérité tout autre. La Chasse & les différens exercices du Corps, le Cabaret & les débauches les plus extravagantes en sont la matiere. Un Petit-Maître parmi nous,

eſt ſans ceſſe occupé de Colifichets ; il plaiſante de tout ce qui eſt ſérieux, il traite ſérieuſement tout ce qui n'eſt que bagatelle. Il ſe pique de préſider aux Modes ; tantôt il donne de nouvelles idées à des faiſeurs de Rubans, tantôt il ajoute quelque agrément à la Garniture d'une Robe de Femme : en un mot, la Du Chapt le conſulte, & il eſt l'Oracle de toutes les Marchandes du Palais. Les gouts du Petit-Maître Anglois ſont bien différens ; il ſe pique plus de groſſiéreté que de gentilleſſe : les Spectacles, qui ne ſont faits que pour la lie du Peuple, ſont les ſeuls qui l'amuſent ; il aime à ſe confondre avec les Porteurs de Chaiſe, il excelle à ſe battre avec eux à coups de poingt, & il a la plus haute idée de ce noble exercice.

Après vous avoir expoſé les Ridicules des uns & des autres, je vous demande, Monſieur, ſi la Poudre à la Maréchale des Petits-Maîtres de Paris n'eſt pas préférable à la Perruque & aux Cheveux craſſeux de ceux de Londres ? Un François, tel que je le viens de peindre, pour les Anglois, n'eſt qu'un *Singe**.

* C'eſt le nom que les Anglois donnent le plus volontiers aux Petits Maîtres François.

Seroit-il donc étonnant que l'Etre que je lui ai opposé passât parmi nous pour un *Ours*? Du moins est-il sûr que l'humanité est également dégradée dans l'un & dans l'autre. Qu'un Homme veuille ressembler à un Singe ou à un Ours, que nous importe? Dès qu'il rougit d'être Homme, ne balançons pas à notre tour à le désavouer. * Anglois ou François, n'ayons aucune indulgence pour les Vices de notre Nation, & ne reconnoissons pour Compatriotes & pour Hommes que les gens raisonnables.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

* *Negligere quid de se quisque sentiat, non solùm arrogantis est, sed etiam omninò dissoluti.* Cicer. de Offic. Lib. 1.

LETTRE V.

A Monsieur DE BUFFON, *Sur les égards qu'on doit aux Etrangers, & sur les haines Nationales. Eloge de l'Humanité.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

NOus regardons la politesse à l'égard des Etrangers comme une des vertus de notre Nation, cependant c'est une de celles que les Anglois nous disputent le plus; vous le sçavez par ceux avec qui vous avez vécu; autant ils se sont loués de l'empressement que vous leur avez témoigné à Dijon, & des plaisirs que vous leur avez procurés à Mont-Bard, autant ils se sont plaints de la froide réception qu'on leur a faite ailleurs: ils vous ont dit souvent qu'un François est beaucoup plus accueilli à Londres, qu'un Anglois ne l'est à Paris, & je crois qu'ils vous ont dit vrai. Mais,

si je ne me trompe, ce n'est pas dans les qualités plus ou moins estimables des Nations, qu'il en faut chercher la cause, c'est dans celles des Pays même qui n'ont pas réciproquement le même attrait pour leurs voisins. Ceux qui ne sortent de chez eux que pour s'amuser, ne viennent guéres en Angleterre. Le préjugé est contre le climat, & Londres ne leur promet pas assez de plaisir pour les tenter. Les Pays où l'on voyage le moins, sont communément ceux où l'hospitalité est le mieux observée. Ne seroit-ce pas-là la raison de l'empressement que l'on marque à Londres pour les Etrangers ? Il est rare d'y en voir. Si parmi nous ils sont bien venus, ici on les recherche. Comme on ne suppose pas que ce soit le plaisir qui les y attire, on s'en fait un de tromper agréablement leur attente. On regarde leur curiosité comme l'effet de leur estime pour la Nation : on tâche de la justifier. Plusieurs sont attentifs à imaginer des amusemens qui fassent oublier ceux que le climat refuse. On sçait qu'on ne vient ici que pour y voir des Hommes, & chacun en particulier s'efforce à donner l'idée la plus avantageuse du général. En France, cette émulation si louable n'est

pas si commune. S'il est quelques Maisons à Paris ouvertes aux Etrangers, combien en est-il où l'on craint leur présence? Notre conduite à leur égard ne répond pas toujours aux discours avantageux qui nous sont si familiers. Peu de gens se chargent de leur faire les honneurs de la Nation : chacun ne cherche qu'à leur inspirer une bonne idée de soi, & tous n'y réussissent pas.

Cependant, au sujet des Anglois, vous vous doutez bien qu'il n'est ici question que de ce nombre d'Hommes choisis, qui dans toutes les Nations sont faits pour les représenter, parce qu'ils en ont les vertus sans en avoir les défauts; car vous n'ignorez pas combien le Peuple de Londres est dur, grossier, & surtout ennemi des François. Dans l'accueil que nous font les honnêtes gens, il entre peut-être aussi une compensation des insultes que la populace est toujours prête à nous faire, & que notre habillement seul peut quelquefois nous attirer. Le Peuple de Paris, à ne le pas supposer plus poli, est du moins plus doux; les reproches même qu'on lui fait, annoncent la bonté du caractere qui lui est particulier.

De plus, ici comme ailleurs, il est du

Peuple dans tous les Etats *. Ce qui distingue les hommes aux yeux de la raison, c'est leur façon de penser & non leur condition. Un Grand a souvent les préjugés du plus vil Artisan. Il en est ici qui ne supportent pas tranquillement la vûe d'un François. Les Anglois sont violents dans leurs affections de toutes espéces. L'antipathie pour nos mœurs est si forte dans quelques-uns, qu'un Pere a deshérité son fils pour avoir porté une perruque à bourse. De quelles foiblesses, de quelles manies les hommes ne sont-ils pas capables !

Le gros de la Nation Angloise a pour les François une haine invéterée, que l'on ne prend pas toujours la peine de nous déguiser : j'ai regret, pour l'honneur de la nôtre, d'être forcé de convenir que nos sentimens à l'égard des Anglois ne sont guéres plus modérés : nous sommes à la vérité plus retenus dans nos discours ; & peut-être en y regardant de près trouveroit-on que cette haine est parmi eux & plus générale, & plus vio-

* *Vulgus autem tam chlamidatos quàm coronatos voco ; non enim colorem vestium quibus pretexta corpora sunt aspicio, oculis de homine non credo.* Seneque.

lente ; mais convenons-en de bonne foi, la nôtre est toujours trop forte pour n'être pas déraisonnable.

Que des Particuliers se haïssent, je n'en suis point surpris ; les uns sont méchans, ils sont faits pour haïr les bons ; les autres ont été offensés, & le ressentiment prouve la foiblesse & non la méchanceté de l'ame. Mais que des Nations entieres se haïssent, quoique l'exemple des Romains & des Carthaginois, quoique l'expérience de tous les tems nous ait appris qu'elles sont toutes plus ou moins sujettes à ces antipathies & ces aversions, c'est, ce me semble, ce qui fait le plus honte à l'humanité. Ce que les haines nationales ont de plus fâcheux, c'est que tout injustes qu'elles sont, les honnêtes gens même y sont sujets ; ils se laissent aveugler comme les autres par leurs préventions. Milord ** un des Hommes de la probité la plus intégre, étant à Paris, n'a pû se vaincre au point de manger avec un François. M. ** ne sçauroit parler des Anglois avec tranquillité. M. Addison, qui a tort de mettre Guy Patin au rang de nos meilleurs Ecrivains, a juste raison de se plaindre de la maniere indigne dont ce prétendu Philosophe a

parlé des Anglois dans ſes Lettres : il ne ſe contente pas d'y avouer, *que c'eſt un Peuple qu'il abhorre :* il dit qu'*il les regarde parmi les autres Peuples de l'Europe comme les Loups parmi les différentes eſpéces d'animaux.* Je ferois volontiers amende honorable au nom de ma Nation d'une pareille injure, & ne craindrois pas d'en être déſavoué, ſi de ſemblables Auteurs, quelque part que ce ſoit, méritoient la moindre conſidération. Guy Patin eſt tombé parmi nous dans le juſte mépris que ſes préventions de toutes eſpéces devoient lui attirer.

Les guerres fréquentes entre les deux Nations ont allumé cette haine réciproque qui ſubſiſte depuis ſi long-tems ; la rivalité & la jalouſie du Commerce l'empêchent de s'éteindre en tems de paix. Si nos Voiſins portent plus loin que nous cette haine héréditaire, c'eſt en partie l'effet de leur politique ſans ceſſe occupée à l'entretenir. Ils penſent qu'il eſt de leur intérêt de rendre odieuſe une Puiſſance qui les allarme : tels étoient les principes du Roi Guillaume. Des Ecrivains qui lui étoient vendus, en ont imbu la Nation, & les Anglois ſe ſont trop bien trouvés de les avoir ſuivis pour en

changer désormais. Par leurs inquiétudes continuelles, ils semblent témoigner que nous sommes à leur égard ce qu'étoient les Perses à l'égard des Athéniens : il paroît que le Roi de France est pour eux le Grand Roi : de-là cette antipathie invincible pour le Peuple qui lui obéit, & qu'ils supposent qu'eux seuls empêchent de donner des Loix au reste de l'Europe. Comment accorder cette crainte avec le mépris qu'ils affectent pour nous ? M. Steele a-t-il raison de peindre les François si redoutables, s'il est vrai, comme il l'assure, *qu'ils trembleront toujours de rencontrer les Anglois les armes à la main*? Ceux-ci tombent à notre sujet dans beaucoup de contradictions. Ils nous craignent & nous méprisent ; nous sommes la Nation qu'ils accueillent le plus & qu'ils aiment le moins : ils nous condamnent & nous imitent ; ils adoptent nos mœurs par goût, & les blâment par politique.

Laissons au Peuple tout le ridicule de ces haines nationales, & n'épousons pas les passions qu'on cherche à lui inspirer : il en a besoin : puisque la raison ne suffit pas pour le conduire. Ces sentimens tiennent lieu au grand nombre du zèle

du bien public : ils font par haine pour leurs voisins, ce qu'ils ne feroient pas par amour pour leur Patrie. Tels sont les Hommes, & la politique consiste à tirer parti de leurs vices comme de leurs vertus. Raison, préjugés, zèle, passions, elle employe tout pour arriver aux fins qu'elle se propose ; mais en profitant des vices particuliers pour l'utilité générale, elle ne les justifie pas. Les Peuples sont autant de Sociétés qui font partie d'une plus grande ; & comme ils ont chacun leurs intérêts, ils en ont aussi un commun, c'est celui de l'humanité ; c'est le premier de tous. Elle n'est pas moins respectable dans l'Etranger que dans le Compatriote. Comme Anglois, comme François, de part & d'autre servons notre Patrie. Comme Hommes traitons-nous en Freres. N'ayons de haine que pour ceux qui, de quelque Pays qu'ils soient, osent rompre les nœuds sacrés qui lient les Hommes les uns aux autres.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE VI.

A Monsieur l'Abbé Du Bos, Sécretaire Perpétuel de l'Académie Françoise. Sur les Quakers.

De Londres, &c

MONSIEUR,

QUelques graces & quelqu'enjouement qu'ait répandu l'illustre Auteur des Lettres Philosophiques dans celles qu'il a écrites sur les Trembleurs d'Angleterre, ne pensez pas qu'il ait en rien altéré la vérité; ses Portraits sont aussi fidéles qu'agréables, & je ne conseillerois à personne de retoucher des Tableaux qui ont été peints de sa main. Cependant, puisque vous voulez un détail sérieux de tout ce qui regarde ces prétendus Restaurateurs de l'Evangile, je crois ne pouvoir vous rien envoyer de plus instructif sur cette matiere que l'Apologie de la Doctrine & de la Morale de cette Secte, * qui a été traduite dans

* Par Robert Barclai, Ecossois.

toutes les Langues polies de l'Europe.

Vous trouverez que cet Ouvrage eſt écrit en Anglois, d'un ſtyle pur, ſimple & élégant : quant au fonds, on prétend que les Théologiens Anglois des différentes Sectes qui y ſont vivement attaquées, n'y ont fait encore aucune bonne réponſe. Les Quakers ont la plus haute idée de ce Livre. J'ai oui dire à Milord Walde-Grave, qu'ils en avoient envoyé la Traduction Françoiſe à M. le Cardinal de Fleury, avec une Lettre, où ils témoignent à ce Miniſtre la plus grande eſtime pour ſa Probité : hommage d'autant plus remarquable de la part de ces Etrangers, qu'ils ſe piquent de ne flatter perſonne, pas même les Souverains.

Les Trembleurs ſont en effet une des Sectes les plus ſingulieres qui ayent encore paru. Le Cordonnier qui me chauſſe eſt un des grands Théologiens de la Congrégation, & un de ceux qui parlent le plus ſouvent & le mieux à leurs Aſſemblées * : parmi ſes Apprentifs, il en a un qui pourra faire un jour un excellent

* Le Célébre George Fox, que les Quakers peuvent regarder comme leur Fondateur, étoit un Cordonnier de Mancheſter, qui prêcha à Derby en 1650.

Controverſiſte. Le Livre que je vous envoye eſt un préſent de mon Marchand de Bas : il s'eſt flatté qu'il pourroit faire effet ſur moi ; c'eſt un Homme illuminé, & qui n'eſt pas moins attentif à répandre ſon enthouſiaſme, qu'à ſoutenir ſon Commerce.

Depuis peu, une Femme de Condition, veuve & fort riche, ſéduite par cet Ouvrage de Barclai, a embraſſé ſa Doctrine. L'eſprit, pour me ſervir de leur façon de parler, s'eſt auſſi-tôt emparé d'elle, & ne l'a pas quittée depuis. Elle paſſe à préſent ſa vie à parcourir l'Angleterre & l'Ecoſſe, répandant ſes richeſſes dans tous les lieux où elle prêche ſon Evangile. Auſſi fanatique que charitable, elle ſéduit les foibles & ſoulage les malheureux.

L'Apologie des Quakers ne peut que vous donner une haute idée de leur Morale, quoique de certains Articles marquent plus de petiteſſe d'eſprit, que de ſévérité dans les Mœurs. Vous y verrez qu'il ne leur eſt pas permis :

I. De donner à des Hommes les Titres de Votre Sainteté, Votre Majeſté, Votre Eminence, Votre Excellence, Votre Grandeur, &c. ni de faire, en un mot

ancun

aucun compliment qui sente la flatterie.

II. De s'agenouiller ou de se prosterner devant aucun Homme, ou de lui ôter son Chapeau.

III. D'user d'aucunes superfluités dans les habillemens, & de tout ce qui ne sert que pour l'ornement ou la vanité.

IV. De jouer, de chasser, d'assister à des Comédies, à des Récréations, &c. ce qui, selon eux, ne convient pas au silence, à la gravité & à la sagesse des Chrétiens.

V. De jurer sur l'Evangile, non-seulement en vain & dans les discours ordinaires, mais même devant le Magistrat.

VI. De résister à ceux qui les attaquent, de faire la guerre ou de se battre pour aucune cause que ce soit.

Conséquemment à ces Principes, ils sont tous honnêtes gens. Ce sont aujourd'hui les seuls Fanatiques qui ne cherchent point à troubler la Société, & qui ne respirent que la Paix & la tranquillité, ce qui est d'autant plus étonnant qu'ils ont pris naissance parmi les fureurs des Guerres Civiles, & que leurs premiers Apôtres ont été les Ennemis les plus implacables de la Royauté.

Quoiqu'en effet la façon de s'habiller

parmi les Hommes soit toujours simple & éloignée de tout faste, le relâchement sur ce point de Discipline s'est extrêmement répandu depuis peu parmi les Femmes. Elles portent aujourd'hui la Soye, les Rubans & la Dentelle, & ne se distinguent plus des autres Personnes de leur Sexe, que parce qu'elles ne reçoivent aucune des Modes qui peuvent blesser la modestie. Et que ne gagnent-elles pas à les rejetter ! Les Femmes ne peuvent imaginer de parures qui les embellissent autant que cette Vertu.

J'ai regret de n'avoir pas une Copie de la Lettre que les Quakers ont écrite à M. le Cardinal de Fleury, ce doit être un morceau curieux. J'en ai vu quelques-unes d'eux qui sont très-laconiques, & où l'on trouve cette noble simplicité si voisine du sublime. La prévention où l'on est contre eux, empêche de leur rendre justice sur bien des choses. D'ailleurs, il faut l'avouer, autant nous admirons ce qui est séparé de nous par la distance des tems & des lieux, autant nous sommes peu frappés de ce qui se passe de nos jours & sous nos yeux. S'il nous restoit de quelque Peuple de la Gréce une Lettre semblable

à celle que les Trembleurs d'Angleterre écrivirent au Roi Jacques II. à son Avénement à la Couronne, quelle haute idée ne nous en formerions-nous pas ! Quelle Vertu, dirions-nous, ne devoient pas avoir des Hommes qui osoient prendre un pareil ton avec leurs Souverains ! Si ceux dont ce Prince infortuné a suivi les Conseils, lui avoient parlé avec autant de sagesse, de courage & de sincérité, il n'eût peut-être jamais été obligé d'abandonner son Royaume, & sa Famille seroit encore sur le Trône. Vous en jugerez, Monsieur, par la Lettre même; elle est courte, & mérite d'être conservée.

Celles-ci sont pour te témoigner notre chagrin pour notre Ami Charles, que nous espérons que tu imiteras dans toute chose qui est honnête.

Nous apprenons que tu n'es pas de la Religion du Pays non plus que nous, c'est pourquoi nous pouvons raisonnablement nous attendre que tu nous accorderas la même liberté que tu prends pour toi-même.

Nous espérons qu'en cela, & en toute

autre chose, tu procureras le bien de ton Peuple, ce qui nous obligera à prier que ton Regne puisse être long & heureux.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE VII.

*A Monsieur le Marquis Du T**. Sur le Commerce des Femmes, sur l'utilité des Voyages, sur les Cotteries Angloises.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

AUTANT les François se plaisent dans la compagnie des femmes, autant les Anglois la craignent, à moins qu'ils ne soient amoureux; ils ne trouvent en elles que de quoi occuper leur cœur, & rarement de quoi amuser leur esprit. Ils préferent le plaisir de boire à la santé des belles dans un cabaret, à celui de causer avec elles dans un cercle. Il les traitent comme si elles étoient d'une autre espéce, aussi-bien que d'un autre sexe. La plûpart ne les croyent bonnes en effet que *pour dissiper leurs vapeurs, ou adoucir la fatigue des affaires.*

Ceux d'entr'eux qui ont vécu à Paris,

tâchent de justifier leur Nation sur ce point, en disant que les femmes en Angleterre, ne sont pas si amusantes qu'en France; mais à le supposer ainsi, n'est-ce pas la faute des hommes? Il est dans chaque sexe de certains défauts, dont le reproche doit moins tomber sur celui des deux qui y est sujet, que sur celui qui en est la cause. Si l'on trouve plus d'agrément dans le commerce des Françoises, ce n'est pas qu'elles ayent plus d'esprit, c'est qu'elles l'ont plus exercé. Il ne faut ici que la présence d'un homme, pour faire taire un cercle de femmes. A Paris, un petit Maître qui n'est pas tout-à-fait un homme, suffit pour faire parler une douzaine de nos belles & quelquefois toutes en même tems. Mais on ne doit louer, ni blâmer les Angloises de leur taciturnité; elles ne se taisent que par l'embarras où elles se trouvent en compagnie, & cet embarras vient de ce qu'elles n'y sont point accoutumées. C'est moins leur faute que celles des Hommes qui les négligent trop, & en qui l'habitude du vin toujours dangereuse, détruit la finesse du sentiment, & peut-être jusqu'à l'envie de plaire. Ceux qui sont adonnés au plaisir de boi-

re, ſont peu faits pour le commerce des femmes : rarement ſont-ils amoureux, ils ne ſont que libertins.

Les Anglois perdent beaucoup à vivre ſi peu avec ce Sexe qui a reçu de la nature les graces en partage, & dont la ſociété a toujours des charmes, & une certaine douceur qu'on ne trouve pas dans celle des Hommes. Le commerce des Femmes, polit & adoucit les mœurs : par l'habitude qu'on prend de chercher à leur plaire, on contracte un ton qui plaît également à l'un & l'autre ſexe.

Les hommes entre eux ſe négligent trop : entre eux toute converſation languit, ou tourne en diſpute. Pour ſe faire eſtimer l'un de l'autre, on s'efforce des deux parts à faire valoir ſa ſupériorité, & l'on s'offenſe réciproquement. Perſonne ne veut être effacé, & l'on finit par haïr celui que l'on n'a pu vaincre. Les gens qui ont le plus d'eſprit, ne ſongent pas aſſez que les autres ne ſont jamais ſi contens de nous, que lorſque nous leur donnons lieu de l'être d'eux-mêmes.

Avec les femmes on prend une route plus ſûre pour gagner leur eſtime ; on ne s'étudie qu'à leur plaire, & l'on y réuſſit. C'eſt le ſentiment de ce qu'un

sexe doit à l'autre, qui inspire ce ton insinuant, & ces manieres affectueuses qui sont la véritable politesse, & dont on ne peut contracter l'usage que dans la société des femmes. L'habitude de vivre avec ce que l'un & l'autre sexe ont de plus estimable, fait l'agrément & le bonheur de la vie. On reconnoît au ton aussi sûrement qu'à l'habillement, les personnes que leur état éloigne du commerce des femmes. Ce n'est que pour le trop négliger que les Anglois ont je ne sçai quoi de brusque dans le caractere qui prévient contre eux. Ceux qui viennent à Paris même avec l'avantage de parler aisément notre Langue, étonnent toujours par un air embarrassé qui ne les quitte que rarement. Et la cause en est bien simple; les uns au sortir des Universités ont passé leurs premieres années dans Londres, à ne fréquenter que les Caffés, les Cabarets, & ces lieux si pernicieux pour la jeunesse, où l'on ne s'habitue pas sans que le cœur & l'esprit s'y corrompent également. On envoye les autres étudier les mœurs des Pays étrangers, avant qu'ils connoissent celles du leur propre, ce qui est un autre inconvénient. On ne doit voyager que pour chercher

chercher la sageſſe; ceux qui n'en ont aucune idée, ne ſont pas faits pour la trouver. La plûpart des Gouverneurs à qui l'on confie ces jeunes gens, ne ſont pas eux-mêmes de bons guides; ils ne peuvent donner ce qu'ils n'ont pas : ils apportent des Colléges d'où on les tire; l'habitude de la crapule la plus baſſe, ils paſſent leur tems à fumer & à boire, & ne peuvent former leurs diſciples à la politeſſe qu'ils ne connoiſſent pas, & au ton du monde, qu'eux-mêmes n'ont jamais vû.

Quelques Auteurs, & entr'autres Joſeph Hall, un des plus illuſtres Evêques d'Angleterre, ont fort condamné cet uſage où ſont ceux de ſa Nation de voyager avant l'âge où l'on peut retirer quelque utilité des voyages. On a de lui un Livre traduit en François, intitulé; *Quo vadis*, ou *Cenſure des Voyages ainſi qu'ils ſont ordinairement entrepris par les Seigneurs & Gentilshommes d'Angleterre, &c.* Il eſt sûr que les Anglois ſont le peuple de l'Europe qui voyage le plus. Quelques facilités que leur donnent pour cela leurs richeſſes, la mer qui les enferme chez eux de toutes parts, en eſt peut-être la principale cauſe. Leur Iſle

eſt pour eux une eſpece de priſon, & le premier uſage qu'ils ſont de leur amour pour la liberté, eſt d'en ſortir. On ne hazarderoit rien, je penſe, à dire qu'ils voyageroient moins s'ils n'étoient pas Inſulaires.

L'éducation de nos jeunes gens, quoique différente de celle de ce Pays-ci, n'eſt pas beaucoup meilleure. On les perd en les mettant trop tôt dans le monde. A cet âge où l'on ne doute de rien, parce qu'on ignore encore tout, il eſt dangereux de n'avoir plus pour maîtres que des femmes. Un jeune homme aujourd'hui eſt à peine ſorti du Collége, qu'on l'introduit en toute ſorte de compagnies, où ſon étourderie & ſa pétulance lui tiennent lieu de mérite & d'eſprit. Il n'a garde de ſe corriger des ridicules qui lui réuſſiſſent. Loin de rougir de paſſer pour petit Maître, il ſe fait gloire d'un titre que l'on pourroit regarder comme le vrai ſynonime de Fat, ſi M. l'Abbé Girard n'avoit démontré qu'il n'y en a point dans notre Langue. En France ce ſont les Femmes qui achevent l'éducation de la jeuneſſe. Et celles qui ont leurs raiſons pour ſe charger de cet emploi, celles qui n'ont d'autre métier

que de former un jeune homme, & de le mettre dans le monde, ſont ordinairement d'un commerce aſſez dangereux; on en eſt quitte à bon marché, quand on n'y contracte que des ridicules.

Les défauts auxquels les Anglois ſont ſujets, entraînent peut-être encore moins d'inconvéniens dans la Société; des jeunes gens légers, étourdis & inconſidérés, en ſont le fleau. S'il en eſt tant qui conſervent ces vices dans un âge plus avancé, c'eſt en partie de ce que nous ſommes ſi peu dans l'uſage de voyager. Nos Voiſins à cet égard ſont plus ſages que nous. En Allemagne les Fils aînés des Grandes Maiſons font ordinairement un voyage par toute l'Europe; ainſi ceux qui ſont deſtinés aux premieres places, trouvent en parcourant d'autres pays, de quoi enrichir leur eſprit, former leurs mœurs, & devenir utiles à leur Patrie. Les François ne ſont ſi remplis de préjugés, que parce que ne ſortant pas de chez eux, ils ne connoiſſent pas tout ce qu'ont d'excellent les Nations qui nous environnent. Nos Voiſins viennent chez nous étudier notre Politeſſe, que n'allons-nous chez eux nous inſtruire dans les vertus qui leur ſont

propres ? Peut-être cependant pourroit-on avec la même équité reprocher aux Anglois de voyager beaucoup sans se défaire de leurs préventions Nationales, qui ne sont pas moins déraisonnables que les nôtres, sans même quitter leurs habitudes vicieuses. S'ils imitent les mœurs des Etrangers, c'est souvent par humeur & sans choix, & ce n'est pas toujours en ce qu'elles ont de bon. Le séjour de Paris inspire à quelques-uns le goût du luxe, mais il en est peu que l'exemple des Italiens rende sobres.

Le peu de commerce qu'ont les Anglois avec le Sexe d'un côté, & de l'autre le penchant à l'intempérance, ont donné lieu à toutes ces Sociétés dont les Assemblées se tiennent au Cabaret. *Nos fameuses Cotteries modernes*, dit M. Addison *, *sont fondées sur le manger & sur le boire.* De-là est venue cette grande Association des *Francs-Massons*, qui fait aujourd'hui tant de bruit dans l'Europe, & dont les Orgies sont les principaux mysteres : de-là vient que les Anglois de tout rang, depuis le Pair du Royaume jusqu'au simple Bourgeois, ont tous leur Société particuliere ; en vain quel-

* Spectateur Anglois, N°. VIII.

ques-uns affectent-ils de décorer ces sortes d'Associations du titre respectable d'Académies ; l'heure & le lieu où ces Messieurs tiennent leurs Conférences, nous apprennent assez quels en sont les sujets. Toutes ces Sociétés en un mot, sous les noms imposans d'esprits libres, de *Litterati*, de *Virtuosi*, &c. ne sont autre chose que des Assemblées de Buveurs ; & après les plaisirs de la Table, on n'y connoît gueres que ceux du jeu, ou par fois d'autres plus dangereux. Leurs principaux exercices Académiques, sont à peu près les mêmes que de certains dont il est parlé dans la Vie d'Alexandre. Aux jeux funébres qu'il fit célébrer à la mort de Calanus, il établit un Combat de Buveurs, & des prix pour les Victorieux, dont il en mourut sur le champ près de quarante, & dont le Vainqueur lui-même ne survécut pas trois jours à sa victoire *.

On affecte beaucoup ici d'être popu-

* *Quæ gloria est capere multum ? Cùm penes te palma fuerit, & propinationes tuas strati somno ac vomitantes recusaverint, cùm superstes toto convivio fueris, cùm omnes viceris virtute magnificâ, & nemo tam vini capax fuerit, vinceris à dolio.* Sen. Epist. Lib. XII.

laire, & pour le paroître on va jusqu'à se prostituer à la plus vile populace. Un Gentilhomme demande comme une faveur à être reçu dans une Société de Porteurs de Chaise, & quelquefois les plus grands de l'Etat ne dédaignent pas d'admettre parmi eux le dernier des Plébéïens. Je vous en citerai un exemple de ma connoissance.

Un Marchand de Vin aujourd'hui très-riche, a commencé sa fortune dans un de ces Cabarets de Londres si commodes pour les jeunes gens, & où le vice qui les y attire les empêche de faire les délicats sur le vin qu'on leur sert. La complaisance de ce Marchand pour la jeunesse, & son habileté à métamorphoser les vins de Portugal en vins de France, le mirent bien-tôt en état de tenir l'une des plus fameuses & des plus cheres Auberges de la Ville, celle où les plus Grands Seigneurs du Royaume vont encore aujourd'hui. Là il est devenu si riche, qu'au bout de quelques années il a quitté les soins du détail pour ne vendre plus de vins qu'en gros. Aussi-tôt ces mêmes Seigneurs à qui il avoit versé à boire, l'ont associé à l'une de leurs prétendues Académies. Il se peut encore

que par ſes richeſſes & par leur protection, il devienne un jour Membre du Parlement pour la ville de Londres, & qu'après, pour faire parler de lui, il déclame & contre eux, & contre le Miniſtere.

Quoique ces différentes Sociétés tendent toutes au même but, chacun a néanmoins ſes loix particulieres. Si autrefois à Rome les Veſtales étoient obligées d'entretenir le Feu ſacré, il y a de même ici un Ordre vénérable, qui s'eſt fait une loi de ſacrifier continuellement à Bacchus : le Temple ne doit jamais être ſans Prêtres ; chacun a ſes heures de ſervice, les uns pour le jour, les autres pour la nuit. Ceux dont la ferveur eſt plus grande, ſont maîtres d'y aller ſacrifier auſſi ſouvent & auſſi long-tems que bon leur ſemble. Quiconque y a été une fois admis, eſt sûr, en quelque tems que ſa dévotion le prenne, d'y trouver des Confreres occupés au ſervice de la Divinité qu'on y révére, & l'Autel continuellement chargé de nouvelles offrandes. On fait uſage dans ce Sanctuaire d'un encens qui n'eſt pas ſi doux que celui de l'Arabie, c'eſt celui qu'exhale la Plante que nous appellions autrefois

l'Herbe Nicotiene, & qu'on ne brûle gueres en France que dans les Corps-de-garde. On remarque une chose à la gloire de ces dignes Associés, c'est qu'ils n'ont pas encore éprouvé le relâchement qui s'introduit si vîte dans les Sociétés les mieux établies. Il en coûte pour persévérer dans l'exercice de la vertu & de la tempérance : les habitudes vicieuses se soutiennent d'elles-mêmes.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE VIII.

A Monsieur DE BUFFON, *Sur les progrès considérables que les Anglois ont faits, & l'avantage qu'ils ont sur les autres Nations dans les Sciences, dans les Arts Méchaniques, & en tout ce qui regarde le Commerce & la Navigation, avec quelques remarques sur leur manque de goût.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

POURQUOI faut-il qu'on puisse reprocher à beaucoup d'Hommes illustres d'avoir introduit le Charlatanisme dans les Sciences qui en sont le moins susceptibles. C'est à vous que j'en appelle, à vous, Monsieur, dont l'heureux génie a approfondi tout ce qu'elles ont d'utile, & dont la raison supérieure peut en déterminer & la valeur & les rapports. La Métaphysique exceptée, qui est la source des connoissances élevées, & la Mere de l'invention, ne trou-

vez-vous pas qu'il y a entre les Sciences abſtraites & les Arts ſoumis au Compas, une Analogie ſenſible ? Le travail continu de la main fait dans ceux-ci, ce que fait dans celles-là l'attention aſſidue de l'eſprit : peut-être même que le principal talent pour réuſſir dans l'un & l'autre genre, c'eſt une patience laborieuſe, & cette patience eſt-elle une vertu qui doive tant flatter notre amour-propre, ou ſur laquelle il ſoit aiſé d'en impoſer à d'autres yeux qu'à ceux du vulgaire ?

Il y a beaucoup d'Arts & de Sciences où l'on eſt sûr de ſe diſtinguer par une application conſtante ; tout dépend du tems où l'on commence, & de celui qu'on y met. On n'eſt plus étonné de voir des Enfans de dix ans danſer ſur des Théâtres, ou jouer de quelques inſtrumens, on ne doit pas l'être davantage d'en voir d'autres de même âge réſoudre des Problêmes ; ce que ſont ceux-ci, les premiers l'euſſent fait, ſi au lieu des principes de la Muſique, on leur eût appris les Elémens d'Euclide. Un célébre Auteur Italien nous dit qu'il avoit vu un Berger qui ſe divertiſſoit à faire ſauter des œufs en l'air, & à les retenir ſans en caſſer aucun, & qu'il étoit arrivé à un ſi haut

degré de perfection dans cet exercice, qu'il en battoit quatre de cette maniere pluſieurs minutes de ſuite. *Je ne crois pas*, ajoute-il, *avoir vu de ma vie un air plus ſérieux que celui de cet homme, qui à force de s'appliquer à ce badinage, étoit devenu auſſi grave qu'un Sénateur; & il y a grande apparence que la même attention tournée du bon côté, l'auroit pu rendre plus habile Mathématicien qu'Archimede.*

Duſſions-nous paroître téméraires à ceux-mêmes que nous voulons éclairer, oſons de près examiner la plûpart de ces hommes qui nous paroiſſent ſi grands: ils ne ſe ſont peut-être tellement élevés au-deſſus des autres, que parce qu'ils ont été plus laborieux. La nature eſt plus égale qu'on ne ſe l'imagine dans le partage de ſes dons. Le travail fait ſouvent toute la différence qui ſe trouve entre l'Homme d'eſprit & le grand Homme. Non que je veuille refuſer aux hommes illuſtres, en quelque genre que ce ſoit, le reſpect & les éloges qui leur ſont dus. Je ne veux qu'encourager les autres à faire eſſai de leurs forces pour en mériter de ſemblables. Je ne veux que faire ſentir les avantages de l'Etude & du Tra-

vail, les deux seules voyes qui dans les Sciences & dans les Arts ménent à une réputation éclatante : pour y parvenir, il ne manque à plusieurs que de bien connoître leurs propres forces. Les uns par trop de méfiance n'entrent pas dans la carriere, les autres ne manquent le Prix que pour n'avoir pas fait tous leurs efforts.

Je ne puis donner de ce que j'avance un exemple plus frappant que celui des Anglois : ce Peuple est de ceux qui nous sont connus, le plus impatient dans tout ce qui le gêne, & en même tems le plus constant dans tout ce qu'il se propose. C'est par cette application continuelle, & ce courage infatigable, que dans les Sciences fondées sur le Calcul, de même que dans les Arts qui dépendent de la Regle & du Compas, les Anglois sont devenus les Maîtres des autres Nations. La même différence qui est entre les Géométres ordinaires & Newton, se trouve entre nos Ouvriers François & un Artiste tel que Graham. Si le Mathématicien par les profondeurs de ses Méditations & les loix de son Calcul, a déterminé la forme & les mouvemens de ce vaste Univers ; l'autre non moins inven-

tif dans son Art, a imaginé ce bel instrument qui, entre les mains de nos Académiciens, vient de nous révéler la véritable Figure de la Terre.

Il faut l'avouer à l'honneur des Anglois, ils ont la gloire d'avoir les premiers cultivé la branche la plus étendue de nos connoissances certaines, je veux parler de la Philosophie Expérimentale dont le Chancelier Bacon a donné les Préceptes il y a plus d'un siecle, & où Harvey, Boyle, Newton, & M. Hales * que vous connoissez si bien, ont fait tant de belles & grandes découvertes. Les hommes depuis deux mille ans, n'avoient fait si peu de progrès dans la connoissance de la Nature, que parce qu'ils avoient pris de mauvaises routes pour y arriver. Bacon s'en apperçut, il prit le parti de sonner la Cloche pour rassembler ceux de son tems, & les remettre dans la véritable voie. C'est l'expression ingénieuse dont il se sert au sujet de son Livre de l'*Avancement des Sciences*, qu'il a écrit en Anglois, & qu'il désiroit de voir traduit dans une Langue

* M. de Buffon a traduit la Statique des Végétaux de M. Hales. Cet Ouvrage est imprimé à Paris chez Jacques Vincent, 1735.

commune à tous les Savans de l'Europe, *afin*, dit-il, *qu'en sonnant la Cloche je puisse être entendu d'aussi loin qu'il est possible.*

A l'égard des Arts Méchaniques, ils ne peuvent fleurir nulle part sans les Sciences, ils en dérivent comme de leur source ; ils l'emportent même sur les Arts de Goût, en ce qu'ils sont d'une utilité sûre & invariable pour le Genre humain. Tels sont les fruits qu'une Nation commerçante retire de la Navigation, tels sont les avantages d'un Canal qui communique à tout un Pays & l'abondance des Provinces voisines, & les richesses des deux extrémités de la Terre. Et en effet quel bien ne procureroit pas à la France un Canal en Bourgogne, qui joindroit la Saône à la Seine ou à la Loire, & par conséquent l'Océan à la Méditerranée ? Tel est enfin dans une partie plus négligée parmi nous, mais dont j'espere que votre exemple corrigera les abus ; tel est, dis-je, le produit d'une forêt bien cultivée. Par une industrie aussi honorable qu'utile, on procure en même tems & son avantage, & celui de l'Etat. Un Particulier qui par d'heureuses tentatives vient à bout d'a-

méliorer son fonds, ne peut augmenter son revenu sans faire réellement le bien de sa Patrie; dans tous ces cas l'intérêt public est tellement lié à l'intérêt particulier, qu'ils sont absolument inséparables.

Les Arts de goût au contraire n'ont pas pour ainsi dire une valeur fixe & intrinseque. Leur prix change suivant les Modes qui changent elles-mêmes selon les tems & les caprices des hommes. La Porcelaine de Saxe qui a fait tomber celle du Jappon & de la Chine, aura bientôt son tour. Les plus beaux Cabinets de Boule se donnent aujourd'hui à vil prix. En un mot on peut se passer de la Peinture & de la Sculpture; mais on ne peut se passer absolument ni des Arts qui fertilisent la terre, ni de ceux qui nous défendent des injures de l'air. Tout François raisonnable conviendra du moins que l'Art par lequel on va échanger à la Chine les superfluités de l'Europe contre l'Or, la richesse de tous les tems, est préférable à l'Art qui nous apprend à détruire ce même or en l'étallant sur des habits & sur des chaises de Poste.

Et quel Peuple est plus grand dans l'art de la Navigation, & en ressent

mieux les effets par l'abondance de tout, que les Anglois ? Ce ſont eux qui ont trouvé la plûpart des Inſtrumens qui y ſont utiles ; car ſans parler de la Bouſſole, dont ils prétendent être les Inventeurs, nous leur devons le Quartier Anglois & le nouvel inſtrument pour prendre hauteur, que vous-même vous avez fait venir de ce Pays-ci, & que le Miniſtre éclairé & vigilant qui eſt à la tête de notre Marine, a nouvellement envoyé dans tous les Ports de France. Ils ſont auſſi les premiers qui ayent conſtruit des vaiſſeaux d'après des Plans deſſinés, & qui ayent bâti ces ingénieuſes étuves pour courber le bois, dont nous commençons à nous ſervir avec tant de ſuccès.

Ce Peuple auſſi induſtrieux que laborieux, a un grand avantage ſur ſes Voiſins dans toutes les choſes dont on vient à bout avec le tems. L'Angleterre eſt le Pays où l'on trouve le plus de ces Machines ſi utiles à un Etat, qui multiplient réellement les hommes en épargnant leur travail, & par leſquelles on fait exécuter à un ſeul, ce qui, ſans ce ſecours, en occuperoit trente. C'eſt ainſi qu'en tournant une roue, un enfant de dix ans donne

donne à cent Ouvrages d'acier tout à la fois ce beau poli à la perfection duquel peu de nos Ouvriers François peuvent atteindre. Ainsi dans les Mines de Charbon de Newcastle, par le moyen d'une Machine aussi merveilleuse qu'elle est simple, un seul homme vient à bout d'élever cinq cens tonneaux d'eau à cent-quatre-vingt pieds de hauteur. L'épuisement de ces eaux donne la facilité de tirer le charbon de la Mine, qui suppléant au défaut de bois avec usure, est du plus grand avantage pour la Nation. Cette même Machine a une autre utilité, elle procure en même tems à un Pays qui en a besoin, une riviere que l'on peut nommer artificielle.

Ce n'est pas seulement dans les Ouvrages en grand que les Anglois excellent; les Métiers les plus communs semblent emprunter ici de la perfection des Arts. Dans tous les Ouvrages de Serrurerie, qui chez nous sont travaillés d'une façon si brute, j'admire également & la patience & l'industrie de l'Ouvrier Anglois. Ravechet n'acheve pas avec plus de soin la charniere d'une Boëte d'or, qu'on finit ici celle d'une armoire. Pour tout ce qui regarde la propreté &

la solidité du travail en quelque genre que ce soit, on réussit mieux dans les plus petites Villes d'Angleterre, qu'on ne fait dans les Villes de France les plus considérables. J'ai vu ici, à la Campagne, des Ouvriers travailler & assembler des ouvrages de Menuiserie avec une justesse & une précision dont nos Maîtres de Paris les plus habiles en cet Art, n'approcheroient qu'avec peine.

L'Artisan Anglois a une qualité extrêmement louable, & qui lui est propre, c'est de ne s'écarter jamais du degré de perfection de son Art qui lui est connu; il fait toujours tout ce qu'il fait aussi-bien qu'il le peut faire. L'Ouvrier François est bien loin de mériter cet éloge. A peine sa réputation est-elle faite, qu'il se néglige: ce qu'il y a de défectueux dans ses Ouvrages, vient plus souvent de l'envie qu'il a de vous tromper, que de son ignorance. Au contraire, l'attention qu'a l'Anglois à toujours bien faire, semble annoncer en lui un sentiment du Juste qui ne lui permet pas de s'en écarter. A cet égard on peut dire qu'ici l'Ouvrier le plus vil pense noblement du métier qu'il professe. Mais il semble que l'idée du Juste soit la seule

que les Anglois ayent du Beau. Le Gracieux leur échappe ; il faut pour les frapper, des traits qui soient plus décidés. Il n'est rien qui ne soit susceptible de l'élégance des Contours. Pour nous ce n'est pas assez qu'un fauteuil soit commode, nous voulons de plus que la forme en soit agréable. Nos Appartemens sont effectivement ornés de ce qui ne sert qu'à meubler ceux de Londres. Les Ouvriers Anglois ne cherchent pas moins que les nôtres cette grace dans les formes, mais malgré tous leurs efforts, ils n'y peuvent atteindre. Autant j'admire leur invention dans les Arts Méchaniques, autant je suis blessé de toutes leurs productions dans les Arts de goût. La Regle & le Compas qui les guident dans les uns ne font que les gêner dans les autres. Une exactitude trop scrupuleuse ne refroidiroit-elle pas le génie ? Le Juste est bien voisin du Contraint, & ce qui rend l'accès aux Graces si difficile, c'est peut-être qu'on n'y peut arriver sans la justesse, & que si on la consulte seule, on risque de s'en éloigner.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE IX.

A Monsieur FRERET, *Sécretaire Perpétuel de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres. Sur la bassesse & l'avilissement du Clergé du second Ordre en Angleterre, sur les Flatteurs-Parasites, & les raisons qui font que les Grands & les gens riches préférent souvent la Compagnie d'un sot à celle d'un homme d'esprit.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

DAns cette Nation, plus fiére encore peut-être qu'on ne la croit, de tous les états le plus humiliant est celui de Chapelain d'un Grand. Le Titre dont cet Ecclésiastique est revêtu, est préciſément ce qui le dégrade : il n'obtient l'honneur d'être admis à la Table de son Seigneur, j'eusse aussi-bien fait de dire de son Maître, qu'aux conditions d'y jouer le plus bas de tous les Rolles, celui

d'un Flatteur, ou, ce qui eſt à peu près la même choſe, celui d'un Eſclave. Les Pairs du Royaume, Ducs, Comtes, &c. ont tous un certain nombre de Chapelains, c'eſt-à-dire d'honnêtes Domeſtiques, qui au lieu de porter leur livrée, portent celle du Clergé, & tiennent plus à leur Patron qu'à leur Egliſe.

Voici comme en parle l'Auteur Anglois qui a le mieux peint les Mœurs de ſa Nation: *Chez les Grands*, dit-il, *la coutume eſt que les Chapelains ſe retirent de Table lorſqu'on apporte le deſſert, & par-là ces ſaints Perſonnages ſont obligés à manger gloutonnement ce qui eſt devant eux, attendu que leur tems eſt court. C'étoit autrefois l'uſage que les Prêtres faiſoient leurs repas devant le Peuple, qui les regardoit manger très-dévotement; aujourd'hui c'eſt tout le contraire: les Séculiers font le Feſtin, tandis que les pauvres Prêtres ſe tiennent-là comme d'humbles Spectateurs; & en cela je ne ſçais ce que je dois le plus condamner, ou l'inſolence du Pouvoir, ou la baſſeſſe de la Sujétion.*

Vous m'avouerez, Monſieur, que cette arrogance dont M. Addiſon accuſe ici les Grands d'Angleterre, & cet aviliſſement qu'il reproche au Clergé du

ſecond ordre s'accordent mal avec les éloges de modeſtie & de généroſité qu'il prodigue ſi ſouvent ailleurs à ceux de ſa Nation, & ſpécialement à ce qu'il en dit dans celle de ſes Feuilles dont vous me parlez dans votre derniere Lettre. Fils de Miniſtre lui-même, il a dû s'appercevoir mieux qu'un autre du mépris avec lequel les Anglois traitent les gens d'Egliſe ; mais peut-être n'en a-t-il pas dit la véritable cauſe. C'eſt, ſi je ne me trompe, dans le mépris que les Grands ont pour la Religion, qu'il faut chercher la ſource de celui qu'ils oſent témoigner à ceux qui en ſont les Miniſtres, & ce malheur eſt la ſuite funeſte de la Licence qui eſt autoriſée ici par le Gouvernement.

On n'a pas en France le ſcandale de voir des gens revêtus du caractere le plus reſpectable jouer par état le plus mépriſable de tous les Perſonnages. Peut-être y trouve-t-on encore plus de Flatteurs qu'ailleurs, puiſque malheureuſement la Flatterie chez nous eſt un vice National ; mais du moins ils ſont pris indifféremment dans tous les ordres de la Société. J'ai regret qu'il ſoit vrai que les progrès du Vice ayent ſuivi ceux de la

Politeſſe. Dans les tems où les eſprits étoient plus ſimples & les cœurs moins corrompus, les Grands avoient des Fous pour les faire rire, ils ont aujourd'hui des Sots pour les flatter.

En France, aux Tables des gens riches on trouve communément un Sot de fondation; je ne prétends pas dire qu'il n'y en ait qu'un, aſſez ſouvent, à commencer par ceux qui les tiennent, il ſeroit difficile, d'y trouver quelqu'un qui ne le fût pas. Je veux parler du Sot qui y eſt le plus fêté. C'eſt avec celui-là que le Maître de la Maiſon a de l'eſprit; c'eſt un Complaiſant à gage qui l'écoute lorſqu'il parle de choſes qu'il n'entend pas, & qui l'admire lorſqu'il ne ſçait ce qu'il dit, qui lui quête les applaudiſſemens des autres, & leur donne le ton pour rire de ſes mauvaiſes plaiſanteries; c'eſt le Coriphée des autres Sots.

Ceux qui ont fait fortune en Angleterre ſont d'ordinaire plus ſages, ils ne ſongent qu'à l'augmenter: ils ne ſe piquent que de l'eſprit de multiplier leurs richeſſes, & c'eſt un effet de leur bon ſens. Ils laiſſent aux Grands tous les Ridicules que le faſte & la vanité entraînent à leur ſuite. Ils profitent de leur

dissipation, au lieu de l'imiter. Ils ne s'érigent point en gens de goût quand ils n'en ont pas, ils demeurent de bons Négocians, & les Enfans continuent le Commerce qui a enrichi leurs Peres. Combien n'est pas avantageuse, & à eux-mêmes & à l'Etat, une conduite si sensée!

Il n'est que trop vrai, que parmi nous les Favoris de la Fortune ne sont pas à beaucoup près si raisonnables : souvent honteux de l'état auquel ils doivent leurs richesses, ils le quittent dès qu'ils en trouvent l'occasion. Ils ne se bornent pas, soit dans leurs Maisons, soit dans leurs Equipages, à copier le Luxe des gens de qualité, ils l'effacent le plus souvent, & s'attirent par-là en même-tems, & la jalousie des Grands qu'ils tâchent d'éclipser, & la haine du Peuple qu'ils insultent par l'insolence de leur faste. Ils ont sur-tout la manie de vouloir avoir de l'esprit, & comment ne s'en croiroient-ils pas ? Ils sont sans cesse entourés de Flatteurs-Parasites, qui n'étudient leurs Ridicules que pour les encenser. Le Célébre Auteur de l'*Enfant Prodigue* ne pouvoit mieux faire connoître la mauvaise Compagnie où Euphémon a vécu, & les Amis qu'il s'étoit choisis,

choisis, que parce qu'il lui fait dire à lui-même : *Ils me louoient moi présent.* Voilà de ces traits où l'on reconnoît les Grands Maîtres.

De part & d'autre, quels mépriſables Rolles ne jouent pas & ceux qui laiſſent voir une Vanité ſi ridicule, & ceux qui ont pour eux de ſi baſſes complaiſances. Un Riche orgueilleux à qui les vapeurs du plus vil encens montent à la tête, ne s'apperçoit pas qu'il eſt la dupe de celui qui le loue; un lâche Flateur qui n'écoute qu'un intérêt mercenaire, eſt obligé de ſe ſoumettre à tout ce qu'il y a de plus humiliant pour l'humanité. *O que vous avez quelque choſe de bien plus excellent*, dit le Sage Epictete à ceux qui ne peuvent deſcendre en cette baſſeſſe, *vous ne louez point celui que vous ne croyez pas digne de vos louanges ; vous n'avez point à ſuporter ſon inſolence, & la façon ſupperbe dont il traite ceux qui ſont à ſa Table ; voilà le gain que vous faites.*

Quel mépris ! quelle haine ne devroit-on pas avoir dans le Monde pour ces viles Créatures ! Celui qui eſt aſſez lâche pour vivre de cet infâme Métier, ſeroit également capable d'aſſaſſiner celui qu'il flate, s'il en avoit le courage, & qu'il

y trouvât son intérêt. Mais tel est l'aveuglement des Grands & des Riches, ils pensent que tout leur est dû : on les trompe moins qu'ils ne se trompent eux-mêmes. S'il y avoit un Tribunal contre la Flaterie, il n'y auroit point d'actions contre les coupables, personne ne se plaindroit d'avoir été flaté.

Il n'est pas étonnant que tant de gens préférent la compagnie d'un Sot à celle d'un Homme d'esprit ; plus les Hommes sont bornés, plus ils sont vains : le Sot flate leur amour-propre par la supériorité qu'ils se sentent sur lui, l'homme d'esprit ne pourroit que l'humilier par celle qu'ils seroient forcés de lui reconnoître. On aime ceux avec lesquels on représente, on craint ceux qui pourroient nous juger : aussi est-il des Sots fort recherchés, & qui font les délices de ceux qui se trouvent plus d'esprit qu'eux.

A l'exemple des Femmes jalouses de leur beauté, qui ont soin de se choisir des Compagnes dont la laideur puisse faire valoir davantage leurs attraits; ceux qu'on appelle Beaux-Esprits, ont eux-mêmes cette sorte de Coqueterie : ils ont communément à leur suite un Sot, qu'ils appellent leur Ami, & qui n'est

que leur Complaisant. Ils connoissent l'effet des contrastes, & c'est pour briller davantage qu'ils affectent la compagnie de l'Homme le plus dépourvu de lumiere & d'entendement. Le Sot admire volontiers : c'est le Gile qui annonce au Vulgaire tout le mérite de leurs tours de forces. De même que ces Oiseaux à qui l'on apprend à parler, ils le dressent eux-mêmes pour répéter le bien qu'ils veulent qu'on dise d'eux. C'est un Flateur enfin, dont l'encens, tout grossier qu'il est, les enivre & les empêche de s'appercevoir de leurs défauts. Cependant la sotise de ces Admirateurs leur fait plus de tort que la jalousie de leurs Rivaux. Tacite l'a dit, les Louangeurs sont l'espece d'ennemi la plus nuisible. Il n'est point d'Etat où les Hommes les plus Grands d'ailleurs, n'ayent la petitesse de s'attacher des Créatures aussi viles. Mais tous ces Proneurs servent mal ceux dont ils publient les louanges. Semblables à la trompette, qui est leur symbole, ils ne font qu'un bruit qui blesse ou qui étourdit.

Je conviens avec vous, Monsieur, que nous aurions grand besoin qu'ils nous revînt des la Bruyeres & des Molieres pour

censurer les Mœurs de notre siécle : je trouve autant de vérité que de force dans le Portrait que vous en faites : votre Lettre est pleine de ces traits qui font également honneur & au cœur & à l'esprit. Une mâle Vertu peut seule inspirer ce zèle pour l'honnêteté publique dans un tems où l'indécence est tellement à la mode, que quiconque ose se donner pour libertin, est presque sûr de passer pour Philosophe.

Les Vices vont aujourd'hui la tête levée. Ils ne sont peut-être pas plus grands que ceux des Siécles qui nous ont précédés, mais ils sont plus effrontés. Les Passions tiennent trop aux Hommes pour qu'on puisse les réprimer : il n'en est pas ainsi des Ridicules : il suffit quelquefois d'en peindre toute l'extravagance pour en dégouter. J'avoue que ce sont des Protées : poursuivez-les sous une forme, ils reparoissent sous une autre. Les Petits-Maîtres ont succédé aux Marquis, Les Médecins étoient autrefois des Pédans hérissés de Grec & de Latin, ce sont aujourd'hui des Damerets qui content des fleurettes & disent des bons mots, & du moins font rire leurs Malades, s'ils ne les guérissent pas. Leurs *Bulletins* sont

des Madrigaux ſur les progrès ou la guériſon d'une Maladie, dans leſquels ils font admirer la gentilleſſe & les agrémens de leur eſprit. On en pourroit faire des Recueils fort amuſans. De pareils Ridicules ne ſont-ils pas encore plus choquans que ceux des Médecins de Moliere? L'eſprit de plaiſanterie tant de fois reproché à notre Nation, s'eſt aujourd'hui emparé des Profeſſions les plus graves, & la décence des Mœurs n'eſt plus obſervée en aucun Etat. Les Femmes même en ont ſecoué le joug. Ce que nous appellons le ton de la Galanterie, nos Peres l'appelloient le ton de la Licence.

Il ne faut pas confondre avec la méchanceté des Satires, ces peintures innocentes des Ridicules, dont l'unique but eſt de les corriger. Il ne paroît que trop aujourd'hui de ces Ecrits plus dangereux que les Défauts qu'ils reprennent, & dont les Auteurs en veulent moins au Vice qu'aux Vicieux. Autant la Cenſure générale des Mœurs eſt avantageuſe à la Société, autant les Satires particulieres ſont pernicieuſes. Celui qui ne cherche qu'à ſatisfaire la malignité de ſes Lecteurs, eſt un Corrupteur qui méri-

teroit d'être puni. Celui qui attaque les Ridicules, ou la Dépravation des Mœurs de son Siécle, est un Citoyen Vertueux qui combat pour la Cause publique, & en ce cas il doit faire contre les Vicieux, comme les Soldats contre les Ennemis, tirer sur eux en général, & ne viser à aucun particulier.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE X.

A Monsieur DE LA CHAUSSE'E, *de l'Académie Françoise. Sur les Mariages inégaux & Clandestins.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

LEs Spectacles ne sont pas aussi indifférens que bien des gens le supposent; le Théâtre influe sur les Mœurs, & l'on ne peut douter que la licence de celui de Londres ne contribue en partie au peu d'égard qu'ont les Anglois pour tout ce qui s'appelle décence. On y voit continuellement des Modéles que la passion détermine aisément à suivre dès qu'on l'affranchit du joug de la honte. Quelles obligations ne vous avons-nous pas de n'exposer sur le nôtre que ceux dont l'imitation est avantageuse à la Société! Qu'il est beau de n'avoir point à rougir de ses succès! Vos Piéces sont l'Ecole de la Morale la plus saine.

C'eſt ici le Pays où les Mariages inégaux ſont les plus communs : le frein de la décence n'empêche que peu d'Anglois de ſuivre leurs caprices, ou de ſe livrer à leurs paſſions. Qu'un Maître épouſe ſa Servante, la Fille d'un Duc un ſimple Soldat, ou une vieille & riche Douairiere un Etourdi, qui n'a de mérite que ſa jeuneſſe, quelques gens en riront, tout le reſte n'en dira mot, & perſonne n'en ſera ſurpris. Celles qui par leur naiſſance ont un rang à la Cour, ne craignent pas de déroger, parce qu'elles ne ſçauroient le perdre. C'eſt ici un Pays de liberté, & elle s'étend juſqu'à celle de faire des ſotiſes ſans preſque encourir de blâme. On y reſpecte peu les bienſéances, on s'y familiariſe avec le Vice.

Nos Loix ont ſagement pourvû par toutes ſortes de moyens à empêcher les Enfans de ſe marier ſans le conſentement de leurs Peres, de peur qu'ils ne priſſent des engagemens qui leur fuſſent préjudiciables, & qui deshonnoraſſent leurs familles. La jeuneſſe eſt trop aveugle, & trop livrée à ſes paſſions pour connoître ſes véritables intérêts. Les Loix d'Angleterre ſont bien différentes ; elles ten-

dent toutes à favoriſer les Mariages même les plus indécens. Elles ne requiérent pas aſſez de publicité & de cérémonies dans un Acte, lequel, plus il eſt important pour ceux qui le contractent, plus il doit intéreſſer ceux à qui ils appartiennent.

Comme on peut ſe marier ici en quelqu'endroit que ce ſoit, j'ai oui dire qu'un Miniſtre, qui étoit en priſon, avoit imaginé, pour s'aider à y ſubſiſter, de faire pendre de ſa fenêtre un Ecriteau, avec ces mots : *Ici l'on marie à bon marché.* Je me doute bien de ce qu'il faut penſer de cette plaiſanterie ; je ne prétens pas même rendre ſuſpecte la Sageſſe des Légiſlateurs Anglois, ſans doute ils ont eû de bonnes raiſons pour dicter les Loix qu'ils ont établies : mais les abus en ſont très-pernicieux ; ils autoriſent les ruſes dont la Fille la plus débauchée peut ſe ſervir pour ſéduire un Enfant de Famille ; ils favoriſent le Vice, & rendent indiſſolubles les nœuds honteux par où elle a ſçû ſe l'attacher. En Angleterre on ne peut trop être ſur ſes gardes avec les Filles de cette eſpece : elles ont une adreſſe merveilleuſe pour tendre des piéges à la jeuneſſe, & couvrir en quel-

que ſorte par un Mariage qui les rend à la Société, le ſcandale de leur vie, qui les en avoit ſéparées. Leur ruſe néanmoins la plus commune eſt d'enivrer celui qu'elles eſperent d'amener à leurs fins. Le Vin ne donne tant d'empire ſur nous à nos ſens, que parce qu'il détruit entierement celui de la raiſon.

Alors une Fille qui veut devenir la Femme de tel Homme, qui rougiroit de l'avouer pour Maîtreſſe, fait tant par ſes careſſes dangereuſes, que devant des Témoins apoſtés, elle lui fait avouer qu'il la choiſit pour Epouſe; ſouvent même il n'y conſent que pour ſe prêter à ce qui lui paroît une ſimple plaiſanterie; mais ici ſur cette matiere tout badinage devient ſérieux: le oui s'y prend au pied de la lettre. Celle qui veut ſe faire épouſer, met dans ſes intérêts un Chapelain. Le Miniſtre de l'Evangile ſe prête à ce Myſtere d'iniquité; & ce qui ne ſeroit chez nous qu'une Comédie répréhenſible par la Police, devient en Angleterre un Acte autoriſé par les Loix.

Il arrive de-là que tel Homme qui s'eſt couché aſſez tranquille & fort ivre ſe trouve à ſon réveil marié à la per-

ſonne qu'il mépriſe le plus. De pareilles unions ne peuvent guéres donner à l'Etat que de mauvais Citoyens. Si les Hommes s'abandonnent à la brutalité de leurs Paſſions, c'eſt aux Loix à remplacer la prudence qui leur manque, & à empêcher, autant que le bien de la Société le permet, qu'un moment de foibleſſe ne faſſe le malheur de leur vie. Je connois deux Freres, qui, à leur grand regret, ont été tous deux pris par les deux Sœurs à ce funeſte Piége, & qui ne font peut-être qu'aggraver leur faute, au lieu de la réparer, en traitant leurs Femmes comme leurs Servantes. C'eſt ſe punir ſoi-même autant qu'elles, c'eſt ajouter un mal à un autre, c'eſt l'extrémité la plus cruelle où un Homme puiſſe être réduit.

Ce qui m'a donné lieu de vous écrire cette Lettre, c'eſt que ces jours-ci même un Gentilhomme de Lincoln, à qui pareil malheur eſt arrivé, s'eſt caſſé le lendemain la tête d'un coup de Piſtolet, en apprenant la ſotiſe qu'il avoit faite. C'eſt pouſſer la choſe un peu loin, quelque ſot que pût être ce Mariage, il

est encore plus sot de se tuer, car comme dit la Fontaine,

Mieux vaut Goujat debout, qu'Empereur enterré.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR;

Votre très-humble, &c.

LETTRE XI.

A Monsieur HELVETIUS, *Sur l'affectation de Singularité.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

ON ne peut mieux faire sentir que vous le faites combien il y a de différence entre s'illustrer & faire parler de soi; je serois surpris de vous voir à votre âge faire une pareille distinction, si je ne sçavois que vous êtes né avec ces Talens heureux, qui ne permettent pas de se tromper sur le but où l'on doit tendre. Vous en relevez encore le prix par le sage emploi que vous en faites, & par-là vous vous ouvrez une route difficile, mais sûre à la plus haute célébrité.

L'Angleterre est sans contredit le Pays du Monde où l'on trouve le plus d'Hommes singuliers, & peut-être n'est-il pas difficile d'en donner la raison : les Anglois se font sinon une Vertu, du moins

un mérite de cette Singularité. Un Homme s'illustre autant ici par des folies, qui ailleurs le rendroient Ridicule, que par les actions les plus utiles à la Société. On aime à se rendre Célébre à peu de frais. De-là vient que l'un se fait un mérite d'avoir un Equipage de Chasse & de n'y jamais aller, & qu'un autre avec cent mille livres de rente, affecte de ne porter qu'un Drap plus grossier que celui dont il habille ses Laquais. Chacun, en un mot, ici se pique de vivre à sa fantaisie. Ainsi, parmi les Grands il s'en trouve qui ne rougissent pas de Vices, qu'on pardonneroit à peine à la plus vile Populace: ainsi dans le Peuple, on voit des Impudens affecter un orgueil, que les richesses & la naissance même ne peuvent excuser.

Les Anglois regardent cette variété d'humeurs & de caracteres comme l'éloge de leur Nation & l'effet de leur liberté. Le Chevalier Temple, M. Addison; & généralement tous leurs Auteurs, en font l'Apologie: ils nous reprochent à nous, d'être tous d'une piéce; ils nous appellent une *Nation Moutoniere*; & cependant c'est ce prétendu défaut qui nous rend sinon plus Vertueux, du moins plus sociables que les Anglois. Je ne vois

pas ce qu'a de si louable cette variété de Caracteres, d'où ne résultent que des Vices ou des Ridicules. Les Grecs & les Romains, qui, je crois, ont été aussi libres que peuvent l'être les Anglois, ne se sont jamais piqués de singularité. Chez eux le Caprice n'étoit pas un mérite, & ils ne se vantoient que d'être plus éclairés & plus raisonnables que les autres Peuples de la Terre.

Il est, je l'avoue, des singularités louables, si pourtant on doit donner ce nom, qui dans notre langue emporte une idée de blâme, à des qualités qui sont des Vertus réelles. Si les Anglois ne se distinguoient que par celles-là, nous devrions les prendre pour nos Maîtres; mais qu'il s'en faut que Londres fût une bonne Ecole de Mœurs pour le reste de l'Europe! La Singularité que l'on reproche aux Anglois, quelque Art qu'ils employent à la justifier, vient toujours du déréglement de l'esprit, ou de quelque désir ambitieux qui est caché dans le cœur. On veut faire parler les autres de soi, & l'on n'a pas toujours de quoi y parvenir par les différentes voies ouvertes au mérite. Celui qui ne peut transmettre son nom à la Postérité en bâtissant

un Temple, brûle celui d'Epheſe pour s'immortaliſer.

Il n'eſt pas ſi difficile d'être Singulier que ſe le perſuadent ceux qui ſont vanité de le paroître : il ſuffit pour cela d'outrer ſon Caractere, quel qu'il ſoit, & de ne faire aucune attention aux Bienſéances : il n'y a perſonne qui n'ait de quoi ſe faire remarquer, s'il en veut courir les riſques. Les gens raiſonnables ſont ennemis de la Singularité, ils la regardent comme un défaut, & ſi elle eſt jouée comme le plus grand de tous les Ridicules. *Si ceux*, dit M. l'Abbé de Bellegarde, *qui affectent des airs de Singularité, comprenoient combien toute affectation eſt choquante, ils ſe garderoient bien de rien affecter.* Nous avons une averſion naturelle pour tout ce qui eſt contrefait, & nous mépriſons ceux qui ne peuvent ſe rendre recommandables que par une fauſſe imitation. Je ſuis fâché qu'on puiſſe reprocher ce défaut aux Anglois : il eſt contraire au bon Sens dont ils ſe piquent. Le bon Sens & le Sens commun, ſont la même choſe ; & ſi on l'appelle commun, ce n'eſt pas qu'il ſe trouve dans la plûpart des Hommes, c'eſt parce qu'il eſt le même dans tous ceux qui

qui en sont doués ; & le même Sens devroit les amener naturellement à la même façon de vivre. Mais il en faut convenir, rien n'est si rare en tout Pays que le Sens commun. Séneque a raison de le regarder comme le premier & le plus précieux don de la Philosophie.

Comment un Homme capable de raisonner peut-il se contraindre toute sa vie à jouer le distrait, & se proposer l'imitation d'un défaut, comme la recherche d'une Vertu ? Quand même à ce prix l'on obtiendroit la réputation d'Homme de génie, ce seroit encore l'acheter bien cher. Mais il en est ainsi de toutes nos folies, nous les payons plus qu'elles ne valent. La Comédie du *Distrait* ne peut guéres faire d'effet que sur le commun des Spectateurs. Le fond, si je ne me trompe, en est vicieux. Des gens raisonnables ne riront non plus d'un Homme qui a le malheur d'être entraîné par des Distractions involontaires, que d'un autre qui a celui d'être sujet à la Migraine. La Comédie ne doit jouer que les défauts qu'elle peut corriger: Les Plaisanteries que l'on fera sur un Boiteux, lui aideront aussi-tôt à marcher droit, que la Piéce de Renard corrigera un

Homme qui eſt né Diſtrait. Mais ſi quelqu'un affecte la Diſtraction, c'eſt celui-là qu'on ne doit pas épargner: l'attention que mettent quelques-uns à paroître ne ſçavoir ce qu'ils font, ne vient que de la crainte qu'ils ont de paſſer pour des Hommes du commun. Il faut leur faire ſentir combien cette miſérable affectation les met au-deſſous de ceux à qui ils évitent ſi fort de reſſembler. Tout Homme qui veut nous en impoſer, fût-ce à titre de malheureux, mérite d'être démaſqué & ſacrifié à la riſée publique. Ainſi, le *Malade Imaginaire* eſt un ſujet vraiment Théâtral. Nous aimons à voir plaiſanter un Homme de ſes défauts, mais il y a de la barbarie à rire de ſes infirmités.

La Singularité dans les habits annonce preſque toujours quelque défaut dans l'eſprit. *Aux accoutremens*, dit Montagne, *c'eſt Puſillanimité de ſe vouloir marquer par quelque façon particuliere & inuſitée.* Nous avons bien en France quelques gens à qui on pourroit la reprocher, & qui ne craignent pas d'apprêter à rire, pourvû qu'ils ſe faſſent remarquer. L'affectation de leurs manieres nous bleſſe, en ce qu'elle paroît être en eux

la censure des usages reçus, & un seul n'a pas beau jeu contre toute une Société. Ils ont l'air de se vouloir donner pour Modèles, & ils n'excitent que la risée ou le mépris de ceux dont ils veulent usurper l'estime. On rit de l'Homme, qui, pour briller davantage, se sert d'un Vernis qui ternit l'éclat de son mérite : on méprise le Sot, qui, sans avoir les qualités essentielles du premier, ose en affecter tous les Ridicules. Ce n'est point par raison, c'est par folie que la plûpart des Hommes s'écartent de la voie commune. *Le Sage doit au-dedans retirer son ame de la presse, & la tenir en liberté & puissance de juger sainement des choses ; mais quant au-dehors, il doit suivre les façons & les formes reçûes* *. Cardan, reconnu pour Fou, étoit Singulier dans ses habits. Séneque attribue à Aristote cette Pensée : *Nullum magnum ingenium sine mixturâ dementiæ* **. En conséquence de cette Maxime ; qui a plus de crédit qu'elle n'en devroit avoir, on se donne pour Singulier, afin

* Montagne.

** Celle-ci de Cicéron est bien plus vraie : *Nemo vir magnus sine afflatu divino unquam fuit.*

de passer pour un Homme de Génie ; mais dans la plûpart, comme le dit très-bien Bayle, au sujet de ce même Cardan, *C'est beaucoup de folie qui est mêlée à peu d'esprit.*

On ne peut nier que les plus Grands Hommes n'ayent toujours à quelques égards le coin de la foiblesse humaine. Sans que leurs organes soient différens de ceux des Hommes ordinaires, il se peut que ces fortes applications de l'esprit, d'où résultent les grandes Découvertes en fait de Sciences, & les Chefs-d'Oeuvres en fait d'Arts, ne leur permettent pas d'entrer dans tous les petits détails de la vie civile. Ils négligent les uns comme frivoles, ils rejettent les autres comme importuns. Ils croiroient compromettre la supériorité qu'ils se sentent sur les autres Hommes, s'ils se laissoient gouverner par l'exemple. Mais, à ce que dit Montagne, *Comme il n'affiert qu'aux grands Poëtes d'user des licences de l'Art, aussi n'est-il supportable qu'aux grandes Ames & Illustres de se privilégier au-dessus du Commun.* Dans ces Hommes extraordinaires, les grandes qualités absorbent tellement les défauts, qu'on ne les y distingue presque

pas. Le Soleil a ſes taches, mais ſon éclat nous empêche de nous en appercevoir.

Heureuſement pour nous, la Singularité eſt un défaut auſſi rare en France, qu'il eſt commun en Angleterre, & il faut eſpérer que ceux qui ont tranſplanté parmi nous cette production étrangere, ne réuſſiront pas à l'y multiplier. Il eſt vrai que l'on pourroit tout craindre à cet égard du grand commerce que nous avons aujourd'hui avec cette Iſle. Les Nations échangent plus aiſément leurs Vices que leurs Vertus. Nos Petits-Maîtres en fait de Sciences, car il eſt vrai qu'il y en a dans tous les genres, affectent beaucoup aujourd'hui les Mœurs Angloiſes. Mais ce n'eſt pas en ce qu'elles ont de bon qu'ils les imitent : ils n'ont communément d'Anglois que l'habit. Un de nos jeunes gens, après avoir lû le Spectateur de M. Addiſon, & les Ouvrages de M. Pope, dit un jour à un de ſes Amis : *Je penſe à préſent.* Notre Etre penſant étoit vêtu de vert, ſon habit étoit ſans pli, ſes cheveux ſans poudre, il avoit le chapeau ſur la tête. *Hé bien*, continua-t-il, *comment me trouvez-vous ? N'ai-je pas l'air*

tout-à-fait Anglois ? Plusieurs de nos Sçavans se sont déja rangés sous la Banniere Angloise ; les Géométres leur en ont donné l'éxemple. Ceux-ci veulent que la Nation qui regarde la Géométrie comme la premiere des Sciences, soit elle-même la premiere Nation de l'Europe. Avec quelle emphase n'exaltent-ils pas tout ce qui nous vient de ce Pays-ci ? Avec quelle ardeur ne cherchent-ils pas à faire des Proselites ? Si l'on en croit ces especes de Fanatiques, il n'y a d'Hommes véritables que les Anglois, on ne peut faire un pas dans la Philosophie & dans les Lettres sans l'étude de leur Langue : elle est ; selon eux, la Clef de toutes les Sciences, ils la regardent comme la seule qui soit riche, la façon de penser des Anglois, comme la seule qui soit juste, & leur maniere de vivre, comme la seule qui soit raisonnable. Il ne tient pas même à ces Messieurs que nous n'empruntions des Matelots de la Tamise, la façon de nous mettre & de nous nourrir.

Je voudrois qu'on ne se distinguât du Vulgaire, que par une façon de penser plus juste, une conduite plus

raisonnable, & des Mœurs plus pures *. Abonder en son sens, n'est pas un sujet d'éloge, quand on préfere son caprice & ses imaginations particulieres aux sentimens des gens sages, & aux principes de la raison. Mais les Anglois ont une si haute idée de leur Nation, qu'ils se font gloire des moindres choses qui ont rapport à leurs Mœurs. Ils ne craignent pas de le dire, ils se croyent le premier Peuple du Monde.

Convenons cependant qu'il y a des cas où l'affectation de Singularité peut être excusable; il est quelquefois besoin de tromper les Hommes pour parvenir à ses fins. Envain a-t-on du mérite dans le Monde, ce n'est pas assez pour y faire fortune; il faut de plus, disent les Italiens, *un poco di Matto.* Quand on tient un peu du Fou, il est plus facile de se distinguer de la foule de ses Compétiteurs. L'extraordinaire attire & fixe les yeux de la multitude, & le Peuple est toujours prêt d'estimer ce qui l'étonne. Quelque rare que soit le bon Sens, il n'a rien de remarquable; on le loue, mais on ne le cherche pas. Les Qualités bril-

* *Id agamus ut meliorem vitam sequamur quàm vulgus, non ut contrariam.* Séneque.

lantes l'emportent sur les solides. Un Vice éclatant fait plus de bruit, que les Vertus les plus essentielles. Dans les Lettres, dans les Armes, en quelque genre que ce soit, il faut un peu de Charlatanerie pour se faire une Réputation. Il est plus aisé de réussir avec beaucoup de manœuvre sans le moindre mérite, qu'avec beaucoup de mérite sans la moindre manœuvre. Rien n'est si rare que cette élévation d'ame & ce courage d'esprit, qui font qu'un Homme ne veut rien obtenir que par des voyes qu'il puisse avouer, & qu'il préfére une honnête obscurité à l'éclat d'une Réputation qui n'a rien de solide. Il est des Hommes, qui, à quelque prix que ce soit, veulent occuper le Public d'eux-mêmes; ceux-là aiment mieux une grande qu'une bonne Réputation.

Il y a d'autres cas, où un air de Singularité, soit dans la conduite, soit dans quelques actions particuliéres, peut éblouir & en imposer aux Sages même. Vous vous souvenez, Monsieur, d'avoir lû dans le Pour & Contre * le Testament de cet Anglois, qui n'ayant point d'Enfans, institua pour ses Héritiers *ceux*

* Tome I. page 65.

qui

qui ont faim, ceux qui ont soif, ceux qui sont nuds, &c. A Dieu ne plaise que je veuille rien diminuer du prix de cette belle Action; la mémoire de cet Homme charitable doit être respectable à tout Homme de bien : mais aussi j'ai vû des François être trop étonnés de ce Testament, & admirer dans l'Etranger ce qu'ils se seroient contentés d'approuver dans leur Compatriote. Après tout, qu'a fait cet Anglois, que ce que font tous les jours parmi nous ceux qui laissent leurs biens aux Pauvres & aux Hôpitaux ! C'est donc la forme qu'on admire, & non pas la chose même; & en effet, nous n'aurions pas entendu parler de ce Testament, si au lieu d'y employer ce Texte de l'Evangile, cet Anglois l'eût fait dans la forme ordinaire. Qu'il est aisé de nous donner le change, & que nous prenons souvent l'apparence pour la réalité !

Ce qui me surprend le plus, c'est que la singularité ait pû quelquefois ternir l'éclat de la Majesté Royale. Louis XI. la porta jusques sur un Trône, où il étoit sûr d'avoir tout l'Univers pour Spectateur. Les Historiens, ce me semble, ont eu tort de n'imputer qu'à son

avarice l'Habit de Bure & le Chapeau gras dont il étoit toujours couvert *, Nos Vices prennent toujours la teinture de l'état où nous sommes : un Souverain n'est pas avare de la même façon que le dernier de ses Sujets. Il y a grande apparence que Louis XI. ne portoit des habits mal propres que pour se singulariser. Il vouloit se distinguer des autres Rois, en paroissant dédaigner la Pompe de la Grandeur Royale. Il semble même, par quelques autres actions de sa vie, qu'il se faisoit un plaisir de prendre le contrepié de tous les autres Monarques. On ne peut nier du moins que ce ne fût par Singularité que ce Prince se servoit de son Tailleur pour Héraut-d'Armes, de son Barbier pour Ambassadeur, & de son Médecin pour Chancelier. La maniere mesquine & si peu digne d'un Souverain, dont lui & ceux de sa suite parurent à la célebre Entrevûe qu'il eut avec

* L'Auteur d'un Livre intitulé, *Britannia Languens*, Londres 1689. mesure la richesse & les revenus de ce Prince sur l'article du Regiſtre de la Chambre des Comptes, qui fait mention de deux sols six deniers pour graisser ses Bottes.

Henry, Roi de Castille, & qui ne fit que l'exposer au mépris des Espagnols, étoit une affectation marquée : c'étoit la critique des habits somptueux, & de tout le faste des Castillans ; mais l'épargne sordide qu'il opposa à leur Luxe, n'étoit peut-être pas moins à blâmer. Quoi qu'il en soit, ce Prince, qui toute sa vie avoit paru si mal vêtu, dès qu'il se fut soustrait à la vûe de ses Sujets dans son Château de Plessis-lès-Tours, ne porta plus que des Habits de Satin cramoisi, fourrés de Martres ; il se plaisoit même à en donner de semblables au petit nombre de Courtisans qui approchoient de sa Personne. C'est ainsi que d'une extrémité on passe communément à l'extrémité opposée, & que dans l'un & l'autre cas il fut toujours également singulier.

Je ne m'attendois pas, Monsieur, en commençant cette Lettre, qu'elle deviendroit si longue. C'est l'effet de l'Antipathie que j'ai toujours eue pour la Singularité. Puisqu'il n'est pas permis dans la Société d'arracher aux Hommes le masque dont ils couvrent leurs imperfections, du moins ne nous en laissons pas imposer par les artifices

qu'ils employent pour nous les déguiſer. N'accordons notre eſtime qu'à ceux qui en ſont dignes; croyons que des défauts ſont toujours des défauts : s'il en eſt qui accompagnent quelquefois de grandes qualités, ils ne les ſuppoſent pas toujours. On peut trouver un Homme de mérite qui ait le petit défaut de vouloir paroître Singulier, mais on en trouve beaucoup plus qui ont la même affectation ſans le moindre mérite.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR ;

Votre très-humble, &c.

LETTRE XII.

A Monsieur l'Abbé d'Olivet, de l'Académie Françoise. Sur la Langue Angloise comparée à la Langue Françoise.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

VOUS voulez que je vous dise ce que je pense d'une Langue à laquelle d'autres études vous ont empêché de vous appliquer; accoutumé à répandre & l'agrément & la lumiere Philosophique sur des matieres purement grammaticales, vous ne songez pas combien elles sont difficiles à traiter pour un autre, & vous ne vous doutez pas que la tâche que vous me proposez, est au-dessus de mon courage & de mes forces.

Si les Anglois avoient d'aussi bons Ouvrages sur leur Langue que nous en avons sur la nôtre, je ne ferois pas si

effrayé de l'entrepriſe ; mais ils n'ont pas même un bon Dictionnaire ; à peine ont-ils une Grammaire paſſable. M. Dryden auroit dû faire ſentir à ſa Nation le beſoin qu'elle a de l'un & de l'autre, au lieu de plaiſanter d'auſſi mauvaiſe grace qu'il l'a fait ſur le Dictionnaire de l'Académie Françoiſe *, ſans lequel nous n'en aurions peut-être pas d'autres plus étendus, dont celui-ci eſt la baſe. Peu d'Anglois ſe ſont appliqués aux recherches néceſſaires pour établir les Regles d'une Grammaire, & ceux qui s'en ſont mêlés ne ſont pas des guides aſſez ſûrs.

Je n'ai garde de mettre au rang de ces Ouvrages peu réflechis, une Lettre du Docteur Swift, qui contient un projet pour perfectionner & fixer la Langue Angloiſe : cette Piece m'a été d'un grand ſecours, ſur-tout pour ce qui regarde l'origine de cette Langue, dont je vais vous parler avant que de vous communiquer quelques obſervations que j'ai faites ſur les qualités qui lui ſont propres.

L'Angleterre peuplée d'abord par

* Préface des Bucoliques de Virgile.

une Nation qui parloit la même Langue que les Celtes de la Gaule, reçut dans la suite de nouvelles Colonies de la Gaule même, qui y porterent les noms sous lesquels elles étoient connues dans leur Pays; on y trouve jusqu'à des Parisiens, *Parisii*. Les Romains ne soumirent qu'une partie de cette Isle, & n'y eurent qu'un petit nombre d'établissemens. Cependant ils y introduisirent l'usage de la langue Latine, mais à l'exception des Colonies & des Villes où séjournoient les Garnisons, les Bretons qui leur étoient soumis ne parloient qu'un Jargon corrompu des deux Langues.

La même chose est arrivée dans la Gaule, où la Langue Rustique étoit composée de mots empruntés pour la plus grande partie du Latin, mais construits & tournés suivant le génie de la Langue ancienne des Naturels. Nous en avons un exemple dans le Breton de France, où la plûpart des mots sont François, & non de l'ancien Breton de Galles ou de Cornouailles. C'est ainsi que l'Espagnol est composé de mots Latins, Goths, Arabes, & d'un très-petit nombre de mots Ibériens ou Basques, as-

ſujettis preſque entiérement à la Grammaire Gothique. L'Italien eſt de même mêlé de Latin Provincial (car on parloit un Jargon dans les Provinces) de Goth & de Lombard.

Les Romains ayant été obligés de rappeller d'Angleterre leurs Légions pour ſe défendre contre les Barbares du Nord, les Bretons livrés à eux-mêmes, & trop foibles pour repouſſer les Pictes d'Ecoſſe leurs mortels ennemis, appellerent les Saxons à leur ſecours. Ceux-ci ſe rendirent bientôt maîtres de la plus grande partie de l'Iſle, & y établirent en même tems leur puiſſance, leurs mœurs & leur langage. On a encore des Ouvrages aſſez étendus en leur Langue. Après les Saxons, les Danois qui vinrent en Angleterre y apporterent auſſi la leur, qui étoit une dialecte du Tudeſque, aſſez différente du Saxon ou Anglo-Saxon. D'un autre côté les Normands, qui étoient un ramas d'Avanturiers de toutes les Nations du Nord, après s'être établis dans cette Iſle, y introduiſirent l'uſage de la Langue ou du Jargon qu'ils parloient. Ce Jargon admettoit indifféremment les différentes Dialectes, mais ſans s'aſſujettir à

aucune Regle. Ainſi la Langue Angloiſe a la même origine que l'Allemande, & toutes les autres qui ſe parlent dans le Nord. C'eſt pour cette raiſon que les Allemands, les Suédois, les Danois & les Hollandois, prononcent l'Anglois avec facilité, ce que ne peuvent faire les Italiens, les Eſpagnols & les François. Aujourd'hui même encore la plûpart des mots qui expriment les premieres idées, ſont les mêmes dans l'Anglois & dans toutes les Langues du Nord.

Guillaume le Conquérant qui mit fin au Regne des Saxons, crut que pour mieux affermir ſa puiſſance en Angleterre, il devoit y établir la Langue auſſi-bien que les loix de ſa Nation. Il y porta l'uſage de la Langue Françoiſe, qu'on parloit dans les Provinces ſituées au Nord de la Loire. Il diſperſa des Normands dans tous les Monaſteres pour l'y enſeigner; il voulut que les Plaidoyers & les Actes de toute eſpece fuſſent écrits en François; & ſi ſon projet ne réuſſit pas, il fut cauſe du moins que la Langue Angloiſe commença dès-lors à ſe remplir de mots tirés de la nôtre. Nous avons les Loix de Guillaume

dans la Langue même où il les publia, & cette Langue eſt un François peut-être moins éloigné de celui que nous parlons, que ne le ſont pluſieurs Ouvrages compoſés en France, même dans un ſiécle poſtérieur. M. Hiks dans ſon Tréſor des Langues Septentrionales, a donné la notice d'un Pſeautier Manuſcrit, écrit ſous le Roi Etienne d'Angleterre, qui eſt à quatre colonnes, Latin, François, Danois & Normand, & qui fournit la preuve de ce que je viens de dire.

La Langue Françoiſe demeura pendant long-tems la Langue de la Cour; elle eſt encore celle des anciens Juriſconſultes *. La Langue Angloiſe abandonnée à l'uſage du Peuple & des gens de la Campagne, ſe forma petit à petit par le mélange de toutes celles que parloient des hommes de différentes origines.

Les Domaines que les Succeſſeurs de

* Aujourd'hui même les Formules des Bills ſont en François. Pour les Bills Publics, *le Roi veut*; pour les Particuliers, *ſoit fait comme il eſt déſiré*. Lorſqu'à la Chambre Baſſe on paſſe un Bill, on dit *les Communes ont conſenté*, &c.

Guillaume poſſédoient en France, & les conquêtes qu'ils y avoient faites, avoient établi une telle correſpondance entre la France & l'Angleterre, que l'Anglois d'il y a trois ou quatre cens ans, tenoit beaucoup plus du François, que celui d'aujourd'hui. Je ne ſçai même ſi la connoiſſance de l'Anglois de ces tems-là ne ſeroit pas très-utile à ceux qui veulent entendre notre vieux François. La lecture de Chaucer m'a rendu celle de nos anciens Poëtes plus facile. Beaucoup de mots ont vieilli dans notre Langue, qui font aujourd'hui la richeſſe de celle des Anglois; ils en ont même de très-énergiques, qui ne ſont plus connus que dans le Patois de quelques-unes de nos Provinces; enfin ils en ont conſervé d'autres, dont il ne nous reſte plus les moindres veſtiges.

Vous qui connoiſſez ſi bien notre Langue, ne trouvez-vous pas, Monſieur, que le milieu du Regne de Louis XIV. paroît être le tems où elle a été portée à ſa plus grande perfection. La Langue Angloiſe au contraire a commencé à dégénérer avant que d'être arrivée à celle où elle pourroit atteindre.

C'eſt ſous le Regne d'Eliſabeth qu'elle en a été le plus près. Cette Langue fut alors enrichie par la Traduction de la Bible, de beaucoup de mots & de tours Orientaux. Le Docteur Swift aſſure que pour le ſtyle, cette Traduction auſſi-bien que le Livre des Prieres Communes qui eſt de même tems, ont beaucoup plus de force & d'énergie que les Ouvrages des Modernes qui ont le mieux écrit. Sir Walter Raleigh, un des Miniſtres de cette grande Reine, qui elle-même poſſédoit pluſieurs Langues, le célebre Spencer & Fairfax, ſont encore comptés au rang des meilleurs Ecrivains de leur Nation.

L'Anglois ſe ſoutint juſqu'au tems de la Rébellion contre le Roi Charles I. Sous Cromwel le Jargon des Enthouſiaſtes prévalut au point qu'il infecta entiérement la maniere de parler & d'écrire, & s'il m'eſt permis d'en dire mon avis, peut-être s'en ſent-il encore un peu. Bien-tôt après, la licence du Regne de Charles II. corrompit en même tems le langage & les mœurs de la Nation. Dans cette Cour vicieuſe & polie, l'eſprit & le libertinage régnoient également; les Ecrivains de ce tems-là qui

en prirent le ton, ne furent exacts ni sur la Morale, ni sur le Style. D'un côté ils secouerent le joug de toute bienséance; de l'autre ils sacrifierent le jugement à l'esprit, c'est-à-dire, au mauvais goût; car l'esprit affecté ou déplacé, est réellement un défaut. Cowley pétille d'esprit *, le Comte de Rochester ne respecte pas même la pudeur. Waller, le sage Waller est peut-être le seul qui se soit préservé de l'une & l'autre contagion.

Le Prince d'Orange & l'Electeur d'Hanovre qui sont parvenus depuis au Trône d'Angleterre, ne pouvoient que retarder les progrès d'une Langue qui leur étoit étrangere. En tout Pays c'est la Cour qui donne le ton; à celle de ces Princes on parloit plus Allemand ou François, qu'Anglois.

Enfin on prétend que depuis le Re-

* Ce Cowley qui, au rapport de M. Dryden, *a eu une plus grande portion d'esprit qu'aucun homme qu'il ait connu*, a suivi, on ne peut pas plus mal, les sages conseils qu'il a donnés aux autres. Il dit dans son caractere de l'esprit : *Plutôt que dans un Ouvrage tout soit esprit, je n'y en veux point du tout.*

gne de Charles I. la Langue Angloise n'a acquis que des Phrases recherchées & des mots nouveaux, la plûpart inutiles, tandis qu'elle a beaucoup perdu de sa force & de son naturel. Oserai-je faire ici une Réflexion, qui malheureusement n'est que trop bien fondée? Il ne tiendroit pas à quelques Ecrivains de notre Siécle que la même chose n'arrivât parmi nous; ils semblent faire tous leurs efforts pour corrompre notre langage. Ils courent après l'esprit, comme le faisoient en Angleterre les Auteurs du Regne de Charles II. Ils sont, comme le dit Montagne de ceux de son tems, *assez hardis & dédaigneux pour ne suivre la route commune; mais faute d'invention & de discrétion les perd. Il ne s'y voit qu'une misérable affectation d'étrangeté: des déguisemens froids & absurdes, qui au lieu d'élever, abbatent la matiere. Pourvû qu'ils se gorgiassent en la nouvelleté, il ne leur chaud de l'efficace. Pour saisir un nouveau mot, ils quittent l'ordinaire souvent plus fort & plus nerveux.*

A l'égard de l'Anglois, celui d'aujourd'hui même a encore beaucoup d'énergie, mais je doute que ce soit une

Langue absolument formée : si jamais elle vient à se polir, elle éprouvera le même sort que la nôtre ; elle perdra de sa force à mesure qu'elle acquerra de la douceur. La Langue que parlent aujourd'hui les Anglois, est remplie de sons si durs, que comme le dit un de leurs Auteurs, *il n'y a qu'une oreille du Nord qui les puisse souffrir.* Milton de son tems s'est plaint du même défaut. Il dit aussi que les Anglois vivant dans un climat froid, ne sçauroient ouvrir assez la bouche pour prononcer avec grace les Langues du Midi, & que généralement parlant, ils articulent tout avec la bouche un peu fermée. Il semble que le même Soleil qui donne plus de parfum aux fleurs, & plus de goût aux fruits, donne aussi aux hommes des organes plus délicats & un sentiment plus fin. En Italie un Payſan a l'oreille juste ; la Poësie & la Musique y sont familieres aux gens de tous états. Une fille Arabe parle poliment & en vers, sa cruche sur sa tête.

Peut-être même qu'à cet égard la température de l'air n'influe pas moins sur les animaux que sur les hommes. Le froid & le chaud peuvent mettre dans

le chant du Roſſignol la même différence qui ſe trouve dans notre maniere d'articuler les ſons. *On remarque*, dit M. Addiſon, *que les Oiſeaux de notre Pays apprennent à adoucir leur voix, & à corriger la dureté de leurs tons naturels, lorſqu'on les met à portée de l'exercer ſous ceux qui viennent des climats plus chauds que le nôtre**.

Comme l'abondance des Conſonnes rend le François plus dur que l'Italien, la même raiſon fait auſſi que l'Anglois l'eſt beaucoup plus que le François. Vous, Monſieur, qui poſſédez ſi parfaitement les Langues ſçavantes, vous ſentez l'avantage qu'elles ont à cet égard ſur celles qui ſe parlent aujourd'hui en Europe. Vous ſçavez auſſi que toutes les Langues anciennes ou modernes ont toujours dû leur politeſſe, & ſur-tout leur douceur aux Poëtes. Comme les premiers Vers n'ont été faits que pour être chantés, ils ont été obligés d'y éviter la rencontre des ſyllabes difficiles à prononcer, & de retrancher de pluſieurs mots des conſonnes trop rudes : ce qu'ils n'ont fait d'abord que

* Spectateur, N°. 29. Tom. I.

pour

pour donner plus d'harmonie à leurs vers, a été dans la suite adopté par l'usage, & a communiqué cette même harmonie à la Langue où ils ont fait ces changemens.

C'est ainsi que Malherbe en a usé parmi nous. Nous avons eu des Poëtes avant lui, mais il est le premier qui ait étudié l'harmonie. Les Poëtes Anglois au contraire, & surtout ceux du Regne de Charles II. quoique leur Langue fût déjà accablée de sons durs, pour s'épargner du tems & de la peine, ont pris la licence d'abréger les mots. Dès qu'ils se refusent à la mesure de leurs Vers, ils en retranchent un *e*, & laissent ainsi trois consonnes de suite dont il est presqu'impossible de faire une seule syllabe. Tels sont ces mots, *Wish'd Walk'd, Drudg'd*, &c. *Leur goût*, dit le Docteur Swift *est devenu si dépravé, que ce qu'ils faisoient d'abord par une licence Poetique qui n'étoit pas excusable, ils l'ont fait dans la suite par choix*, prétendant que les mots prononcés longuement ont un son tendre & languissant, quoiqu'en effet ces sons, même à l'oreille d'un Anglois qui s'y con-

noît, ſoient plus barbares que languiſſans, & plus diſcordans que tendres. C'eſt-là ce qui rend la déclamation du Théâtre Anglois ſi traînante : tantôt l'Acteur y eſt contraint par la dureté des mots qu'il a de la peine à prononcer ; tantôt il allonge ceux dont la prononciation eſt plus facile, & croit ainſi mieux exprimer la paſſion. Cibber, un Comédien qui s'eſt acquis beaucoup de réputation ſur le Théâtre de Londres, & qui a vu Baron jouer ſur le nôtre, m'a dit qu'il avoit été extrêmement bleſſé dans notre déclamation Tragique, de la vîteſſe avec laquelle nous prononçons les Vers. Au contraire, un François eſt choqué de la déclamation languiſſante des Anglois ; ce qui eſt d'autant plus étonnant que les Etrangers ſe plaignent toujours de la rapidité de la prononciation d'une Langue qui ne leur eſt pas familiere. Il faut que celle du Théâtre Anglois ſoit bien traînante pour qu'elle puiſſe nous le paroître. Auſſi la trouvons-nous tout-à-fait contraire à la nature, que néantmoins les Anglois prétendent imiter ainſi que nous. Mais à cet égard elle n'eſt pas par-tout la même ; les ſons

qui nous attendriſſent feroient peut-être rire un Chinois. M. de Moivre qui parle auſſi volontiers & auſſi-bien de Corneille & de Racine, que de Leibnitz & de Newton, m'a dit qu'un jour ce même Cibber plaiſantant ſur notre déclamation Tragique, il lui fit ſentir que celle des Anglois n'étoit qu'une répétition continuelle du cri lugubre de leurs Gardes de nuit ; & qu'il le fit ſouvenir que lui-même avoit récité le plus beau Vers du Caton de M. Addiſon ſur le ton de : *Paſt twelve o' Clock, Clowdy Morning.* *

D'habiles Grammairiens ont remarqué que l'Hébreu, & toutes les Langues qui n'ont pas été polies péchent par une trop grande abondance de monoſyllabes. L'Anglois a ce défaut de même que toutes les Langues dérivées du Saxon. A l'égard du penchant qu'a cette Nation à abréger les mots, M.

* *Il eſt minuit paſſé, le Ciel eſt couvert.* Ces Gardes que les Anglois appellent *Connétables*, & qui font la Patrouille de Londres, en paſſant dans les rues frappent les portes de leurs bâtons, & crient ainſi & l'heure qu'il eſt, & le tems qu'il fait, comme cela ſe pratique encore en pluſieurs autres Pays.

Addiſon en donne une raiſon peut-être plus ſpécieuſe que vraie. Ce défaut vient ſelon lui de l'averſion qu'ont ſes Compatriotes pour trop parler; cependans les Auteurs Anglois, autres que ceux qui traitent des Sciences exactes, ne me paroiſſent pas avoir ſouvent devant les yeux cette crainte d'en trop dire. Les Lacédémoniens à qui on donne cet éloge, ne ſe diſtinguoient pas par la briéveté des mots, mais par celle des diſcours. Quelque reſpect que j'aie pour les ſentimens de cet illuſtre Ecrivain, il me ſemble que ce qu'il dit à ce ſujet, montre plus la haute idée qu'il a des Anglois, qu'un examen bien ſérieux des défauts de leur Langue. Ils viennent tous à ce qu'il prétend de ce qui conſtitue le caractere Anglois, la Modeſtie, la Réflexion & la Sincérité. Un critique moins prévenu, mais peut-être auſſi trop ſévere, reproche à ſes Compatriotes la mauvaiſe habitude de tronquer les mots comme un penchant à retomber dans la Barbarie. Les Anglois les plus judicieux conviennent que leur Langue n'a ces défauts que pour n'avoir pas encore été policée, comme l'Italien, l'Eſpagnol, & le

François. Du moins s'il est vrai que les monosyllabes si fréquens dans l'Anglois, sont une preuve de l'amour de cette Nation pour la réflexion & le silence, ceux qui sont dans l'Allemand, dans le Suédois, & dans les autres Langues du Nord, prouvent la même chose en faveur des Peuples qui les parlent; je doute néantmoins que les Anglois veuillent associer tant de Nations à un éloge qu'ils croyent seuls mériter.

Comme ils sont dans l'usage d'emprunter des expressions de toute sorte de Langues, la leur est très abondante. De notre mot d'*Humeur*, les Anglois ont fait celui d'*Humour*; mais ils lui ont donné une signification toute différente de celle qu'il a dans le François. Le mot d'Humeur pris absolument dans notre Langue, emporte une idée de tristesse & de mécontentement *Avoir de l'Humeur*, c'est être fâché. Celui d'*Humour* au contraire, exprime l'idée d'une joye singuliere, & peut-être un peu folle. L'*Humour*, dit un de leurs Auteurs, *est l'extravagance ridicule de la conversation par laquelle un homme differe de tous les autres.* C'est quelque habitude, quelque passion, ou

quelqu'affection bizarre & particuliere à une seule personne. Mais ce n'est pas-là le seul sens que ce mot qui leur est très-familier, ait dans leur Langue ; il se dit aussi-bien au sujet d'un ouvrage d'esprit, qu'au sujet du caractere d'une personne, & signifie toujours dans l'un & l'autre cas un certain tour de plaisanterie qui ne soit pas trop près du ton naturel, & qui cependant n'y soit pas totalement opposé. Un homme qui a de l'*Humour*, est un homme qui est tout à la fois plaisant & singulier, tel qu'étoit M. Du Fresni, que vous avez connu. L'imagination dont il s'avisa à un Repas qui lui coûta fort cher de faire servir un potage au petit-lait d'œufs frais, auroit paru aux Anglois un trait d'*Humour*. Ils disent qu'un Ecrit en est rempli lorsqu'il y regne une plaisanterie singuliere. Tel est l'Ouvrage de Rabelais, tels sont ceux du Docteur Swift, qui bien qu'il ne soit que son écolier, peut passer pour le Rabelais d'Angleterre. Le Comique de Moliere est trop naturel pour que les Anglois y trouvent ce qu'ils appellent de l'*Humour*. Ses Pieces à cet égard sont dans le cas de celles des Anciens,

à qui Dryden a reproché de n'avoir pas connu cette sorte de plaisanterie : cet Auteur eût été plus content des Comédies de Du Fresni ; elles sont plus du ton du Théâtre Anglois. Son Dialogue est juste sans être naturel. Son esprit est recherché sans être affecté. Il dit bien, mais il ne dit rien comme un autre. Ce qu'il a de plaisant a toujours un tour original. *Dom Japhet d'Arménie*, *La Fille Capitaine*, & quelques autres de nos anciennes Pieces, ont aussi beaucoup de cette sorte de plaisanterie qui est si fort du goût de nos Voisins.

Ainsi quoique les Anglois regardent l'*Humour* comme une chose qui n'a été donnée qu'à leur Nation, & qui est inconnue à toute autre, si nous n'en avons pas l'expression, nous avons la chose qu'elle signifie ; & si en effet elle n'est pas si commune parmi nous, s'il y a moins d'*Humour* dans nos écrits & dans nos caracteres, cela pourroit bien venir de ce que nous n'en faisons pas autant de cas qu'eux. C'est parce que le goût est plus commun en France, que l'on y écrit plus naturellement ; c'est parce qu'on y respecte plus les bien-

séances, que l'on y vit plus uniment. Et que perdons-nous à cela, que quelques Ecrivains bizarres dans les Lettres, & quelques Bouffons dans la Société ?

De leur côté les Anglois manquent d'un mot, dont je souhaiterois qu'ils connussent moins l'idée. Le croiriez-vous, Monsieur ? C'est un mot pour exprimer celui d'*Ennui*. Ils n'ont que des Périphrases ou de foibles équivallens pour le rendre. Ils expriment mieux le *Tædium vitæ*, l'Ennui de la vie, par les résolutions violentes qu'ils prennent quand ils en sont las, que par aucun terme de leur Langue. Un homme qui ne connoîtroit ni leur caractere, ni leur façon de vivre, & qui n'auroit appris leur Langue que dans les Livres, n'y trouvant pas un mot qui exprime l'*Ennui*, s'imagineroit que l'Angleterre est le seul pays où cette maladie de l'esprit n'est pas connue, de même qu'on est tenté de croire qu'une Nation ne connoît pas le vol dont la Langue ne fournit aucun terme pour en rendre l'idée. Mais assurément celui qui en penseroit ainsi, seroit dans une grande erreur. D'où vient que les Anglois qui sans

ſans néceſſité ont emprunté tant de mots de notre Langue, n'ont pas reçu celui-ci qui exprime ſi bien un ſentiment qu'ils éprouvent à tous momens, & qui n'influe pas moins ſur leur tempérament que ſur leur caractere. Le *Spléen* ou les vapeurs, la Conſomption même, ne ſont peut-être autre choſe que l'Ennui porté à ſon plus haut point, & devenu une maladie dangereuſe, & quelquefois mortelle.

Ce que j'ai dit des Anglois qui manquent d'un terme précis pour exprimer un ſentiment qui leur eſt ſi commun, eſt d'autant plus remarquable qu'ils en ont de très-énergiques & en très-grand nombre, pour toutes les autres affections de l'ame. La Langue d'un Peuple eſt, pour ainſi dire, le miroir où il ſe peint. Celle des Anglois, dont les paſſions ſont violentes, eſt auſſi abondante que pathétique, pour caractériſer les différens mouvemens du cœur. Il n'en eſt peut-être point qui rende les ſentimens de l'amour avec plus de vivacité, ceux de l'amitié avec plus de chaleur, l'abbatement de la triſteſſe avec plus d'amertume, & les emportemens du déſeſpoir avec plus de force; mais

autant la Langue Angloise est riche pour peindre les affections du cœur ou les actions du corps, autant elle est pauvre quant aux termes qui ont rapport aux productions de l'esprit, & qui concernent la connoissance des Belles-Lettres, des Arts libéraux & de tous les objets du Goût & de l'amusement. Les Anglois ne peuvent traiter ces sortes de sujets sans emprunter de leurs Voisins, non-seulement des mots, mais quelquefois des phrases mêmes. S'ils veulent parler d'un Amateur de Peinture, de Musique, &c. ils se servent du terme de *Virtuoso*, qu'ils ont pris des Italiens; mais comme les aimer ou s'y connoître sont deux choses tout-à-fait différentes, & qui ici comme ailleurs ne vont pas toujours ensemble, ils sont obligés de se servir de notre mot de *Connoisseur* pour caractériser l'homme qui en peut juger. Il en est de même de celui de *Curieux* & de plusieurs autres. Quelques-uns de leurs Auteurs qui ont écrit sur ces matieres, ont employé tant de phrases Françoises, que dans la crainte d'être soupçonnés d'affectation, ils ont déclaré qu'ils n'en usoient ainsi que par nécessité. La rai-

son pourquoi leur Langue est si pauvre en cette partie est, ce me semble, celle qu'en donne un de leurs plus judicieux Critiques, le Comte de Shaftesbury : *A quelque politesse*, dit-il, *que nous supposions être arrivés, nous sommes forcés de convenir que nous sommes le Peuple de l'Europe qui a été le plus longtems barbare, & qui a été le dernier civilisé & policé.*

Je n'entrerai dans aucun détail sur tout ce qui a rapport à la Grammaire, cela nous méneroit trop loin, & ce n'est point ce à quoi je me suis engagé ; je remarquerai seulement que ce qui distingue le plus l'Anglois du François, & des autres Langues qui ont été formées du Latin, comme l'Italien & l'Espagnol, c'est que dans celle-ci, de même que dans l'Allemand, les Adjectifs n'ont ni nombre ni genre, & que les substantifs sont tous du même genre, excepté ceux qui expriment l'Homme & la Femme, ou le Mâle ou la Femelle des animaux les plus communs. C'est la même chose dans le Breton & l'Irlandois, les Articles & les Pronoms ont des genres, mais l'Adjectif n'en a point.

Les avantages que la Langue Angloise peut avoir sur la nôtre, sont ceux de l'énergie, de l'abondance, & d'une grande liberté. Ceux qui sont particuliers à la Langue Françoise, sont la clarté, l'ordre, & la politesse. La construction directe, c'est-à-dire l'ordre, est la source de la clarté du François : il est vrai qu'elle l'expose à tomber dans les Consonnances, les Rimes & les Vers, mais l'ambiguité que les Inversions jettent dans le Discours, est peut-être un plus grand défaut.

Ceux qui prétendent que les Transpositions font honneur au Latin, donneront à l'Anglois la préférence sur le François. Mais les meilleurs Critiques de l'Antiquité conviennent que c'est une perfection dans le Langage que de ranger les paroles selon l'ordre de la nature. Le P. Bouhours dit, que Charles-Quint, qui sçavoit également parler & écrire notre Langue, en faisoit un cas extrême, & qu'il la croyoit propre pour les grandes affaires, il l'appelloit la Langue d'Etat, au rapport du Cardinal Du Perron. L'évenement a justifié ses conjectures, elle est devenue la Langue de la Politique, & de

toutes les Négociations de l'Europe.

Ce même Dryden, qui dit que *les François ne ſont de bons Critiques, que parce qu'ils ſont de mauvais Poëtes*, & qu'*ils ne ſont ſi fort occupés des Regles de leur Grammaire, que parce qu'ils n'ont pas le génie qui dedaigne les minuties.* Dryden, dis-je, nous donne lui-même ailleurs une idée bien ſinguliere de l'incertitude & du déſordre, dont lui & tant d'autres Ecrivains Célebres n'ont encore pu débarraſſer la Langue Angloiſe. *Lorſqu'en écrivant*, dit-il, *il me vient quelque doute, je n'ai d'autre moyen pour m'en éclaircir que de traduire mon Anglois en Latin, & d'eſſayer par-là quels ſens comporteront les mots dont je me ſers dans une Langue plus ſtable. Je ſouhaiterois, s'il étoit poſſible, que nous puſſions écrire tous avec la même certitude de mots & la même pureté de phraſe à laquelle les Italiens, & après eux, les François ſont parvenus**.

A l'égard de la Politeſſe en fait de Langues, bien des gens la regardent comme quelque choſe de chimérique. Ils ſuppoſent que le ſtyle noble & le

* Epître Dédic. de *Troilus & Creſſida.*

ſtyle bas dépendent toujours des matieres, & de celui qui les traite, mais peut-être ſont-ils dans l'erreur. La Politeſſe d'une Langue conſiſte dans les manieres de parler différentes de celles du Peuple, ſans être affectées. Selon qu'une Langue offrira plus ou moins de ces expreſſions qui ne ſeront ni précieuſes, ni populaires, elle ſera plus ou moins polie. Le P. Collado dit, que les Japonois qui parlent tous la même Langue, ont néanmoins réellement deux langages différens; l'un qui n'eſt que de l'uſage noble, l'autre qui n'eſt admis que dans l'uſage familier & populaire. * Dans leur Langue chaque choſe a deux noms, l'un d'eſtime, & l'autre de mépris. Cette Politeſſe dans le Langage tient aux Mœurs de la Nation. En France, nous n'évitons rien tant que de parler comme le Peuple; en Angleterre au contraire on l'affecte, & cela parce qu'on a pour lui plaire un intérêt qui n'a pas lieu parmi nous. La Nature du Gouvernement influe ſur tout. En Eſpagne, où le Peuple même croit faire partie de la Nobleſſe, il en

* Grammaire & Dictionnaire Japonois imp. à Rome.

imite le Langage auſſi bien que la Gravité.

Par les Ouvrages, Monſieur, que vous avez publiés en François, vous avez prouvé que perſonne ne connoît mieux que vous les beautés du Grec & du Latin, d'où ſont dérivées les Langues polies qui ſe parlent aujourd'hui en Europe. On a reproché les Variations au François, je vous ai parlé de celles que l'Anglois a eſſuyées, & vous ſçavez que la Langue Latine a plus changé que la nôtre dans le même eſpace de tems. Enfin, un de vos Anciens Confreres, M. Charpentier dans ſon Livre de l'Excellence de la Langue Françoiſe, dit, qu'en lui appliquant les Maximes que les Philoſophes & les Rhéteurs nous ont données pour connoître en quoi conſiſte la beauté de l'élocution en général, on voit que le François eſt une de celles qui approchent le plus de l'idée d'une Langue parfaite. Sur cela je m'en rapporte à votre déciſion, convaincu que perſonne en France n'en peut mieux juger que vous. Pour comparer ainſi les Langues les unes aux autres, ce n'eſt pas aſſez d'en connoître les Régles, il faut en

ſentir les beautés. Ce n'eſt pas aſſez d'en ſçavoir tous les mots, il faut avoir cet Eſprit Philoſophique qui rapproche toutes les Sciences, & ſans lequel on n'excelle dans aucune. Ce n'eſt que faute de cet Eſprit, que nous avons auſſi peu de bons Grammairiens, que de gens capables de ſentir tout le mérite de ceux qui le ſont.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XIII.

A Monsieur DE BUFFON, *Sur la Magnificence des Anglois dans leurs Funérailles.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

LE plaisir que je trouve à m'entretenir avec mes Amis, fait que je ne néglige rien de ce qui peut donner lieu à mes Observations, & le hazard me paye souvent des petits soins que je prens, je ne fais pas deux pas sans trouver matiere à réfléchir. On ne doit mépriser aucun des détails qui peuvent conduire à la connoissance d'un Peuple. Si je me propose aujourd'hui de vous rendre compte de quelques Cérémonies Religieuses de nos Voisins, je laisse à part le rapport qu'elles peuvent avoir au Culte ; je ne me permets de les examiner que du côté qui peut caractériser leurs Mœurs. Autant nous devons respecter ce que la Religion a consacré,

autant il nous est permis de rire de tout ce que la sottise & la vanité des Hommes mêlent aux Pratiques les plus saintes.

N'est-il pas étonnant que dans une Nation aussi sensée que celle-ci, on apporte souvent si peu de formalités à la Célébration du Mariage, l'Acte de la vie le plus important ; & qu'on en observe tant aux Enterremens, c'est-à-dire, à la Cérémonie qui devroit le moins intéresser & les vivans & les morts. C'est en Angleterre sur-tout que les Convois sont de véritables Pompes funébres ; sans la couleur noire qui y est affectée, ils formeroient quelquefois des Spectacles assez agréables. A l'exemple des Chinois & des anciens Romains, les Anglois se font un point d'honneur de rendre leurs Funérailles aussi magnifiques qu'ils le peuvent : * non-seulement à celles des Grands & des Nobles, mais à celles du Peuple

* Plusieurs autres Peuples de l'Europe font la même chose, & spécialement les Polonois & les Suédois. En Suéde c'est la mode de faire une Oraison funébre aux Laquais & aux Servantes, pourvû qu'ils ayent un écu pour payer l'Orateur. Voyez Regnard. *Voyage de Pologne & d'Allemagne.*

même, on voit communément des Carrosses à six Chevaux. Le plus vil Artisan en veut avoir au moins deux ou trois à son Enterrement, & les autres Etats à proportion. Assez souvent parmi le Peuple, ainsi que c'étoit l'usage à Rome, des Festins, qui font partie de la Cérémonie, en bannissent toute sorte de tristesse. On distribue à ceux qui y assistent des Anneaux Funéraires ornés d'Inscriptions, de Bieres & de Squelettes, si artistement émaillés & si bien déguisés, que souvent dans les Pays Etrangers, où on les revend, on les porte comme des Bagues fort galantes.

On ne voit autre chose à Londres & par toute l'Angleterre que des Magasins propres & ornés, que tiennent les Entrepreneurs de ces Pompes funébres. Plusieurs Marchands s'enrichissent à ce Commerce. Comme les anciens *Libitinaires* de Rome, ils vendent & fournissent tout ce qui est nécessaire pour la Cérémonie des Convois. Rien n'est plus amusant que de voir la gentillesse & la variété de leurs Enseignes. Ils ont, selon le goût ou la vanité de ceux qui veulent se faire enterrer, des Bieres de toutes espéces & de toutes couleurs;

ils les étalent dans leurs Boutiques, de maniere qu'ils ont l'air de vouloir tenter ceux des Paſſans qui peuvent être dégoûtés de la vie.

Un Homme véritablement occupé du bien Public, a rendu en ce genre un ſervice ſignalé à ſes Compatriotes. Comme les Sculpteurs de Londres n'ont aucune invention, il a fait faire, ſoit en France, ſoit en Italie par les meilleurs Maîtres, & ſur-tout par M. Boucher, qui a l'imagination galante, des Deſſeins de Tombeaux, où chacun peut en choiſir un ſelon ſon état & ſelon ſon goût, & avoir la ſatisfaction de le faire exécuter de ſon vivant, ce qui pourroit occuper d'une maniere convenable la Paſſion que les Vieillards ont pour bâtir.

Il y a une ſorte de contentement à mourir en Angleterre, que l'on ne connoît guéres ailleurs. Celui qui a vécu dans l'état le plus abject, eſt ſûr de faire à ſon enterrement la figure la plus brillante. Cela fait un point de vûe aſſez flatteur pour l'amour-propre d'un Vivant. C'eſt ne pas connoître la ſottiſe des Hommes, que de ne pas croire que des idées auſſi folles prennent ſur

eux. Il en eſt qui paſſent leur vie à s'occuper de choſes qui puiſſent faire parler d'eux le jour de leur mort. Il eſt des Curieux qui n'amaſſent des Tableaux que pour faire du bruit à l'Inventaire qui en ſera fait par leurs Héritiers. A celui de M. de la Faye qui en avoit une aſſez belle Collection, j'ai entendu dire à un de ces Meſſieurs ; *On verra bien autre choſe au mien.*

L'attention que mettent les Anglois à la maniere dont ils ſe font enterrer, feroit croire qu'ils ont plus de plaiſir à mourir qu'à vivre. Celui qui s'eſt tenu le plus ignoré dans ce Monde, paroît affecter d'en ſortir avec éclat. Il veut que ſon Enterrement ait l'air d'un Triomphe. Autant chez eux on évite le Luxe dans les habits, autant on cherche le Faſte dans les Convois funébres. Les grandes dépenſes qui s'y font, ſont toujours onéreuſes aux Héritiers. Parmi le Peuple, les ſomptueux Enterremens abſorbent toute la ſucceſſion. En France on donne tout à la parure ; un Fils ruine ſon Pere par les dépenſes qu'il fait en Habits & en Equipages : ici au contraire, les Peres à leur mort ruinent ſouvent leurs Enfans, par ce

qu'il en coute pour leurs Funérailles. Celui qui a été toute sa vie à pié, veut qu'on le porte en terre dans un Carrosse à six Chevaux.

Quelle étrange sorte d'ambition ! Mais telle est la Vanité des Hommes, le dernier d'entr'eux ne peut consentir à se regarder comme un Etre indifférent dans la Société : à l'instant fatal qui l'en sépare, il songe encore à occuper les autres de lui. L'amour-propre est de tous les Etats & de tous les âges : comme il est né avec l'Homme, il ne meurt qu'avec lui. Toutes nos actions, à les examiner de près, ne sont qu'un tissu d'inconséquences & de folies ; toute notre vie est une Comédie, dont le dénouement même apprête souvent à rire aux Spectateurs. La maniere dont la plûpart quittent ce Monde, est aussi Ridicule que celle dont ils ont vécu.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XIV.

*A Monsieur le Marquis de G *** Sur la nature du Gouvernement Anglois. Quelle est la meilleure forme de Gouvernement ?*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

QUe pensez-vous de la Constitution du Gouvernement d'Angleterre, vous qui l'avez examinée de près, vous qui êtes doué de cette raison supérieure, qui juge sainement, non-seulement des Hommes & de leurs passions, mais de leurs véritables intérêts, & des moyens les plus sûrs de les y conduire.

Les Anglois prétendent que leur Gouvernement, qu'ils tiennent des anciens Saxons, comporte plus de liberté qu'aucune République ; & que sans être exposé aux dangers du Pouvoir arbitraire, il a tous les avantages essen-

tiels à la Monarchie. Voilà en effet un Plan digne de leur sageſſe. Un Gouvernement mixte, compoſé du Monarchique, de l'Ariſtocratique, & du Démocratique, de façon que chaque partie de la Légiſlature ſe réponde & ſe contrebalance mutuellement, paroît de tous le plus avantageux. Mais un des plus grands Politiques de l'Antiquité, Tacite dit qu'un pareil Gouvernement ne peut ſubſiſter qu'en idée, & qu'il eſt impoſſible de l'établir, ou que ſi l'on en vient à bout, il ne peut durer long-tems. * Tel eſt peut-être le ſort dont celui d'Angleterre eſt menacé, par les troubles continuels qui l'agitent. Le Parlement n'y a pas toujours eu la même autorité. Henry VIII. ſans remonter plus haut, n'a régné guéres moins deſpotiquement ſur cette Nation, que François I. ſur la nôtre. Il avoit exclus du Trône Jacques I. Roi d'Ecoſſe, & ſes Deſcendans, & le Par-

* *Cunctas Nationes & urbes Populus aut Priores aut ſinguli regunt. Delecta ex his & Conſtituta Reip. forma laudari facilius quàm evenire, vel ſi evenit haud diuturna eſſe poteſt.*

lement

lement autorisa son Testament. *Sous son Regne*, dit un Auteur Anglois, *la voix de la Loi n'étoit que l'écho de la voix du Roi.* Jusqu'où n'a-t-il pas porté l'étendue, ou plûtôt l'abus de son pouvoir, puisqu'il a osé toucher à la Religion!

La Constitution Politique d'Angleterre à la vérité, paroît avoir tous les avantages d'une République, sans en avoir les défauts : elle remédie, dit M. le Chevalier Temple, au Vice de la République Romaine, la plus fameuse de toutes. On n'y voit pas les Communes dans une guerre continuelle avec les Seigneurs : mais cette même jalousie ne subsiste-t-elle pas entre le Roi & son Peuple? Et celle-ci n'est-elle pas aussi dangereuse? Bayle en a fait la Remarque : *Donner des bornes à l'Autorité Royale, c'est le moyen d'inspirer aux Princes l'envie de parvenir à la Puissance arbitraire.*

Les Grands peuvent avoir des intérêts différens, & qui sont difficiles à concilier : au contraire, un Roi a toujours le même, & va plus constamment à ses fins qu'un Corps composé de plusieurs Membres, qui n'agissent que rarement de concert. L'Equilibre ne peut

ſubſiſter long-tems : la Puiſſance du Roi ira toujours en augmentant ; les Conceſſions libres du Parlement ajoutent chaque jour de nouveaux degrés à l'Autorité du Souverain, & déja la Balance commence à pencher de ſon côté. Je ſuppoſe qu'un jour différens Princes entreprenans en veuillent abuſer, je vois à chaque fois la Guerre s'allumer entre le Roi & ſon Peuple. Et qu'en doit-il arriver à la fin ? Que l'un des Partis opprimera l'autre, & qu'au Gouvernement mixte ſuccédera tôt ou tard, ſoit une véritable République, ſoit une Monarchie abſolue, telle que la plûpart des autres de l'Europe. Sous Cromwel, l'Autorité Royale eût été abolie, s'il n'y eût aſpiré en ſecret. Charles II. en remontant ſur le Trône, l'eût rendue indépendante, s'il eût mieux ſçû profiter des conjonctures. Par un abus ſcandaleux de la Licence qui regne en Angleterre, un Ecrivain de cette Nation a calculé le tems que la Religion Chrétienne doit encore y ſubſiſter. Le calcul de la durée du Gouvernement eût été, je penſe, plus aiſé & plus court.

A quoi ſervent des Loix qu'il eſt preſqu'impoſſible de mettre en pratique ?

Et comment seroient-elles observées par ceux qui ont tant d'intérêt à les violer, & qui les peuvent enfreindre avec impunité! Les Actes qui devoient assurer la liberté des Elections & l'indépendance des Parlemens, les deux Articles les plus essentiels des Libertés de l'Angleterre, n'ont fait qu'introduire de nouveaux abus, au lieu de supprimer les anciens. Les Hommes en tout ne cherchent que leur avantage particulier, & le Chef-d'œuvre de la Politique, est qu'ils le trouvent dans l'exécution de la Loi. On peut dire qu'il y a ici une guerre perpétuelle entre le Roi & son Peuple. Le feu s'assoupit quelquefois, il reste caché sous la cendre; mais comme il ne s'éteint jamais, on doit toujours craindre un embrasement général.

Quoiqu'en Angleterre le Roi ne puisse faire aucun mal, il suffit que toutes les graces dépendent de lui pour que sa puissance diminue celle du Parlement. A peine la République de Rome eût pris naissance, que le Peuple s'apperçut qu'il alloit être subjugué par les Grands, s'ils demeuroient Maîtres de toutes les graces. Il se fit rendre justice; il ne per-

mit plus aux Sénateurs de disposer seuls des Charges de l'Etat. Il les força même dans la suite à accorder à ses Tribuns les mêmes honneurs qu'aux Consuls.

En Angleterre, le Roi, les Grands & le Peuple partagent également le pouvoir Législatif; mais la Cour, de qui dépendent uniquement les Charges & les Dignités, tient par-là tous les Grands en respect : elle a les mêmes moyens pour gagner les Députés du Peuple. On tente la cupidité des uns, on séduit l'amour-propre des autres. Celui qui se défend de l'appas des richesses, se laisse éblouir par l'éclat des honneurs. Il est peut-être plus difficile de résister à la Séduction, qu'à la Tyrannie ouverte. On oppose la force à la force : aux attraits des richesses & des grandeurs, que peut-on opposer que le bouclier de la Vertu ? Mais combien d'hommes sont trop foibles pour s'en servir ! Tant que ceux qui tiennent des Charges, des Pensions & des honneurs du Roi auront entrée à la Chambre des Communes, elle sera toujours dans la dépendance de la Cour. Ces voyes ouvertes aux Ministres pour s'as-

surer la pluralité des suffrages, sont des moyens détournés d'en empêcher la liberté.

D'où vient que les Romains ont porté si loin l'amour de la Patrie? C'est que cette Vertu pouvoit les élever aux premieres Charges de la République; c'est par-là qu'un Plébéïen devenoit Tribun, & qu'un Sénateur obtenoit le Consulat. Mais vous m'avouerez, Monsieur, qu'ici le zèle du bien Public n'est pas la voye la plus courte pour arriver aux Dignités. Lorsqu'il sera question de remplir une Place de Député à la Chambre Basse, celui qui aura dépensé le plus d'argent sera souvent préféré à celui qui seroit le plus en état de servir sa Patrie.

Si c'est un inconvénient dans le Gouvernement Anglois que le Pouvoir de faire la guerre, & celui de lever l'argent qui en est le nerf, ne soient pas dans la même main, il est compensé par l'avantage qui en revient au Peuple, qu'il est plus difficile par-là d'engager dans des guerres onéreuses.

Une Isle semble faite pour le Commerce, & ses Habitans doivent plus songer à se défendre, quà étendre leurs

Conquêtes sur le Continent. Ils auroient trop de peine à les conserver, soit à cause de l'éloignement; soit à cause des hazards de la Mer. Une Nation commerçante ne doit faire la guerre que pour protéger son Commerce. A plusieurs égards, la nature du Gouvernement d'Angleterre convient entiérement & à la situation du Pays, & au tempérament de ses Habitans. Il est pourtant à remarquer, que comme ici le Roi & le Peuple ont des intérêts séparés, autant la guerre est funeste pour la Nation dont elle détruit le Commerce, autant elle est avantageuse pour le Souverain dont elle augmente la puissance. Il obtient alors tout ce qu'il veut; les esprits les plus divisés se réunissent pour soutenir la Cause commune. Il n'est pas étonnant que les Rois d'Angleterre prennent parti dans toutes les Guerres de l'Europe : ils ne font que suivre en cela leur intérêt personnel. Ils ne sont jamais si puissans au-dedans, que quand ils occupent au-dehors l'inquiétude naturelle de leurs Sujets. En général, il résulte & des avantages si considérables, & de si grands inconvéniens du Gouvernement An-

glois, qu'on ne sçait de quel côté penche la balance. Le Peuple est réellement plus riche ici que par-tout ailleurs, & il doit du moins en partie cet avantage à la sageſſe de ſes Loix. Mais au milieu de toute cette abondance, la Nation eſt tellement déſunie & déchirée par des Factions continuelles, qu'elle ſemble à tout moment menacée des horreurs des guerres Civiles. Ces Factions, ces Libelles, ces défiances que l'on inſpire au Peuple, ſont des Germes d'Anarchie, dont les mauvais fruits muriſſent tôt ou tard.

C'eſt une Queſtion propoſée par tous les Politiques, que de déterminer lequel des deux Gouvernemens eſt préférable, celui d'un ſeul ou celui de pluſieurs; & peut-être reſtera-t-elle encore long-tems dans l'indéciſion. Les Juges de part & d'autre ſont trop prévenus pour qu'on puiſſe s'arrêter à leurs opinions. Mais il me paroît que le Gouvernement le plus parfait, eſt celui dont l'adminiſtration eſt la plus facile, & où l'ordre une fois établi, eſt gardé le plus exactement; celui où la ſubordination, qui doit être obſervée entre ceux qui ſont choiſis pour commander

& ceux qui ſont faits pour obéir, eſt le mieux obſervée, & où l'on reſpecte le plus les Loix qui aſſurent la tranquillité de l'Etat. Voilà, je penſe, ce qui ſe trouve plus ordinairement dans les Etats qui n'ont qu'un Chef, que dans ceux qui en ont pluſieurs. Mais peut-être qu'en effet le Gouvernement le meilleur, ce n'eſt ni une Monarchie, ni une République, mais ſoit Monarchie, ſoit République, celui dont les Chefs ont le plus de probité & de Vertu.

On a coutume de comparer le Corps politique au corps humain. En ſuivant cette idée, ſi l'on regarde comme un mauvais tempérament celui qui eſt inégal, on doit ſoupçonner un Vice radical dans la Conſtitution d'un Etat, qui eſt ſujette à de fréquentes altérations. Un Homme tourmenté d'une fiévre continue avec de fréquens redoublemens, me paroît l'image du Gouvernement Anglois, toujours troublé par les Factions, & ſouvent altéré par les révolutions qui y arrivent. A préſent même il ſemble être dans une eſpéce de Criſe. S'il eſt vrai que ce Gouvernement-ci ſoit un des plus parfaits

qui

qui ayent jamais été imaginés, n'eſt-ce pas à la honte de la Sageſſe humaine ! On doute ſi elle a mieux rencontré que le hazard qui a établi ailleurs des Monarchies pures & ſimples.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XV.

A Monsieur HELVETIUS, *Sur le goût qu'ont les Anglois pour tout ce qui est extraordinaire.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

SI quelque chose pouvoit me persuader que la singularité dont les Anglois font vanité, leur est naturelle, c'est qu'en effet dans les choses de goût elle est ce qui les affecte le plus. Dans les Sciences comme dans les Arts, la plûpart de leurs productions sont marquées à ce coin. Ils ont plusieurs ouvrages estimés parmi eux, & qui n'ont d'autre mérite.

C'est en tout pays que le plus grand nombre des hommes se plaisent aux représentations des choses extraordinaires. Ils semblent ne connoître des sensations agréables, que celles qui sont fortes, ils n'ont pas les organes assez delicats pour être affectés des objets gracieux,

on ne leur plaît qu'en les étonnant. Combien en eſt-il qui préfereront à la Danſe noble & gracieuſe de Dupré, les Tours d'un Balladin qui hazarde ſa vie ſur la Corde, & qui ne ſe doutent pas que leur plaiſir ne vient que de l'idée du péril qu'il court?

Si le Peuple eſt par-tout frappé du Singulier, il n'en eſt point qui en ſoit auſſi amoureux que celui d'Angleterre. Ces deux Figures ridicules & giganteſques qu'on ſemble n'avoir mis à l'Hôtel-de-Ville de Londres, que pour faire peur aux enfans, & cette Repréſentation indécente d'un de leurs Rois, qu'on voit à la Tour, indiquent le goût de la Nation. En Angleterre le rare tient lieu de beauté, & tout homme eſt ſûr de réuſſir en s'affichant pour extraordinaire. Le Grand-Thomas pour faire fortune, devroit quitter le Pont-neuf & venir s'établir ici à *Charing-Croſſ.* * Pluſieurs de ſon métier ſe ſont enrichis à Londres, qui n'avoient pas à beaucoup près un auſſi grand chapeau, ni autant de reſſource que lui, pour fixer les yeux de la Populace.

En France nous ne remarquons pas

* Place de Londres.

même ceux qui se distinguent par des singularités louables. Il mourut l'an passé à Paris un Cordonnier qui laissa une Bibliothéque assez bien choisie, que l'on vendit à son Inventaire près de deux mille écus. Son nom n'en est pas pour cela plus connu. Si un pareil fait fût arrivé à Londres, les Gazettes & les Journaux de toutes espéces en eussent parlé, & les Ecoliers des deux Universités eussent fourni plus d'une Epitaphe à sa louange.

Le goût des Anglois pour les choses purement extraordinaires, est tel, qu'ici l'on aime mieux voir le Portrait d'un Vieillard qui a vécu inutile & ignoré cent & tant d'années, que celui du Duc de Marlborough qui a rendu de si grands services à la Nation. Un Anglois riche fera peindre & graver à ses dépens la Maîtresse d'une Auberge, qui se sera illustrée par son effronterie & par son adresse à se battre à coups de poingt; & l'Estampe d'un Garde de Chasse qui n'a de mérite que son visage enluminé, fera le pendant de celle de Farinelli. Enfin beaucoup de gens aimeront mieux avoir sous les yeux le dessein & la dimension d'un

vieux Arbre * pourri aux trois quarts, mais au travers duquel un carrosse à six chevaux peut passer, que les Payſages les plus agréables de Paul-Brill, ou de Claude Lorrain.

En tout genre les Anglois ſont moins frappés du beau & du vrai, que de l'extraordinaire & du fantaſque. Leurs Ecrivains comme leurs Artiſtes, cherchent plus à imaginer quelque choſe de bizare, que quelque choſe de gracieux. Et pour revenir à la morale, ſi on en excepte les vertus eſſentielles qui ſont les mêmes dans toutes les Nations, il me paroît que dans la vie civile on ſe pique plus ici d'être ſingulier que d'être raiſonnable.

* Cet Arbre ſe voit dans la Province de Nottingham, dans un Parc du Duc de Norfolkc.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR;

Votre très-humble, &c.

LETTRE XVI.

A Monsieur DE BUFFON, *Sur les Domestiques Anglois.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

IL n'est pas étonnant que l'on trouve en Angleterre tant de Domestiques François. A Londres on se plaît à parler notre Langue, on copie nos usages, on imite nos mœurs; ils entretiennent du moins dans nos manieres ceux qui les aiment; & les Anglois les payent à proportion de l'utilité qu'ils en retirent.

Je ne connois de mépriſable que le Vice. On doit faire plus ou moins attention aux hommes ſelon le rang où le ſort les a placés; mais il n'en eſt aucune claſſe que l'on doive aſſez peu eſtimer pour dédaigner de la connoître. La différence qui ſe trouve entre les conditions de la vie, ne ſe fait pas toujours ſentir entre ceux qui les rempliſ-

ſent. Un Grand peut avoir l'ame baſſe, un Eſclave peut l'avoir élevée. On trouve quelquefois dans l'état le plus abject les traits qui ſont le plus d'honneur à l'humanité. Rome a eu des Eſclaves qu'elle a été forcée de compter parmi ſes Héros.

Vous êtes trop Philoſophe pour que je craigne d'entrer avec vous dans quelques détails ſur cette ſorte d'hommes aſſez malheureux pour être obligés de ſe vendre en quelque façon aux autres, & que l'on appelle communément Domeſtiques. Leurs mœurs peuvent contribuer à faire connoître une Nation : la façon de penſer générale, influe ſur tous les Etats. On peut dire que les Domeſtiques ont tous les défauts du Peuple par l'éducation, & tous ceux de leurs Maîtres par l'exemple.

Les Domeſtiques ſont une ſorte d'hommes qui par une ſuite néceſſaire des Sociétés policées, ſont deſtinés à vivre dans la dépendance de ceux dont ils ont beſoin. Les Anglois à qui toute ſorte de dépendance eſt inſupportable, ſont les moins propres à remplir les devoirs de cet état ſubalterne. Ils ſont auſſi mauvais Valets que bons Maîtres.

Peut-être pourroit-on dire de nous le contraire, & malheureusement ce ne seroit pas faire notre éloge.

La seule vertu qu'on trouve assez communément dans les Domestiques Anglois, est une de celles qui sont particulieres à cette Nation, je veux dire la propreté. Du reste ils ont l'air gauche, & les manieres maussades en tout ce qu'ils font. Ils ont avec cela une espece de hauteur qu'il seroit plus heureux de ne pas connoître dans cet état; puisqu'elle ne peut qu'en rendre le joug plus pesant. C'est un défaut qu'on leur reproche, & qui pourroit n'être qu'une suite du caractere fier de la Nation. Dailleurs ce que nous appellons fierté ne leur paroît peut-être à eux-mêmes que noblesse & élévation d'ame.

Les Anglois sont le Peuple qui se soumet le moins aux inconvéniens de toutes les Sociétés. Ils tombent sur cela dans une espece de contradiction. Ils aiment l'ordre, & ils ne peuvent souffrir la Police qui en est le soutien. Ils sentent combien il est nécessaire que les Loix soient respectées, & ne font aucun effort pour réprimer la licence. Ils veulent un Roi, aux conditions, pour

ainsi dire, de ne lui point obéir. En un mot, dans l'état même le plus bas de tous, le commandement les étonne. Est-ce vice, est-ce vertu ? Est-ce l'effet de leur amour pour la liberté, est-ce celui d'une fierté qui ne peut se résoudre à plier ?

Les Domestiques Anglois ont un autre défaut si général, qu'il fait une partie de leur caractere ; c'est d'être extrêmement intéressés. Ils pechent également & par l'attachement à l'argent, & par la vanité. Le premier de ces vices les rend aussi bas que l'autre les rend quelquefois impertinents.

Je ne dois pas, Monsieur, vous laisser ignorer un usage que je crois particulier à l'Angleterre. Ici par-tout où l'on va diner, soit à la Ville, soit à la Campagne, il faut absolument donner à chaque Domestique, & cela plus ou moins selon son rang & celui de la personne chez qui l'on est. Ils ont mis tous les Etats à contribution, & l'on pourroit s'y faire si du moins on en avoit le tarif. On sent bien qu'il n'est pas juste de traiter le Sommelier d'un Pair du Royaume, comme celui du Shérif*

* C'est une sorte de Magistrat annuel, particulier à l'Angleterre.

d'une petite Ville ; mais comment apprécier les différences qui doivent s'observer entre ceux d'un Duc, d'un Comte, ou d'un Baron ? Ce sont de ces choses qu'apparemment l'on ne peut apprendre que par une grande pratique du monde. Gemelli Carreri remarque dans son Voyage de la Chine, que dans ce Pays on observe à la fin du repas *une coutume qu'aucune autre Nation n'approuvera*, qui est que chacun des Conviés laisse neuf ou dix pieces de huit, plus ou moins selon sa qualité, entre les mains d'un Domestique, & qu'ainsi quelque part où l'on aille on paye le vin que l'on boit. Il ne se doute pas que nos voisins font la même chose. Il est singulier de trouver si près de nous des mœurs si étrangeres. Si ceux qui vont au bout du Monde connoissoient mieux l'Europe, ils seroient moins étonnés de tout ce qu'ils remarquent ailleurs. Nous avons des Forêts peuplées d'Arabes, à qui il ne manque que la Barbe : nous avons jusques à nos Iroquois & nos Topinambous.

Quoi qu'il en soit, en Angleterre lorsque l'on sort de la Maison où l'on

à dîné, on trouve tous les Domeſtiques rangés en haye ſur ſon chemin, comme s'ils en compoſoient la garde, depuis le Maître d'Hôtel juſqu'au dernier Valet de Livrée, & chacun d'eux vous tend la main d'une maniere auſſi délibérée que l'ont en pareil cas nos Valets d'Auberge. C'eſt la ſeule action où les Domeſtiques Anglois n'ayent pas l'air contraint, & où ils paroiſſent l'avoir poli. Tandis que vous diſtribuez vos libéralités, le Maître de la Maiſon qui vous reconduit tourne à chaque fois la tête, comme s'il rougiſſoit de ce que vous payez le repas que vous avez pris chez lui. Et vraiſemblablement les Chinois à cet égard ont la même pudeur.

Je ne ſçais ce que cet uſage caractériſe le plus, ou la généroſité des Maîtres, ou l'ame baſſe & intéreſſée des Valets. Il prouve du moins que les Anglois ne vivent pas autant les uns avec les autres, que nous vivons parmi nous. Le jour où ils ſe viſitent paroît à tous leurs Domeſtiques un jour de Fête: ils étalent ſur le Buffet la richeſſe & toute l'argenterie du Maître: & c'eſt pour les peines extraordinaires qu'ils prennent,

qu'ils ont établi l'espéce d'impôt dont nous parlons.

Il n'y a personne ici de raisonnable qui ne sente les inconvéniens d'un pareil usage; mais il est ancien, & comme tel généralement observé. En vain plusieurs Personnes du premier rang ont fait quelques tentatives pour l'abolir: elles y ont toutes échoué. Ce Peuple qui se pique tant d'être Philosophe, est néantmoins celui qui tient le plus aux anciennes coutumes. On pense ici bien différemment d'autres fois, mais on y vit encore de même.

D'ailleurs ceux qui ont beaucoup de Valets, & qui par conséquent donnent le ton, sont trop intéressés à conserver cet usage; il tient souvent lieu de gages à leurs Domestiques. Mais autant cette coutume leur est favorable, autant elle est à charge aux gens d'une fortune médiocre qui ont la manie de vouloir hanter les Grands. Ils sont obligés de payer cet honneur quelquefois plus qu'il ne vaut. Le Duc de R** faisoit un jour des reproches au célebre M. de M**, de ce qu'il ne venoit pas dîner chez lui, *il faut*, dit-il, *Mylord, que vous ayez la bonté de m'excuser, je ne suis point*

assez riche pour avoir souvent cet honneur-là.

Si les Domestiques Anglois sont intéressés, il faut avouer aussi qu'ils ont de la reconnoissance. A la Ville pour vous la témoigner, lorsque vous sortez de chez leurs Maîtres, ils appellent vos Gens à haute voix, & prononcent votre nom avec emphase. Leur ton plus ou moins élevé, annonce le degré de votre générosité & de leur reconnoissance. Quelquefois même dans l'espoir d'en être payés, ils donnent à un homme des qualités qu'il n'a pas. Ce sont apparemment eux qui ont introduit l'usage en Angleterre d'appeller un Capitaine Colonel, & un Apoticaire Docteur. Il se trouve des gens aussi ridicules que le Bourgeois Gentilhomme, qui ont la sottise d'être flattés de titres qui ne leur sont pas dus, & d'acheter fort cher le *Monseigneur.*

A la Campagne les Domestiques de celui chez qui vous avez dîné, ont acquis d'avance des droits à vos libéralités. Ils ont enivré tous les vôtres, & c'est en quoi ils exécutent le plus ponctuellement les ordres de leurs Maîtres; car sur cela on leur en donne de précis.

Lorſque quelqu'un reçoit une viſite à ſa Campagne, s'il ſçait vivre, il ne doit pas ſouffrir que celui qui la lui rend s'en retourne, ſans que le Maître & les Valets ſoient auſſi ivres les uns que les autres. On ne permet gueres au Cocher de monter ſur ſon ſiége, que lorſqu'il n'eſt plus en état de s'y tenir, & le tout à charge de revanche. C'eſt de la part des inférieurs une marque de reſpect pour ceux d'un plus haut rang; c'eſt dans ceux-ci même un témoignage de bonté pour ceux qui ſont au-deſſous d'eux: en un mot, c'eſt un des articles eſſentiels de la civilité Angloiſe. La politeſſe des Chinois ſe trouve encore en cela conforme à celle des Anglois; à la Chine on croiroit n'avoir pas donné un bon repas ſi les Conviés ne s'en retournoient tous ivres.

Le plus grand inconvénient de cette coutume, c'eſt qu'elle entretient les Domeſtiques dans un vice auquel le bas Peuple n'eſt que trop enclin, & qui les met ſouvent hors d'état de ſervir leurs Maîtres lorſqu'ils leur ſont le plus néceſſaires. Mais en pareil cas les Anglois ſont plus indulgens que nous ne le ſommes: peut-être parce qu'ils connoiſſent

mieux que nous jusqu'où va la foiblesse humaine à cet égard. Les défauts que les hommes pardonnent le plus aisément, sont ceux où ils sentent que leur propre penchant les entraîne.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XVII.

A Monsieur l'Abbé d'Olivet, Sur la Versification Angloise.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

J'Ai lû avec beaucoup de plaisir vos Remarques sur Racine; on reconnoît dans ce petit Ouvrage la justesse de votre goût, la sagacité de votre discernement, & la grande connoissance que vous avez de notre Langue. Ce n'est pas seulement en Grammairien, c'est en Philosophe que vous l'examinez. Votre Traité de la Prosodie Françoise est un excellent Ouvrage en son genre. Vous avez la gloire d'avoir le premier écrit parmi nous sur une matiere également utile aux Auteurs de tout genre. Vous avez fait sentir que dans notre Langue même la Prose est susceptible d'un certain nombre, & qu'elle a son harmonie aussi bien que les Vers. Ceux qui ont de l'oreille

l'oreille ne peuvent lire vos Traductions sans s'appercevoir que vous-même vous avez donné des exemples de ce que vous enseignez aux autres : vous avez imité autant qu'il étoit possible le nombre & la cadence de la Prose de Ciceron. Non content d'avoir défriché ce champ qui sans vous nous seroit encore inconnu, vous avez tracé avec toute la justesse possible le chemin qu'il faut suivre pour pénétrer plus avant. Quelles obligations ne vous ont pas nos Ecrivains de toute espece ! En mon particulier, Monsieur, je voudrois pouvoir vous rendre le plaisir que vous m'avez fait, par quelque chose de ce genre qui pût vous satisfaire. Mais ce seroit trop espérer ; il n'est donc pas donné à tout le monde de se faire lire en traitant des matieres aussi sèches.

J'aimerois assez vous entretenir de la Poësie des Anglois ; mais Milton dont un de vos Confreres nous a donné une si belle Traduction, vous en fait mieux connoître le génie que tout ce que je pourrois vous en dire. Je me contenterai donc de vous parler de leur Versification, sur laquelle il m'est plus aisé de vous satisfaire.

Vous ſçavez que dans les Poëmes Epiques & Dramatiques, les Anglois ont ſecoué le joug de la Rime; ils s'y ſoumettent encore dans les autres eſpeces de Poëſie, & leur Verſification rimée qu'ils ont imitée de la nôtre, eſt à peu près la même. Vous jugerez par ce qu'ils en ont conſervé, comme par les changemens qu'ils y ont faits, des avantages que leurs Poëtes en peuvent retirer. Il eſt du moins certain que ſi toutes ces différences ne la rendent pas plus agréable, elles la rendent plus facile.

Par exemple la diſtinction des Rimes Maſculines & Féminines, n'a aucun lieu dans la Poëſie Angloiſe. Quoique leur Langue ait beaucoup moins de mots que la nôtre qui finiſſent par un *e* muet, leurs Vers ne laiſſent pas d'être pleins de ces Rimes que nous appellons Féminines. Telles ſont celles-ci, *Fame, Name, Love, Move, Dance, Chance, &c. Shore* & *More*, en Anglois ont le même ſon qu'*Aurore* & *Flore* en *François*. Mais à cet égard les Poëtes Anglois font ce que faiſoient nos anciens Poëtes. Ils admettent indifféremment les Rimes Maſculines & Féminines ſe-

lon qu'elles se présentent. Il est vrai que quelques-uns de leurs Auteurs se sont plaints de ce que celles-ci ne sont pas assez fréquentes dans leur Langue. Les différentes espéces de Rimes plattes & de Rimes mêlées dont nous faisons plus d'usage qu'eux, sont autant de délicatesses qui flattent notre oreille, & la distinction de celles qui sont Masculines ou Féminines, n'a été imaginée parmi nous que lorsque notre Poësie a commencé à prendre un plus haut vol.

Les Anglois ont les mêmes especes de Vers que nous, mais ils en font un usage tout différent. Dans la Tragédie, la Comédie, & la plûpart des Ouvrages de longue haleine, nous avons coutume de nous servir du Vers Alexandrin : les Anglois au contraire ne l'admettent presque nulle part. A la vérité Dryden en a entremêlé plusieurs dans ses derniers Ouvrages ; mais M. Pope lui en fait un reproche. Les Italiens & les François n'employoient autrefois que cinq pieds ou dix syllabes dans le Vers héroïque ; les Anglois ont retenu cet usage. Et comme c'est le genre de Vers auquel ils se sont le plus appliqués, ils en ont rendu le Méchanisme plus facile

& plus varié ; & par-là, ſi on les en croit, le Vers même plus harmonieux & plus agréable. Nous plaçons toujours le repos après la quatriéme ſyllabe.

Je vis ici, grace aux deſtins proſperes,
Comme autrefois vivoient nos premiers Peres,
Avec la paix & la frugalité ;
Le doux repos & l'aimable gaité,
Des Philémons cherchent les toits ruſtiques,
Les Jeux, les Ris ſont mes Dieux Domeſtiques ;
Aucun ſouci ne trouble mon ſommeil.
Et le plaiſir m'attend à mon réveil.
Seul de mon tems il diſpenſe l'uſage ;
Le goût des fleurs, l'amour du jardinage,
Me font paſſer les plus heureux momens,
Et tous mes ſoins ſont des amuſemens.

Cette meſure de Vers continuellement répétée, peut à la longue fatiguer l'oreille ; les Anglois ne courent pas le même riſque : tantôt ils placent comme nous la Pauſe à la quatriéme ſyllabe ; tantôt ils coupent les Vers au milieu, comme dans l'exemple ſuivant.

J'aime à contempler l'éclat * de l'Aurore,
Je suis les Zéphirs * à la Cour de Flore,
Des tendres Oiseaux * j'aime les concerts;
Ils chantent l'amour * sur des tons divers.

Tantôt enfin ils placent le repos après la sixiéme.

Livrons-nous aux plaisirs, * passons nos jours
Parmi les Jeux, les Ris * & les Amours.

C'est des changemens & des arrangemens judicieux de ces différentes césures, que dépend la variété de la Versification Angloise: j'essayerai de vous en donner une idée par un morceau de quelques Vers où vous les trouverez entremêlées.

A la Campagne | on a l'esprit tranquille,
Du Philosophe | elle est l'unique azile;
Elle fut toujours * l'objet de mes vœux;
Les devoirs gênans * & les soins fâcheux,
A mon repos | n'y portent nulle atteinte.
Je hais l'esclavage * & fuis la contrainte:
Ici je suis libre, * ainsi je m'y plais.
Mais dans les Cités * le fut-on jamais?

Tyrans des uns | des autres les Eſclaves,
Là tour à tour | on ſe charge d'entraves;
Le Préjugé | corrompant juſqu'aux cœurs,
Au gré de la Mode * y régle les Mœurs.
Pour avoir des jours * ſereins & tranquilles,
Il faut s'éloigner * du gouffre des Villes:
On y reſpire | un air contagieux,
L'air que je reſpire * eſt pur en ces lieux;
On n'y connoît | la Fourbe ni l'Envie,
Ni les chagrins | le poiſon de la vie.
Une heureuſe innocence * y regne encor,
Tout y reſſent | les Mœurs de l'âge d'or.

M. Pope, le Deſpréaux d'Angleterre, & dont les ſentimens ſur cette matiere doivent tenir lieu de loi, eſt d'avis que pour donner aux Vers plus d'harmonie & de variété, les pauſes à la quatriéme & à la ſixiéme ſyllabes ne doivent pas être continuées plus de trois fois de ſuite, ſans l'interruption d'une autre, de peur de laſſer l'oreille par un ton continu; & comme le Vers que la céſure coupe au milieu court plus vîte, il lui paroît qu'il peut être continué plus long-tems, ſans qu'il fatigue autant que les autres.

Pour moi je trouve que la Pause après la sixiéme syllabe, est beaucoup plus lourde que celle après la quatriéme; si elle est en effet aussi languissante qu'elle me le paroît, nous ne perdons pas beaucoup à n'en pas faire usage. Je ne dirai pas la même chose de celle qui partage les Vers en deux parties égales.

Sur des lits de fleurs * l'aimable jeunesse,
Avec les Plaisirs * folâtre sans cesse.

Cette mesure est, si je ne me trompe, aussi harmonieuse qu'aucune autre, & pourroit être très-favorable à la Poësie Lirique. Nos Vers de dix syllabes, il en faut convenir, sont un peu monotones: cette diversité de repos paroît remédier à ce défaut dans ceux des Anglois. Elle rend leur Versification plus variée & plus riche.

Une chose particuliere aux Poëtes Anglois, c'est leur goût pour les Rimes *Triples*. Je passe encore tout de suite à l'exemple comme à la meilleure façon de me faire entendre.

Ne cherchons point parmi de vains plaisirs,

Le bien ſuprême où tendent nos déſirs ;
De la Raiſon le flambeau nous éclaire,
Suivons toujours ce flambeau ſalutaire :
Loin que nos ſens ſatisfaſſent nos vœux,
Ils ſont pour nous des guides dangereux ;
Le Sage ſeul eſt en effet heureux.

C'eſt ainſi que de tems en tems les Anglois répétent trois fois la même Rime, & cela dans toutes leurs eſpeces de Poëſies ; c'eſt leur maniere de fermer ce que l'on appelle une tirade. Dans la Tragédie même dont ils ont banni la Rime, ils y ont recours pour les morceaux les plus frappans. C'eſt leur maniere d'annoncer à ceux de leurs Auditeurs, dont l'intelligence leur eſt ſuſpecte, qu'ils vont leur dire de belles choſes. Ils terminent d'ordinaire chaque Acte par un Couplet de neuf ou de onze Vers, dont les trois derniers riment enſemble. Ces eſpeces de *Tercets* ont un grand charme pour eux, & l'on n'en doit pas être ſurpris, c'eſt un effet de l'habitude qui fait trouver du plaiſir à tout. Cependant M. Pope, à qui je m'en rapporte pour tout ce qui regarde les Vers Anglois, blâme ce fréquent

uſage

uſage des Rimes triples comme une licence vicieuſe, & voudroit qu'on ne s'en ſervît que pour les endroits qui ont quelque beauté.

Vous ſçavez, Monſieur, qu'une des choſes qui contribue le plus à la difficulté de notre Verſification, c'eſt que les mêmes mots n'ont pas toujours la même meſure dans les Vers. *Ame*, *Femme*, *Prendre*, *Tendre*, &c. n'ont qu'une ſyllabe à la fin d'un Vers, ou devant une Voyelle, devant une Conſonne ils en ont deux. Il en eſt de même de tous les mots d'une ou de pluſieurs ſyllabes qui finiſſent par un *e* muet, ils ſont plus ou moins longs ſelon le lieu où ils ſont placés. Les Anglois comptent cet *e* muet pour rien, quelque part qu'il ſe trouve, *Love*, *Wine*, *Bottle*, *White*, &c. ſont toujours des Monoſyllabes dans leurs Vers. C'eſt peut-être ce qui leur donne une certaine dureté qui ne ſe trouve pas dans les nôtres. Notre pratique à cet égard, en rendant les Vers François plus doux, peut les rendre auſſi plus languiſſans & plus foibles. Par un uſage contraire, les Vers Anglois ſont quelquefois plus forts, mais communément plus durs. Si pour y dire

plus de choſes, ils riſquent quelque rudeſſe, la crainte de bleſſer l'oreille fait peut-être que nous n'y en diſons pas aſſez. Il faut pourtant convenir qu'en toutes ſortes de Langues les génies ſupérieurs trouvent toujours les moyens de vaincre les plus grandes difficultés. Les Vers de Corneille ſont pleins de force, ceux de Waller ont de la douceur.

La Verſification Angloiſe a un défaut bien contraire à l'harmonie, c'eſt de permettre l'*Hiatus*. Dans toutes les Langues, les Poëtes ont toujours été bleſſés du choc deſagréable de deux voyelles. Depuis que parmi nous Malherbe s'eſt piqué de ne ſe pas permettre un ſeul *Hiatus*, nos bons Poëtes ont ſuivi ſon exemple, & c'eſt aujourd'hui pour nous une faute ſi groſſiere que perſonne ne la commet plus. Les Poëtes Anglois même les plus célébres juſqu'ici, n'ont pas eu cette délicateſſe. M. Pope qui a mieux ſenti qu'un autre le mauvais effet qu'il y produit, eſt auſſi celui de tous qui s'en eſt le moins permis. On ne peut rien reprocher aux Anglois du côté du génie, mais ils ont peut-être un peu trop négligé de perfectionner l'Art.

Pour ce qui eſt de notre Poëſie, ce ſeroit, je penſe, une entrepriſe dangereuſe que d'y vouloir rien innover. Au point de politeſſe & de perfection où nos grands Maîtres l'ont portée, nous n'avons rien de mieux à faire que de les imiter. Ceux qui ont voulu marcher par des routes autres que celles qu'ils nous ont tracées, ſe ſont preſque tous égarés.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XVIII.

A Monsieur DE CREBILLON, *Fils, Sur l'inconstance des Anglois & des François dans leurs Modes, avec quelques Remarques sur le goût particulier des Dames Angloises à cet égard.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

JE suis toujours surpris que le bon sens des Anglois ne les sauve pas de bien des Ridicules, qui sembleroient n'être faits que pour une Nation aussi légere que la nôtre. On sçait jusqu'à quel point nous poussons l'extravagance de nos Modes; toutes folles qu'elles sont néantmoins, ce Peuple si sage les adopte : les Anglois sont peut-être pis, ils s'exercent comme nous, à en inventer de nouvelles; & dans les choses qui sont du ressort du goût, ils ne rencontrent pas heureusement. On ne trouvera pas dans les deux Chambres du Parle-

ment, de ces génies heureux & féconds, dont le goût supérieur fait le destin des Modes, qui hazardent tout, & qui font tout réussir, que tout le monde condamne, & que tout le monde imite. C'est un avantage que quelques Anglois voudroient disputer à nos François, & je ne sçais pourquoi ils nous envient une pareille gloire. Je les renvoie à vos Ouvrages pour apprendre en quelle estime sont parmi nous ces heureux Mortels qu'ils voudroient égaler. *

A l'égard des Femmes en Angleterre, elles affectent autant de s'éloigner de nos Modes, que les Hommes du bel air s'étudient à les suivre : leur goût ne s'accorde avec celui des Dames de

* Quelqu'un qui voudroit un peu étudier d'où part en premiere source ce qu'on appelle *Modes*, verroit à notre honte qu'un petit nombre de gens de la plus mépriſable espece qui soit dans une Ville, laquelle renferme tout indifféremment dans son sein, pour qui, si nous les connoissions, nous n'aurions que le mépris qu'on a pour les gens sans mœurs, ou la pitié qu'on a pour les fous, disposent de nos bourses, & nous tiennent assujettis à tous leurs caprices.

Mémoires de Sully.

France qu'en un seul point, il est aussi inconstant. En ce Pays-ci, comme dans le nôtre, il n'y a rien de si changeant que la coëffure des Femmes. *Je me souviens*, dit M. Addison, *de l'avoir vû hausser & baisser de plus de trente degrés. Il y a dix ans ou environ qu'elle étoit montée à une hauteur si considérable, que les Femmes paroissoient beaucoup plus grandes que les Hommes.* A cet égard, depuis bien des années, & les Angloises & les Françoises sont devenues plus humbles. Le Sexe a fait encore ici depuis peu un sacrifice à la raison presque aussi considérable : il a beaucoup retranché de l'ampleur des Paniers. Comme les Françoises ont suivi les Angloises dans leurs excès, j'espere qu'elles auront la sagesse de les imiter dans leur Réforme : si c'est trop présumer d'elles que de les croire capables d'un aussi grand effort, du moins il n'est rien que le tems n'amène, & l'on doit tout attendre de l'inconstance qui leur est naturelle.

Généralement parlant, on prétend qu'en fait de Modes les Femmes ici réussissent encore moins que les Hommes. Celles que nos Françoises imaginent, nous plaisent ; ou du moins nous

nous y accoutumons ; ici au contraire le Sexe en invente, que les Anglois mêmes ne peuvent souffrir ; & ce qu'il y a de singulier, c'est que l'on remarque aujourd'hui que les Femmes qui se mettent le plus mal de toutes, sont les Femmes de condition. Si j'osois en croire mes yeux, je serois assez de cet avis, mais je ne prétens pas être un assez grand Docteur sur des matieres de pareille importance, pour oser rien décider. Je soupçonne seulement, qu'en fait de Modes, les Angloises consultent moins les graces, ou s'y connoissent moins que les Françoises ; car on ne peut pas supposer qu'elles ayent moins d'envie de plaire.

Il y a quelques années que les Dames du plus haut rang avoient imaginé ici une Mode assez extraordinaire, pour ne rien dire de plus, c'étoit de ne porter que du linge chifonné. Coëffures & Manchettes, tout devoit l'être ; & l'Art de chiffonner réguliérement un Mouchoir de cou, étoit alors la derniere cérémonie de la Toilette. Je vous laisse à deviner les raisons d'une pareille Mode, & si elle n'avoit rien de contraire aux bienséances dont les Angloises se

ſont toujours piquées. Aujourd'hui dans leur façon de ſe mettre, elles paroiſſent vouloir imiter les Griſettes de Londres, qui plaiſent généralement à tous ceux qui en amour comptent les Titres pour rien. Je ne ſçais ſi en cela elles ont quelques vûes, mais il eſt ſûr que les hommes s'obſtinent à donner la préférence à celles-ci, apparemment que l'amour-propre des Femmes de qualité les empêche de s'appercevoir qu'elles ne leur reſſemblent que par l'habillement.

Je dois pourtant remarquer une choſe à l'honneur des Angloiſes, c'eſt que parmi elles il ſe trouve un grand nombre de Femmes Philoſophes, qui ſe piquent tellement de liberté & d'indépendance, qu'elles refuſent opiniâtrément de ſe ſoumettre au joug de la Mode, dont l'Empire eſt ſi révéré en France par l'un & l'autre Sexe. Souvent même, pour mieux braver la multitude dont elles ne veulent pas recevoir la loi, elles inventent chacune des Modes particulieres à leurs périls & riſques; & quel qu'en ſoit l'événement, elles le ſoutiennent avec le courage le plus intrépide, & la conſtance la plus héroïque, ce qui fait qu'avec raiſon on peut

leur donner le titre de Femmes fortes.

Si une Femme de cette espece est coëffée d'une façon bizare, toute une Assemblée peut rire de la singularité de sa figure, & ne la sçauroit déconcerter. J'en ai vu une porter un Oiseau Royal, que l'on pourroit appeller monstrueux, comparé à ceux qui ont paru en France: toutes les plaisanteries qu'elle a eûes à essuyer dans la Société, n'ont pû la déterminer à en rogner les aîles: vraisemblablement elle trouvoit que cette Coëffure lui donnoit un air plus Conquérant. C'est ainsi qu'Alexandre portoit un Aigle déployé sur son Casque.

Quelquefois aussi faute d'invention, nos Myladis copient des Coëffures de leur goût d'après les Portraits de leurs Bisayeules ou de leurs Trisayeules, de sorte que d'ordinaire la Salle de l'Opera de Londres est le répertoire des différentes Modes qui ont été imaginées depuis deux ou trois cens ans. En mon particulier, j'y ai reconnu toutes celles qui ont eu cours en France depuis François Premier.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR;

Votre très-humble, &c.

LETTRE XIX.

*A Monsieur le Duc de D**, Sur la Gayeté des François & la Mélancolie des Anglois & les bons ou mauvais effets de ces deux qualités, soit dans le général, soit dans le Particulier.*

De Londres, &c.

MONSIEUR LE DUC,

IL faut être aussi bon que vous l'êtes, pour ne pas oublier un Serviteur inutile ; moins je mérite à votre égard, plus je sens combien il est flatteur pour moi de recevoir en Angleterre des marques de votre souvenir. Avec l'attachement le plus respectueux, je me trouve encore en reste avec vous. Qu'il est beau dans le rang où vous êtes de sçavoir sentir ! Qu'il est heureux de sçavoir penser, & de réunir des avantages qui ne sont bien appréciés que par le petit nombre qui les possede, à ceux de la naissance beaucoup plus communs &

toujours trop estimés par les Hommes qui n'en ont point d'autre.

Vous vous êtes peint sans le sçavoir dans la Lettre que vous m'avez écrite. J'y ai retrouvé toutes les graces, tous les charmes de votre entretien, cet esprit aisé & naturel, que les Ecrivains de profession ont tant de peine à imiter ; ce badinage léger, qui n'est que futilité dans ceux qui ne pensent pas, mais qui est le plus grand des agrémens dans ceux qui ne s'en servent que pour faire perdre à la raison son ton sérieux, & lui prêter celui de la plaisanterie ; cette gayeté enfin vive & aimable, qui d'ordinaire est une marque & de la bonté du cœur, & de celle de l'esprit. *

Puisque vous daignez vous informer de ce que je fais, je vous avoue de bonne foi, qu'à présent que la Langue de ce Pays-ci commence à m'être familiere, j'étudie moins les Livres que les Hommes : cette Etude a toujours été plus de mon goût, & peut-être est-ce la plus utile. Je profite davantage à écouter la

* *Gaudium hoc non nascitur nisi ex virtutum conscientiâ, non potest gaudere nisi fortis, nisi justus, nisi temperans.* Séneque.

converſation des gens avec qui je me trouve, qu'à lire dans mon Cabinet un Volume du Spectateur. J'en fais moi-même ici de tems en tems les fonctions, c'eſt la Patrie des Philoſophes : on en trouve dans tous les états, ainſi quelque part où je ſois, je cherche, j'examine. Tantôt je vais faire mes ſpéculations dans ces Caffés, où les Pairs du Royaume s'entretiennent des affaires du Parlement ; tantôt dans ceux où de graves Miniſtres de l'Egliſe Anglicane, la pipe à la bouche, cenſurent le Clergé de Rome : je ne dédaigne pas même d'aſſiſter à des Conférences de Matelots, & de les entendre parmi les Pots & les Bouteilles déclamer contre le Gouvernement, maudire les François, & jurer d'exterminer les Eſpagnols. Un Philoſophe qui obſervera de près cette Nation, ne peut qu'être ſurpris du mélange de Vertus & de Vices qui s'y trouve. Il remarquera quelquefois dans l'Homme de la profeſſion la plus vile, cette nobleſſe & cette élévation de ſentimens qui rapprochent tous les états : d'autrefois il verra le Pair du Royaume ne pas rougir des Vices qui dégradent tous les rangs.

Rien n'eſt ſi rare parmi les Anglois que cette douceur d'eſprit & cette gayeté d'humeur, qui ſont le charme de la Société, & ils y perdent beaucoup; ils ſeroient plus heureux, s'ils étoient plus ſociables. Sans leur faire tort, on peut aſſurer qu'ils ne ſçavent pas ſi bien jouir de la vie que les François. Cela ne prouveroit-il pas qu'ils ne ſont pas auſſi Philoſophes qu'ils penſent l'être? Les véritables ſont ceux qui vous reſſemblent, les Philoſophes aimables. Après tout la Philoſophie n'eſt autre choſe que l'art de ſe rendre heureux, c'eſt-à-dire, de chercher ſon plaiſir dans l'ordre, & de concilier ce qu'on doit à la Société avec ce qu'on doit à ſoi-même.

Cette Gayeté qui caractériſe notre Nation, paſſe preſque aux yeux des Anglois pour folie; mais leur triſteſſe eſt-elle plus ſage? Et folies pour folies, les plus gayes ne ſont-elles pas les meilleures? Du moins ſi notre gayeté les attriſte, ils ne doivent pas trouver étonnant que leur ſérieux nous faſſe rire.

Comme cette diſpoſition à la joye ne leur eſt pas familiere, & que ce qu'ils ne trouvent pas chez eux leur paroît un défaut, les Anglois qui vivent parmi

nous en ſont bleſſés. Pluſieurs de leurs Auteurs nous la reprochent comme un Vice, ou du moins comme un Ridicule.

M. Addiſon nous appelle une *Nation Comique*. C'eſt ce me ſemble, n'être pas Philoſophe en ce point, que de voir comme un défaut la qualité qui peut le plus contribuer à la douceur de la Société, & au bonheur de la vie. Convaincu que tout ce qui rend les Hommes plus heureux les rend auſſi meilleurs, Platon veut qu'on ne néglige rien pour exciter & tourner de bonne heure en habitude dans les Enfans ce ſentiment à la joye. Séneque la place au rang des premiers biens. Licurgue dédia à Lacédémone une Statuë au Rire, ayant voulu, dit Plutarque, entremêler le Rire parmi les Convives, comme une ſauſſe plaiſante pour adoucir le travail & la dureté de leur régle de vivre. Du moins il eſt ſûr que la gayeté peut ſe trouver avec toutes ſortes de Vertus, & qu'il eſt des Vices avec leſquels elle eſt incompatible.

Celui qui rit de tout, & celui qui ne rit de rien, n'ont ni l'un ni l'autre le jugement ſain; toute la différence que j'y trouve, c'eſt que le dernier eſt conſ-

tamment le plus malheureux. Ceux qui parlent contre la gayeté, ne prouvent autre chose sinon qu'ils sont nés tristes, & dans le fond du cœur ils l'envient peut-être plus qu'ils ne la condamnent.

Le Spectateur Anglois, qui a toujours eu pour but le bien de l'Humanité en général, & de sa Nation en particulier, auroit dû, suivant ses principes, placer la gayeté au rang des qualités les plus désirables : vraisemblablement il n'y a pas assez réflechi lorsqu'il l'a blâmée si ouvertement. C'est dérober à la Vertu ses véritables attraits que de l'habiller du manteau de la tristesse, comme font la plûpart des Hommes. M. Addison assure que la gayeté est un des plus grands obstacles à la sagesse des Femmes; mais celles d'un tempérament mélancolique, telles que sont en général les Angloises, sont-elles moins sujettes aux foiblesses de l'amour? Je connois des Docteurs sur cette matiere, à la décision desquels je m'en rapporterois plus volontiers qu'à la sienne, & peut-être qu'en effet les personnes naturellement gayes sont trop aisément distraites par les différens objets, pour se livrer à tous les excès où cette Passion peut nous porter.

Un célebre Philoſophe de cette Nation, M. Hobbes ſoutient que le Rire ne vient que de notre orgueil : c'eſt avancer un Paradoxe que de l'aſſurer du Rire en général ; mais tout le Monde ſçait que cet Ecrivain, d'ailleurs ſi eſtimable, penſoit trop mal de la Nature humaine. Deſcartes a condamné avec juſtice des principes & des maximes qui ſuppoſent tous les Hommes méchans. Pour rendre ſuſpectes les cauſes que M. Hobbes donne du Rire, il ſuffit de remarquer que les gens fiers ſont communément ceux qui rient le moins. La gravité eſt la compagne inſéparable de l'orgueil. Dire qu'un Homme eſt vain parce que le badinage d'un petit Chat, ou les ſingeries d'Arlequin le font rire, ce ſeroit avancer la Propoſition la plus abſurde, & ce ne peut pas être là ſon ſentiment. Il faut bien diſtinguer entre le Rire qu'inſpire la joye, & celui qui naît de la raillerie. Ce n'eſt qu'improprement qu'on appelle rire le ricannement de la malignité. L'Orgueil eſt à la vérité le Pere de celui-ci : l'autre n'a rien de condamnable dans ſon principe ni dans ſes effets. C'eſt ce dernier ſeul qui nous paroît aimable chez les autres,

& dont il eſt heureux de trouver en ſoi les diſpoſitions. C'eſt celui que vous avez le talent d'exciter dans les perſonnes à qui il eſt le moins familier, parce qu'il eſt une ſuite néceſſaire du plaiſir qu'on a à vous entendre. Quand je vois un Anglois rire, il me paroît plutôt chercher la joye que l'éprouver : cela eſt ſur-tout remarquable ici chez les Femmes, dont le tempérament eſt porté à la mélancolie. Le rire ne laiſſe pas plus de traces ſur leur viſage, qu'un éclair ſur la ſurface du Ciel. A l'air le plus riant ſuccéde à l'inſtant le plus ſombre : on croiroit preſque que leur ame s'ouvre difficilement à la joye, ou que du moins la joye a peine à y ſéjourner.

A l'égard de la raillerie, il faut avouer qu'elle n'eſt pas naturelle aux Anglois ; auſſi la plûpart de ceux qui ſe la permettent, ont mauvaiſe grace à en vouloir uſer. Quelques-uns de leurs Auteurs ſont convenus de bonne foi que la Plaiſanterie eſt tout-à-fait étrangere à leur caractere ; mais par la raiſon qu'ils en donnent, ils ne perdent rien à cet aveu. Voici celle qu'en rend l'Evêque Sprat : *Les Anglois*, dit-il, *ont trop*

de courage pour souffrir la dérision, & trop de Vertu & d'honneur pour se mocquer des autres. Cependant lorsque le cas arrive, & j'en ai déja vu quelques exemples, & l'Anglois, qui, faute de cet honneur, se permet la Raillerie, & celui dont le courage ne peut la supporter, se mettent tous deux en chemise, & se battent à coups de poingt jusquà ce que l'un d'eux demande quartier à l'autre. J'ai lû aussi dans quelques Voyageurs, que les Poingts sont les seules Armes dont les Chinois se servent dans leurs Duels.

Une Plaisanterie offensante a chez nous des effets plus funestes. Mais je ne prens point le parti de la Raillerie & de la Mocquerie, ni d'une Joye insensée, je prens celui de la Gayeté. Le misérable talent de tourner quelqu'un en Ridicule pour satisfaire la malignité des autres, est la marque d'un petit génie sans honneur & sans élévation. La Fontaine a très-bien dit:

» Dieu ne créa que pour les Sots
» Les méchans Diseurs de Bons mots.

Je n'examine pas s'ils sont plus com-

muns chez nous qu'ailleurs, & crois qu'il vaut mieux les abandonner tous, quelque grand qu'en puisse être le nombre. Si plusieurs parmi nous tirent vanité d'un talent aussi frivole, & peut-être aussi méprisable, ils ne me paroissent pas moins Ridicules qu'ils peuvent le paroître aux yeux des Anglois. Ils se font communément haïr de ceux mêmes qu'ils font rire.* Je ne connois point de Vice aimable, & je ne ferai jamais l'Apologie de ceux qui peuvent être particuliers à ma Nation. *Celui*, dit un de nos Ecrivains, *qui par un Bon mot accable son Homme, ne mérite gueres plus de louanges que celui qui le tue à coups de Pistolet.*

Au surplus, si les Anglois rient peu, au milieu de l'Angleterre il se trouve une Nation qui ne rit jamais, c'est celle des Presbitériens; ils ont fait du Rire un huitiéme péché mortel. Selon eux, une Femme qui rit péche autant que

* . . . . . *solutos.*
Qui captat risus hominum, famamque dicacis
Affectat, niger est; hunc, tu Romane, caveto.

pécheroit, selon nous, une Femme qui manqueroit à la Pudeur & à la Modestie. Aussi y a-t-il parmi eux des Familles où de Pere en Fils on n'a jamais ri. Que d'erreurs ! Que d'extravagances entrent dans la tête des Hommes ! Mais que je les plains lorsqu'il y en entre de tristes ! Ces austeres Docteurs, & qui se donnent pour Observateurs si scrupuleux de l'Ecriture, feroient beaucoup mieux de s'en tenir à cette Maxime, si digne de celui qui avoit reçu de Dieu le Don de la Sagesse : *Le Rire du Sage se voit, & ne s'entend pas.*

La gayeté est & sera toujours le partage d'une Nation douce, sociable & policée. Quels Peuples ont été plus renommés pour la douceur des Mœurs & de la Société que les Athéniens ! N'étoient-ils pas en même-tems le Peuple le plus gai de la Gréce ? Athénes n'a-t-elle pas fourni autant de grands Hommes que l'austere Lacédémone ? De nos jours, les Perfans la Nation de l'Orient la plus éclairée & la plus polie, passe aussi pour la plus gaie. Par-tout on voit les Hommes plus gais, à mesure qu'ils sont plus sociables, & les Hommes sont faits pour vivre les uns avec les autres.

Si je prens si fort le parti de la Gaieté, c'eſt qu'elle eſt non-ſeulement déſirable pour ſoi & pour ceux avec qui l'on vit, elle l'eſt pour l'avantage même de la Société en général. La bonne humeur eſt la recette la plus ſure contre toute eſpéce d'enthouſiaſme. Les gens gais ne ſongent pas à nuire à leurs Voiſins, ou à exciter des ſéditions dans l'Etat. Ils ne s'appliquent qu'à jouir de la vie, & à en tirer le meilleur parti qu'ils peuvent.

Quelqu'un a remarqué que les Italiens ſemblent avoir placé la triſteſſe au rang des Vices, en lui donnant le nom de *Malignité*. En effet, les eſprits triſtes & mélancoliques ſont mécontens de tout, parce qu'ils le ſont toujours d'eux-mêmes : ils ſe plaignent ſans ceſſe du Gouvernement; & ne manquent pas de le troubler dès qu'ils en trouvent les occaſions. Ce ſont des eſprits de cette trempe qui excitent des ſoulévemens dans toutes ſortes d'Etats; & s'il en eſt arrivé plus en Angleterre qu'ailleurs, c'eſt que les eſprits de ce caractere y ſont peut-être plus communs. Une humeur triſte & noire tombe aiſément dans le Fanatiſme, & le Fanatiſme mé-

ne à tout. Il étouffe tout sentiment d'humanité, il ne connoît pas même la voix de la Nature. Les Factieux qui ont fait couper la tête au Roi Charles I. & ceux qui parmi nous vouloient changer la Couronne d'Henri III. en Couronne Monachale, n'étoient pas assurément des gens gais. Ce célébre Brutus, l'un des Meurtriers de César, étoit d'une humeur mélancolique. Le Poëte Anglois qui a le mieux peint la nature & les effets des Passions, les défauts attachés à l'humanité en général, & ceux qui sont particuliers à sa Nation, Shakespéar fait sentir cette vérité par des Vers, qui sont une preuve de l'excellence de son jugement & de la bonté de son Caractere. *L'Homme*, dit-il, *qui n'a point de Musique dans lui-même, & qui n'est point touché de l'harmonie & de la douceur des Sons, est propre aux brigandages, aux conspirations, aux trahisons : les agitations de son esprit sont aussi tristes que la nuit, & ses affections aussi sombres que l'Erébe; ne vous fiez pas à un tel Homme.* C'est s'exprimer en Poëte, mais c'est penser en Philosophe. C'est prévoir les effets dans leur cause. Aussi est-il vrai que les Personnes que la

Musique transporte le plus, sont d'ordinaire les mieux organisées & pour leur bonheur, & pour celui des autres : elles portent le même degré de sensibilité dans toutes leurs affections. Que de plaisirs ne devez-vous-pas en effet au goût que vous avez pour tous les Arts; & quant au sentiment, à en juger par les peintures que vous en faites, qui le connoît mieux que vous!

Quoi que les Anglois puissent dire sur la Gaieté, ses effets & dans le général & dans le particulier, doivent la faire regarder comme un bien. Pour moi, en condamnant ceux d'entr'eux qui nous reprochent d'être gais, je me garderai bien de les imiter, & de leur reprocher d'être tristes. Nous pouvons quelque chose sur nous, mais il est des Causes Physiques dont le meilleur usage de la Raison ne peut empêcher l'effet. Quand on examine les choses de près, il faut toujours en revenir là : les Hommes en tout sont moins à blâmer qu'à plaindre. Quoiqu'il en puisse être, soit que la qualité du climat ou quelque autre cause que ce soit rende ici la tristesse contagieuse, comme je suis dans le cas de Montagne, & *que je ne l'aime ni ne*

l'eſtime, ſi vous vous appercevez par mes Lettres qu'elle commence à me gagner, daignez m'en avertir, & je pars à l'inſtant pour aller reſpirer mon air natal, & reprendre mon ton naturel. Comptant toujours ſur vos bontés, j'irai retrouver dans les charmes de votre Société, ce que j'aurai perdu dans celle des Anglois.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR LE DUC;

Votre très-humble, &c.

LETTRE XX.

A Monsieur DE BUFFONS. *Contraste de deux Caracteres singuliers, l'un dans un François, l'autre dans un Pair d'Angleterre.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

QUELQUE déraisonnable que soit le parti que M. De N** vient de prendre, je n'en suis surpris en aucune façon ; je connois sa façon de penser & d'agir ; & autant j'estime sa probité & la droiture de son caractere, autant je désapprouve ses caprices & toutes les bizarreries de son esprit. Ce n'est pas assez d'être honnête Homme, il faut de plus être Homme raisonnable. M. De N** a passé trente ans de sa vie à chercher un régime pour sa santé, & un arrangement pour ses affaires. Quel que fussent son tempérament & sa fortune, c'étoit le vrai moyen de ruiner

l'un & l'autre ; il y a réussi : il n'a pas voulu vivre comme les autres, il en est puni. C'est vainement qu'il va chercher à Montpellier ce qu'il n'a pû trouver à Paris ; il a besoin de changer de façon de penser, & non pas de climat. Les Voyages ne lui serviront de rien, il n'a pas l'ame assez tranquille pour être affectée de nouveaux objets. L'ennui qui le fait fuir, le suivra par-tout ; il fuit avec lui-même.

Il est malheureux pour bien des gens d'avoir connu l'Homme Singulier dont nous parlons ; ils l'imitent sans sçavoir jusqu'où l'esprit de singularité peut les conduire, sans prendre garde même que celui qu'ils copient est peut-être menacé de finir ses jours à l'Hôpital, ou aux Petites-Maisons. Autant je le plains, autant je souhaite que les autres profitent de son exemple, & deviennent plus sages. M. l'Abbé de Saint Réal a sagement remarqué, que cet amour de la singularité est peut-être le vice de tous le plus à craindre, car au lieu d'examiner si les choses que l'on veut faire sont bonnes ou mauvaises, il faut qu'on n'examine autre chose, sinon si elles sont communes, ou si elles ne le sont pas.

J'ai de l'antipathie, je l'avoue, pour quiconque affecte de se livrer aux caprices de son goût, & aux déréglemens de son imagination. Un homme en pareil cas semble ne quitter les voies communes que parce qu'il en connoît de plus sures; mais lorsqu'il arrive toujours qu'en s'éloignant des autres il ne fait que s'égarer, sa présomption doit l'exposer au mépris de la Société dont il veut s'isoler. Tous les Hommes n'ont pas assez de raison pour se conduire eux-mêmes, ils ont besoin de régles & d'exemples pour leur servir de guides.

Il n'y a gueres eu d'Hommes plus singuliers que le dernier Comte de P**, qui mourut il y a quelques années. Cet Anglois s'étoit fait un système de vie tout particulier. Son caractere étoit diamétralement opposé à celui de M. De N**. Celui-ci veut être toujours malade, l'autre ne vouloit pas même qu'aucune Maladie pût l'assaillir. Loin de se plaindre jamais de rien, il ne permettoit pas qu'aucun accident eût le pouvoir de le rendre malheureux. C'est une chose assez difficile; mais il l'avoit résolue. Le seul moyen que les plus grands Philosophes aient pû trouver, est de

s'armer de prudence pour faire tête aux malheurs que la Sageſſe humaine ne ſçauroit prévenir. Notre Philoſophe Anglois en avoit imaginé un plus court, c'étoit (pour me ſervir d'un terme de chicane) de prétendre cauſe d'ignorance de tout ce qui pouvoit lui arriver de fâcheux. Epictéte vouloit qu'à la mort de ſa Femme on dît qu'on l'avoit rendue à celui qui l'avoit donnée, Mylord P** avoit réſolu de ne rien rendre de tout ce qu'il avoit reçu ; vainement lui annonçoit-on quelque choſe de triſte, il ſoutenoit toujours qu'il n'en étoit rien. Sa Femme étant morte, il n'en voulut rien croire; & tant qu'il a vécu, il a fait mettre ſur ſa Table le Couvert de la défunte Comteſſe. Si ſon Fils étoit abſent, la même choſe ſe pratiquoit. Lui-même prêt à mourir, il ſoutint qu'il n'étoit pas malade ; & un quart d'heure avant que d'expirer, quoiqu'il n'eût rien perdu de ſa raiſon, il vouloit obſtinément ſe lever pour aller prendre l'air. Quand les Hommes ont donné un certain tour à leur imagination, ils ne s'apperçoivent plus de ſes écarts, ils déraiſonnent de ſang froid, & finiſſent par être eux-mêmes les duppes des Comédies, qu'ils n'ont d'abord

jouées que pour tromper les autres.

Je ne sçai si Mylord P**, tout singulier qu'il paroît, n'étoit pas un Singe de cet ancien Philosophe, qui, souffrant cruellement de la Goutte, dit en grinçant les dents : *Non, je n'avouerai pas que tu es un mal.* Rougissons pour notre espéce en songeant à toutes les folies auxquelles elle est sujette ; mais ce qui me surprend le plus, c'est que le Païs où le bon Sens paroît le plus commun, soit celui où l'on porte le plus loin toutes les sortes de folies.

Je finirai ce que j'ai à vous dire de l'espéce de Philosophe Anglois dont je vous ai parlé, par une Historiette qui est ici dans la bouche de tout le monde.

Mylord C***, l'un des Anglois qui a le plus d'esprit, étant un jour allé voir Mylord P**, qui, lui-même malgré ses bizarreries, en avoit beaucoup, un petit Chien qu'avoit celui-ci mordit le premier à la jambe. *N'ayez peur de rien*, dit le Comte de P**, *mon petit Chien ne mord jamais.* Mylord C***, qui d'un coup de canne avoit déja tué le petit animal, repartit sur le même ton : *Ne craignez rien, Mylord, je ne bats jamais les Chiens.*

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XXI.

*A Monsieur le Marquis du T**, Sur les deux Chambres du Parlement.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

LE désir de connoître, est la preuve de l'esprit ; le choix des objets où il se porte, est l'effet de la raison : en est-il de plus dignes de l'Homme que l'étude des Loix & de la Nature des différens Gouvernemens ? Continuez, Monsieur, à cultiver un goût qui suppose toujours des qualités louables dans celui qui le possède. L'habitude à s'occuper de ces grands objets, donne à l'ame une élévation qu'elle ne prend pas dans les autres connoissances.

Pour venir au point particulier qui excite votre curiosité, il me semble que la Chambre des Communes n'a tant d'autorité en Angleterre, que parce que celle des Pairs est presque entiere-

ment dans la dépendance de la Cour. Celle-ci eſt le grand Conſeil de la Nation ; c'eſt à elle à arrêter les entrepriſes d'un Miniſtre ambitieux, à propoſer les meſures pour entretenir la Paix ou pour faire la Guerre ; c'eſt à celle des Communes à trouver les moyens de procurer l'argent néceſſaire pour ſubvenir au maintien de l'une, ou aux frais de l'autre.

Si les deux Chambres ſont également établies pour veiller au ſalut du Peuple, les Pairs du Royaume ſont les Gardiens nés de ſes Priviléges. La forme du Gouvernement leur donne à toutes deux une part égale dans la puiſſance Légiſlative. Mais que deviennent les plus ſages Conſtitutions, lorſque ceux qui ſont faits pour les maintenir, trouvent leur intérêt à les renverſer ! L'exécution eſt la vie de la Loi.

Les Grands étant toujours unis au Souverain, leur pouvoir qui devroit tenir la balance entre le Roi & le Peuple, ne peut ſervir qu'à en rompre l'équilibre. Ils ont plus contribué à étendre les Prérogatives de la Couronne, qu'à conſerver les Priviléges des Sujets. C'eſt là ce qui empêche que dans la Na-

tion, la Chambre Haute du Parlement n'ait tout le crédit qu'elle y devroit avoir par son institution. Le Corps des Evêques qui y occupe le premier rang, est entierement livré à la Cour, & la plûpart des Grands n'y sont pas moins attachés par les honneurs qu'ils en ont reçus ou qu'ils en espérent.

Un Etranger admis à cette auguste Assemblée, ne peut qu'en avoir l'idée la plus haute lorsqu'il est témoin de la noble liberté avec laquelle ony soutient les intérêts du Peuple, ou l'on y examine la conduite du Ministre ; mais la maniere d'y recueillir les suffrages ne répond pas à celle dont les affaires s'y traitent, Ce n'est la plûpart du tems qu'une espéce de formalité. On est scandalisé de voir le Clergé toujours d'accord avec celui qui gouverne, entrer dans toutes ses vues, & favoriser tous ses projets.

S'il est question de prononcer sur les objets les plus importans de la Législation, on est surpris de ce qu'un Membre de cette Chambre y dispose des suffrages de plusieurs de ceux qui sont absents. Ce Privilége qu'ont les Pairs du Royaume de donner leur voix *par Procureur*, est manifestement contraire

au bien de la Nation. Quelque attention que l'on ait à choisir ceux à qui l'on en confie la disposition, si l'on est sûr de leur probité, on ne peut pas toujours l'être de leurs lumieres. N'arrive-t-il pas aux Personnes les plus honnêtes & les mieux intentionnées, de penser différemment sur les mêmes matieres? Celui qui est présent peut n'être pas touché des raisons qui auroient convaincu les Absents qu'il représente. Leurs voix dont il dispose, donnent la force de Loi à un Acte auquel peut-être eux-mêmes ils se seroient opposés.

C'est par l'intérêt qu'a la Cour à maintenir ce Privilége des Grands, que toutes les tentatives des Communes, pour l'abolir, ont échoué. Il est d'autant plus aisé au Ministre de faire passer un Acte à la Chambre des Pairs, qu'il n'a pas même besoin de la présence de ceux qui lui sont affidés. Dans les Questions les plus importantes, le tiers des suffrages qui les décident est communément de Membres absens. * Les uns

* Dans les Discours prononcés à la Chambre des Communes, on trouve celui d'un de ses Membres qui prétend avoir été souvent embarrassé de sçavoir si celle des Pairs étoit assem-

occupés de leurs affaires particulieres ; les autres livrés à leurs plaisirs, apprennent par les nouvelles publiques qu'ils ont donné leurs voix pour augmenter les impositions.

Quel abus dans un Corps si sagement établi, & combien les conséquences n'en peuvent-elles pas être funestes ! Lorsqu'il est question de faire des Loix d'où dépendent le bonheur & le salut du Peuple, les voix des absents devroient-elles être comptées ? Comment ceux qui par leur naissance ont le droit de veiller aux intérêts de leur Nation, ne rougissent-ils pas d'en confier le soin à d'autres ! Ne se rendent-ils pas indignes & du rang qu'ils occupent, & de l'autorité, dont ils sont dépositaires, lorsqu'ils font de l'un & de l'autre un abus si dangéreux.

A Rome où l'on étoit plus attentif au bien Public, il falloit la présence d'un

blée. *Je demandai*, dit-il, *un jour à une douzaine de gens que je trouvai dans l'Anti-Chambre, si les Seigneurs étoient assemblés. Nous n'en sçavons rien. Sçavez-vous s'ils s'assemblerent hier ? Non. Sçavez-vous quand ils s'assembleront ? Non. &c.* Actes de la Chambre des Communes. *Vol. XII. pag.* 286.

certain nombre de Sénateurs pour rendre les Décrets authentiques ; & l'on imposoit une amende pour ceux qui ne se trouvoient pas les jours marqués aux Assemblées.

Ce Privilége des Pairs est trop contraire au bien de la Nation, pour que ceux qui y sont véritablement attachés en profitent. Mais que peut leur présence, que peut leur éloquence contre le suffrage des absens! Ceux-ci dans le sein de l'inaction, rendent inutiles les efforts des Citoyens les plus zélés.

Les Membres de la Chambre des Communes mériteroient bien aussi quelques reproches : les Priviléges dont ils jouissent ne leur laissent aucune excuse pour s'absenter du Parlement. *

* Je pourrois nommer le lieu & le tems où des Députés du Parlement ont crû avoir une excuse suffisante pour s'absenter, & ne pas remplir un devoir que leur a imposé leur Pays qui les a choisis, parce qu'ils attendoient la visite d'un Violon, ou d'un Chanteur ; & des Affaires qui regardoient la Liberté des Sujets, ont été négligées pour le plaisir d'accompagner GEMINIANI dans un Concert. Si un Etranger de bon sens se trouvoit témoin d'une scène de cette espéce, quelle idée mépriſable ne prendroit-il pas de pareilles gens! &c. *Lettres choisies du Journal de* FOG. *Lond.* 1732. *V.* I.

Cependant combien en eſt-il qui n'y paroiſſent preſque jamais? Peuvent-ils faire une plus grande inſulte au Peuple qui leur a confié ſes droits, que de s'amuſer dans leurs Terres à faire la guerre aux Renards, tandis qu'on délibere à Londres ſi la Nation doit la déclarer à l'Eſpagne?

Les Anglois devroient-ils être étonnés ſi quelquefois les Rois ſe déchargent ſur leurs Miniſtres du peſant fardeau de leur autorité, lorſque ceux d'entre eux à qui les Loix confient la garde de leurs Priviléges, ſe repoſent ſur d'autres d'un ſoin qui, comme il fait le plus grand de tous les avantages, devroit être le plus ſacré de leurs devoirs?

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XXII.

A Monsieur DE LA CHAUSSE'E. *Des différens usages auxquels on emploie les Feuilles qui s'impriment tous les jours à Londres, & des Articles singuliers qu'on y trouve.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

SI vous vous étonnez qu'ici les Loix autorisent des Filles dissolues à se servir de toutes sortes de voyes pour se faire épouser, vous ne serez peut-être pas moins surpris de quelques usages qui tendent également à favoriser le Mariage, & qui offrent pour y parvenir des moyens plus honnêtes, mais également inconnus parmi nous: ceux-ci sont pour de vertueuses Filles délaissées, & qui craignent de mourir dans le célibat; ou pour de sages Veuves qui ne peuvent se consoler de la perte d'un premier Mari, que dans les bras

d'un Second. On avoue ici ſes ſentimens plus hardiment qu'ailleurs ſur toutes ſortes de matieres; la vraie modeſtie eſt une des vertus du Sexe en Angleterre ; mais il faut convenir auſſi qu'il ne ſçait ce que c'eſt que de pratiquer la fauſſe.

Une Femme a-t-elle envie d'épouſer un jeune homme qu'elle n'eſt pas à portée de voir ? Souvent ſans autre détour elle lui en fera faire la propoſition ; & après tout qu'y a-t-il en cela de ſi condamnable ? Pourquoi ne ſeroit-il pas permis de faire pour un but auſſi légitime que celui du Mariage, ce que de très-grandes Dames pratiquent parmi nous pour des vues qui ne ſont pas tout-à-fait ſi honnêtes.

Vous ſçavez que ce que l'on appelle ici les *Papiers journaliers* ſont la choſe du monde la plus commode, & que pour deux Schellings on y fait mettre tout ce qu'on veut. A-t-on beſoin d'emprunter de l'argent ? A-t-on des Chevaux à vendre? On en donne avis au Public par cette voye. On y trouve ſouvent des Articles ſinguliers. Quelques-uns ſont de bonne foi, d'autres ſont de pures plaiſanteries de gens qui

cherchent à s'égayer, mais qui ne peuvent néanmoins faire d'effet qu'autant qu'elles sont fondées sur ce qui arrive quelquefois. Voici un Avis que j'ai lu dans un des Papiers d'hier.

« Si le jeune homme qui ramassa le » Mouchoir d'une Dame à Saint Paul » Mardi dernier, & qui en a donné avis » dans le Papier de Mercredi suivant, » n'est point marié, & qu'il ait dans » le cœur les sentimens qu'elle croit » avoir lus dans ses yeux, il n'a qu'à » donner un état de ses Biens, & un » inventaire de sa personne & de ses » qualités, avec l'adresse du lieu où il » fait son séjour ordinaire, la Dame » qui a laissé tomber le Mouchoir, lui » fournira les occasions de le lui rap- « porter, & d'aspirer à de plus gran- » des faveurs. »

J'en ai conservé un autre d'il y a trois mois, où se trouve un avertissement bien plus singulier encore. Le voici mot pour mot.

« Ceci est pour donner avis à qui il » appartiendra, qu'une Veuve d'entre » trente & quarante ans, dont la con- » dition est honnête, & les biens assez » considérables, d'une constitution for-

» te, quoique blonde, & pour la figu-
» re, du moins passable, veut dans le
» courant du mois rendre possesseur de
» sa personne & de ses biens, en qualité
» de vrai & légitime Mari, un homme
» en qui se trouvent les qualités sui-
» vantes.

» Premierement. On veut qu'il soit
» d'un âge mûr, c'est-à-dire, d'entre
» vingt & vingt-cinq ans.

» Secondement. Qu'il soit d'un bon
» tempérament, qui n'ait point été al-
» téré par la débauche, & qui ne soit
» sujet ni aux vapeurs, ni à aucune au-
» tre affection mélancolique, ou mala-
» die de la Ratte.

» Troisiémement. Qu'il soit de poil
» brun, & d'une taille moyenne; on a
» des raisons pour ne pas vouloir d'un
» homme trop grand, & l'on croit qu'il
» ne faut pas toujours se fier aux petits.
» Pour le visage on se contente qu'il ne
» soit pas difforme; mais on ne veut
» point absolument d'Adonis, parce
» qu'on ne veut un Mari que pour soi.

» Quatriémement. A l'égard des
» Biens on ne lui en demande point,
» pourvû qu'il ait toutes les autres qua-
» lités requises. On n'exige pas même

qu'il

» qu'il ait voyagé en France ; ſi d'ail-
» leurs il a été bien élevé, s'il eſt doux,
» complaiſant, & ſçait comme on doit
» vivre avec les Femmes. Toutes cho-
» ſes égales cependant s'il s'en trouvoit
» quelqu'un qui eût vécu deux ans à
« Paris, il auroit la préférence.

» Cinquiémement. On veut qu'il faſ-
» ſe profeſſion, du moins extérieure-
» ment de la Religion dominante, de
» peur qu'un Non-Conformiſte, ſous
» prétexte de ſoumettre ſa Femme à la
» ſévérité de l'Evangile, ne voulût
» l'aſſervir à ſes caprices, fixer l'heure
» & le tems de ſa toilette, réduire ſa
» parure à ſes vêtemens, régler ſes oc-
» cupations, lui interdire les Specta-
» cles, & la priver de tous les amuſe-
» mens honnêtes & permis.

» Ceux qui auront quelques préten-
» tions, n'auront qu'à écrire leur nom
» & celui des perſonnes auprès deſquel-
« les on pourra s'informer de leurs qua-
» lités dans un Billet cachetté & adreſſé
» ſous double enveloppe, à M. Tomp-
» ſon Banquier *in Fleet Street*.

» *NB.* On avertit tout Eccléſiaſti-
» que, quelque jeune & quelque pré-
» venu de ſa figure qu'il puiſſe être, de

» ne prendre pas cette peine. Ceux de
» cette Robe ſont exclus du concours,
» à cauſe de la triſteſſe qu'ils répandent
» toujours dans les Familles.

» On ne veut pas non plus d'aucune
» perſonne ſujette à fumer, attendu
» que ceux qui ont contracté cette vi-
» laine habitude, ou ne gardent point
» la Maiſon, ou y attirent mauvaiſe
» Compagnie.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XXIII.

A Monsieur l'Abbé DU BOS, Sur l'état de la Peinture & de la Sculpture, en Angleterre.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

VOus nous avez donné un excellent Ouvrage sur la Poësie & sur la Peinture, où, suivant le précepte d'Horace, vous les avez continuellement associées comme deux sœurs. J'en ai annoncé en ce Pays-ci la nouvelle Edition que vous nous préparez, & on l'y attend avec grande impatience. M. de Moyvre, qui, comme vous sçavez, n'aime pas moins les beaux Arts que la Géométrie, vous en demande un Exemplaire, & me charge en même-tems de vous faire ses complimens.

Il est vrai que la Peinture & la Poësie ont entr'elles beaucoup de ressemblance: elles ne me paroissent pourtant pas

avoir la même origine. La maxime tant de fois répétée, que le même génie qui produit les Poëtes forme les Peintres, n'eſt peut-être reçue, comme bien d'autres, que faute d'avoir été examinée. En général les Hommes aiment mieux croire les choſes que de les approfondir.

Ici du moins cette Maxime eſt démentie par l'expérience. L'Angleterre a eu pluſieurs Poëtes célébres. Il en eſt peu dans aucune Nation qu'on puiſſe comparer à Milton. M. Pope ſoutient avec dignité l'honneur des Muſes Angloiſes; cependant il ne s'eſt pas encore élevé un Peintre en Angleterre. La Peinture, la Sculpture, & tous les Arts qui dépendent du deſſein, ou ſont encore ici dans leur enfance, ou n'y ſont pas encore connus.

Il eſt arrivé le contraire en d'autres Pays. Si l'Art enchanteur de la Poëſie n'a pas été cultivé heureuſement par les Flamands, l'Art non moins ſéduiſant de la Peinture a fait parmi eux des progrès dont leurs Voiſins ont été jaloux. Juſqu'où ne s'eſt pas élevé le génie heureux de Rubens? Quel honneur n'a pas fait à ſa Nation & à ſon ſiécle ce

grand Homme, que l'on peut appeller le Raphaël de l'Ecole Flamande.

Ce même Rubens, le célébre Wandick, & quelques autres Maîtres de réputation, ont peint en Angleterre, * & n'y ont pû former d'Eléves dignes d'eux. Les exemples n'ont servi qu'à faire faire des tentatives inutiles. Il y a déja du tems que les Anglois enlévent à l'Italie & à la France ce qu'ils y peuvent trouver de plus rare en Peinture. Dans le riche Cabinet de M. Walpole, j'ai vu à regret l'un des plus beaux Tableaux que le Pouſſin ait peints, le *Frappement du Rocher*, ** que j'avois laiſſé à Paris quand j'en ſuis parti. Il y a pluſieurs autres Cabinets à Londres où les jeunes gens pourroient ſe former le goût. Ceux qui ſe deſtinent à la Peinture, ſuivent l'exemple que nous leur donnons, & vont en Italie l'étudier d'après les grandes compoſitions des Raphaëls, des Jules Romains, & de

* Holbein. Gérard Hontorſt. Horace. Gentilezchi &c.

** Il y en a auſſi un dans le Cabinet de M. le Duc d'Orléans, mais l'un n'eſt point la répétition de l'autre; le même ſujet eſt traité différemment dans les deux Tableaux.

tant d'autres grands Maîtres des différentes Ecoles. Enfin, vous le sçavez, Monsieur, les Gens de qualité en Angleterre pensent assez noblement des Arts pour ne se pas contenter de les honorer & de les récompenser, quelques-uns se font gloire de les cultiver eux-mêmes. Il est étonnant que la passion qu'ils témoignent à cet égard, soit si mal secondée par ceux qui trouveroient tant d'intérêt à la satisfaire. Mais c'est en vain que l'on transplante ici le germe des Arts, il semble que le terrain n'y soit pas propre; le même Soleil ne peut l'y féconder, ou pour peu qu'il y prenne racine, il y est bientôt étouffé par les productions du mauvais goût, la plante qui se multiplie le plus aisément dans tous les Pays.

Il est vrai que Paris a sur Londres l'avantage d'une Académie de Peinture. Louis XIV. à qui les beaux Arts doivent tant, a plus fait; il en a fondé une seconde à Rome pour perfectionner les jeunes Eléves de notre Nation. Mais le Poussin & le Sueur, les Peintres qui font le plus d'honneur à la France, ont précédé ces beaux établissemens. En quelque genre que ce soit, les Eco-

les forment le génie, mais elles ne le donnent pas. Elles facilitent les progrès de l'esprit par la connoissance des parties méchaniques de l'Art. Pour atteindre à celles qui en constituent la perfection, il faut des dispositions naturelles. Les Ecoles de Peinture servent principalement à communiquer le goût du dessein aux Artistes de toutes les espéces, mais seules elles ne mettront pas un homme en état de remplacer un Le Moine ou un Puget. Je ne crains pas de le dire, le plus habile Orfévre de Londres n'est qu'un Ouvrier. Un Germain, un Messonier, sont tout autre chose, ce sont des Dessinateurs, ce sont des Sculpteurs, ce sont de Grands Hommes en leur genre.

Il faut pourtant avouer la vérité, les Anglois ont eu un Peintre, ou du moins ils se le persuadent; car il est vrai qu'ils regardent comme tel ce *Sir James Tornhill*, qui a peint le Dome de Saint Paul, Green-Wich, & plusieurs autres grands morceaux, que vous avez vus. Cependant, tout connoisseur que vous êtes en Peinture, vous auriez, je pense, bien de la peine à décider, non pas quelle est la partie où le Peintre a ex-

cellé, mais quelle eſt celle où il eſt le moins défectueux.

Voilà, ſi je ne me trompe, le ſeul Anglois qui ait oſé tenter de s'élever à ce genre de Peinture, qui demande un génie que la Nature lui avoit refuſé; tous les autres ont été obligés de ſe réduire au Portrait, & il eſt étonnant qu'en ce genre même il n'y en ait aucun que l'on puiſſe nommer. Auſſi ont-ils toujours exercé cette profeſſion ſi noble comme le métier le plus vil, pour de l'argent uniquement, & ſans le moindre ſentiment de gloire. La ſoif de l'or rend les Hommes induſtrieux, celle de la réputation peut ſeule faire les grands Hommes.

Quant au *Chevalier Kneller*, que les Anglois ont adopté, * & que vous avez pû voir à Londres; quoiqu'ils lui aient érigé un ſuperbe Mauſolée à l'Abbaye de Weſtminſter, quoique M. Dryden l'ait fort célébré, & que M. Pope ait traduit pour lui en Vers Anglois la célébre Epitaphe Latine de Ra-

* Léli qui a fait auſſi tant de Portraits en Angleterre, & qui fut premier Peintre de Charles II. étoit de Weſtphalie, & fut Eléve de Grebber Peintre Hollandois.

phaël

phaël, * vous m'avouerez que ſon principal mérite eſt le diſcernement qui lui a fait choiſir l'Angleterre pour y exercer ſon talent : c'eſt le ſeul Pays où il pouvoit obtenir tant d'honneurs.

Si l'on en croit les Anglois, M. Gabriel Cibber, ** de qui ſont les Basreliefs du Monument, *** étoit un autre Praxitéle ; mérite-t-il ſeulement d'être mis au rang des Sculpteurs les plus communs ? Ils ont aujourd'hui un certain Rysbrack Flamand, dont ils font auſſi très-grand cas ; ils l'ont employé à pluſieurs Monumens de grands

* Living great Nature fear'd he might out vie,
Her works ; and dying, fears herſelf may die.

Hîc ſitus eſt Raphaël, timuit quo ſoſpite, vinci
Rerum magna parens, & moriente mori.

** Pere du Comédien d'aujourd'hui.

*** C'eſt une Colonne d'ordre Toſcan, & de deux cens pieds de hauteur, qui a été élevée pour conſerver la mémoire du célébre Embraſement de Londres de l'année 1666.

Hommes, & il vient de finir le Buſte de Milton : aſſurément il ne rend pas la vie aux morts. Et M. Cibber & M. Rysbrak me paroiſſent auſſi loin d'un Puget & d'un Bouchardon, que le Chevalier Kneller l'étoit lui-même d'un Raphaël.

Les Peintres de Portraits ſont aujourd'hui plus communs & plus mauvais à Londres qu'ils ne l'ont jamais été. Depuis que M. Vanloo eſt ici, ils ont beau le décrier, perſonne ne ſe fait plus peindre que par lui. J'ai été chez les plus Célébres d'entr'eux ; à quelque diſtance on prendroit volontiers une douzaine de leurs Portraits pour douze copies du même Original. Les uns ont la tête tournée à gauche, les autres l'ont à droite ; c'eſt à peu près toute la différence qui s'y faſſe ſentir. Au ſurplus, ſi on en excepte le viſage, on retrouve dans tous le même cou, les mêmes bras, la même carnation, la même attitude, & pour tout dire, on ne remarque dans ces prétendus Portraits pas plus de vie que de deſſein. A proprement parler, ce ne ſont pas des Peintres ; ils ſçavent appliquer des Couleurs ſur de la toile, mais ils ne ſçavent pas

l'animer. La Nature pour eux existe inutilement, ils ne la voient pas; ou s'ils la voient, ils n'ont pas l'art de la rendre : ceux qui possédent ce talent, comme un Rigaud & un La Tour, méritent seuls d'être honorés du nom de Peintres.

Dans la Peinture, comme dans la Poësie, il semble que les deux extrêmes soient le Sublime & le Burlesque. On pourroit dire en quelque façon que Callot est vis-à-vis de Raphaël, ce qu'est Scaron comparé à Virgile. Non-seulement le génie des Peintres Anglois s'est trouvé trop foible pour s'élever à la majesté du premier genre; ils n'ont pas même été plus heureux quand ils ont voulu descendre dans toutes les bizareries du second, qui est cependant celui où ils se sont le plus exercés. Ils ne réussissent pas mieux à rendre les écarts de l'imagination, qu'à copier les beautés de la Nature; ce qui prouve toujours combien tout ce qui est du ressort du goût est étranger aux Habitans de cette Isle; ces compositions mêmes, toutes extravagantes qu'elles peuvent paroître, en sont susceptibles. Les plaisanteries de leurs Tableaux sont com-

me celles de leurs Ecrits, froides, pesantes & outrées ; ce ſont pour ainſi dire des plaiſanteries Nationales, ils ſont les ſeuls qu'elles faſſent rire. Ces Eſtampes politiques qui paroiſſent journellement contre le Miniſtere, ſont toutes marquées à ce coin : on n'y trouve pas la moindre fineſſe, elles ne ſont remarquables que par la groſſiereté de la Satire. Ils ne laiſſent pas de tirer vanité de ce prétendu talent, & croient que c'eſt la faute des autres Nations ſi elles n'en ſont pas affectées. L'inclination ridicule des Chinois à peindre le Groteſque, fait croire à la plûpart des Européens qu'ils ſont tous contrefaits. Les Anglois ont ce mauvais goût pour les *Charges*.

Pour réuſſir dans le Groteſque, de même que pour ſaiſir le Gracieux, l'invention ne ſuffit pas ; le grand Art eſt de ſçavoir s'arrêter, & nos Voiſins qui outrent tout, ne connoiſſent plus de bornes dans un genre qui leur permet de ſe livrer à leur imagination. D'ailleurs, il eſt ſûr que les Anglois aimeroient moins cette eſpéce de Peinture en quelque façon ignoble, s'ils étoient auſſi bleſſés que nous des objets bas &

dégoûtans qui en ſont le fondement. Dans celle qui demande de la nobleſſe & de l'élévation, ils ont marqué une inſuffiſance, ou plutôt une impuiſſance totale, dont l'unique cauſe peut-être eſt, qu'en effet ils ont en tout le ſentiment moins fin & moins délicat que les Peuples des Pays Méridionaux. Ils reſpirent un air plus épais, & ils voient plus rarement le Soleil, ç'en eſt aſſez pour cauſer une grande différence dans les Organes.

Au reſte, ceux d'entr'eux qui ont le talent de peindre la Nature en Burleſque, l'anobliſſent par l'uſage qu'ils en font, ils s'en ſervent pour dégoûter du Vice.

La Gallerie du Luxembourg de Rubens, les Batailles d'Alexandre de le Brun n'ont jamais eu tant de cours parmi nous qu'en ont actuellement en Angleterre certaines Eſtampes qu'on a gravées depuis peu d'après les Tableaux d'un Homme très-fécond en ce genre, mais qui peut-être n'eſt pas auſſi bon Peintre qu'il eſt bon Citoyen. Elles ont fait la fortune du Graveur qui les débite, & elles paſſent ici pour une des plus heureuſes productions du Siécle. Je n'ai

point vu de maiſons bien réglées où l'on ne trouve ces Eſtampes morales, repréſentant en Groteſque la vie de l'Homme débauché dans tous les ridicules & dans toutes les diſgraces que le Vice entraîne à ſa ſuite, quelquefois même dans ces états dont la vérité, pour peu qu'elle ſoit rendue, fait horreur, & le génie Anglois n'épargne rien de ce qui peut l'inſpirer. Ainſi, les Anciens penſoient que rien ne pouvoit donner tant d'éloignement pour l'intempérance, que le Spectacle même de celui qui s'y abandonne. Je crois réellement que de pareils Tableaux font plus d'impreſſion ſur un Peuple tel que celui-ci, qui ſe plaît aux Repréſentations fortes, que les réflexions les plus ſenſées, ou les diſcours les plus patéthiques. * Que dis-je? C'eſt par tous les Pays que les Hommes ſont les mêmes; quelque fin que l'on ſe propoſe, il eſt plus ſûr & plus aiſé de faire impreſſion ſur les Sens, que de convaincre l'eſprit.

* *Il eſt des Tableaux auſſi capables de faire rentrer en eux-mêmes les Hommes vicieux, que les Préceptes de Morale donnés par les Philoſophes.* Ariſtote Polit. Liv. 1.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR;
Votre très-humble, &c.

LETTRE XXIV.

A Monsieur DE BUFFON. *Singularité louable dans un Pair d'Angleterre.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

JE vous ai parlé dans ma derniere Lettre d'un Homme très-singulier ; l'Angleterre en offre dans tous les genres. C'est le Pays où l'on trouve le plus d'exemples frappans de toutes sortes de Vices, & de toutes espéces de Vertus.

L'événement du jour me donnera lieu de vous dire deux mots d'un des plus grands Seigneurs de cette Cour, dont la Singularité, remarquable même en ce Pays-ci, paroîtroit dans le nôtre un prodige, & doit passer en tous lieux pour une vertu. Cet Homme dont le caractere est si rare, c'est le Duc de D***, qui joignant à l'éclat de la plus haute Naissance, de grands biens, &

un patrimoine encore plus riche, les Vertus éminentes de ſes Ancêtres, eſt néanmoins ſi ſimple dans ſes manieres, ſi dépourvu de tout faſte, en un mot, ſi peu ſuſceptible de vaine gloire, que les égards qui lui ſont dûs, & les reſpects qu'il s'attire l'embarraſſent également. Il les évite avec le même empreſſement que les autres les recherchent. La plupart de ceux à qui, pour l'ordre de la Société, l'on eſt convenu de donner le nom de Grands, regardent ces Hommages forcés comme le plus bel apanage de leur Naiſſance. Ils ne ſont ſi ſatisfaits de leur ſort, que parce qu'ils ſongent qu'il eſt envié des autres. Ils n'aiment de leur élévation, que l'abaiſſement où elle tient ceux qui les environnent. Que l'amour-propre joue ſouvent de mauvais tours aux Hommes! Cet Orgueil, que la plupart des Grands affectent, eſt une preuve de leur peu de mérite : ils ont toujours l'air d'être les premiers étonnés des honneurs dont ils ſont revêtus, c'eſt reconnoître eux-mêmes en quelque façon combien ils s'en trouvent indignes. L'Homme vertueux ne s'abaiſſe ni ne s'éléve : auſſi ſort contre la bonne que

contre la mauvaise fortune, il ne voit dans la Naissance que l'effet du hazard: il ne voit même dans ce que les autres appellent Vertu, que son devoir. Tel est l'Anglois dont je vous parle, il ne connoit des priviléges de son rang, que le pouvoir d'être utile à sa Patrie, & ne sçait qu'il y a des Hommes au-dessous de lui, que par les moyens qu'il trouve de leur faire du bien. Moins il exige de respect, plus il en reçoit, plus on s'empresse à lui en rendre. Que les Hommes, qui font tant valoir leur prétendue Grandeur, sont réellement petits! Que ceux qui, comme M. le Duc de D***, se font un devoir de l'ignorer sont effectivement grands! Il vient d'être nommé Vice-Roi d'Irlande. M. le Chevalier Walpole a dit à ce sujet: *Voilà le Duc de D*** bien embarassé, il sera obligé d'avoir autour de lui une Cour, des Officiers, des Gardes: je crois qu'au milieu de tant de grandeur, il ne se trouvera pas trop à son aise.* Quel éloge pour le Vice-Roi que cette plaisanterie du Ministre.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XXV

A Monsieur DE LA CHAUSSE'E, *Sur l'encouragement que l'on donne aux Arts & aux Sciences en Angleterre & en France. Quelques remarques sur la maniere Angloise de publier les Livres par souscription.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

VOUS sçavez qu'une des choses dont les Anglois se piquent le plus c'est d'honorer les Sciences & les Arts ; ils sont persuadés, comme tous les Peuples policés de l'Europe, que si les Armes sont le soutien d'un Etat, les Lettres en sont l'ornement, & les Arts une de ses principales richesses. A cet égard, donnons-leur tous les éloges qu'ils méritent. Mais en rendant justice à leur façon de penser, je voudrois qu'on ne blamât point la nôtre sans fondement. Ceux qui veulent nous en-

voyer à leur école, ne peuvent nier que sur ce point nous ne leur ayons les premiers donné l'exemple. Ne nous arrêtons ni aux louanges outrées qu'ils leur prodiguent, ni aux reproches peut-être aussi injustes qu'intéressés qu'ils nous font; comparons & voyons s'il y a en Angleterre plus de récompenses pour les Gens de Lettres, ou s'ils y sont plus honorés qu'en France.

Je ne parlerai pas des Universités, c'est à peu près la même chose dans l'un & l'autre Pays; & si dans celui-ci les places y sont plus lucratives, c'est qu'il n'y en a que deux, & que nous en avons trente dans le nôtre.

A l'égard de ces Compagnies établies aujourd'hui par toute l'Europe pour faciliter les progrès des Sciences, il n'y a en Angleterre que la Société Royale de Londres, pour laquelle le Gouvernement ne dépense rien. Je ne connois ici de Pension fondée pour aucun Homme de Lettres, que celle dont jouit le *Poëte Lauréat :* encore ne fait-elle que l'exposer à la satire & au mépris de tous ses Confreres, c'est la payer cher.

A Paris, nous avons trois Acadé-

mies qui toutes concourent également à la gloire ou à l'utilité des Sciences. Nous en avons plusieurs autres établies dans nos différentes Provinces. On me mande de Dijon, qu'un Conseiller du Parlement de Bourgogne, vient par son Testament d'en fonder une nouvelle dans une Ville qui se glorifie d'avoir donné la naissance à plusieurs Académiciens François, aux Bossuets, aux Bouhiers, aux La Monnoïes, aux Crébillons. La Capitale du Royaume a de plus l'avantage d'avoir une Académie de Peinture & de Sculpture, une d'Architecture & une de Chirurgie. L'Académie des Sciences & celle des Inscriptions ont chacune vingt pensions à donner. La libéralité du Roi y en distribue d'autres extraordinaires.

A ces différentes Académies, je vois des prix fondés pour la Poësie, pour l'Eloquence, pour les Mathématiques, pour l'Histoire & pour les beaux Arts. Louis XIV. qui n'a rien négligé de tout ce qui pouvoit les porter à leur perfection, a établi à Rome même une école de Peinture & des récompenses pour ceux qui s'y distinguent. Les Prix que donne l'Académie des Sciences, ne

contribuent pas moins à les faire fleurir par toute l'Europe, qu'à y répandre la gloire de la Nation Françoise. Les Sçavans du premier ordre se les disputent; les Eullers, les Bernoüllis consacrent leurs veilles à les mériter. N'avouerez-vous pas, Monsieur, que s'il est vrai que les Anglois aient plus d'amour que nous pour les Sciences, il est étonnant, & je répugnerois à le dire, si la vérité ne devoit faire passer par-dessus tout, il est étonnant, dis-je, qu'il n'y ait de Prix fondés chez eux que pour les Courses de Chevaux.

Je pourrois parler ici de la Bibliothéque du Roi : quoiqu'elle soit la plus riche Collection de Livres qu'il y ait en Europe, ce n'est pas ce qu'elle a de plus remarquable. Les Sçavans à qui la garde en est confiée, sont autant d'Hommes célébres que la magnificence du Roi entretient pour en communiquer les trésors au Public, & encourage à les augmenter eux-mêmes par leurs Productions.

Plusieurs François vous diront qu'à Londres dans un seul Hiver, Farinelli a gagné des sommes immenses, & ils vous diront vrai. Mais toutes ces libéra-

lités des Anglois ne sont que l'effet de leur ostentation, elles ne prouvent pas même leur goût pour la Musique Italienne. Du moins tandis qu'ils paient si cher ceux qui excellent dans un Art qui doit leur paroître frivole, on est surpris qu'un homme qui s'est rendu si recommandable dans la Science qui est chez eux le plus en honneur, que M. de Moyvre, un des plus grands Mathématiciens de l'Europe, & qui est en Angleterre depuis cinquante ans, n'y ait pas eu la moindre récompense, lui qui, s'il fût resté en France, y jouiroit au moins d'une Pension de mille Ecus à l'Académie des Sciences.

Il est vrai que les Gens de Lettres retirent ici beaucoup plus de leurs Ouvrages qu'en France. Tel Livre qu'un Libraire de Paris paiera cent Ecus en produira deux mille à Londres par la voie des Souscriptions. C'est un piége que les Ecrivains intéressés ont imaginé de tendre à la vanité des hommes, pour les forcer à la libéralité : Au prix de deux ou de quatre Guinées on est inscrit sur la Liste des Protecteurs des Lettres & de tel Sçavant en particulier. Ainsi les Auteurs qui ne regardent leur

Profeſſion que comme un Art mercenaire, ont raiſon de donner en cela la préférence aux Anglois. Mais ceux qui ont la même élévation de ſentimens que vous, en penſeront bien différemment.

On parle beaucoup à Paris de l'avantage que les Ecrivains Anglois retirent de ces Souſcriptions; mais on ignore l'aviliſſement qui en rejaillit ſur eux. Autant elles flattent l'amour-propre des Grands qui ſe diſtinguent par leurs libéralités, autant elles mortifient celui de l'Auteur qui les reçoit, à moins qu'il n'ait le malheur d'avoir les ſentimens bas. Il eſt obligé d'aller de porte en porte préſenter ſa Liſte, ou, ce qui eſt preſque égal, il faut qu'une jolie Femme mette pour lui à contribution toute la Cour, ou les Chefs d'une Faction ceux de leur parti. Les Ennemis de M. Walpole ont tous été taxés pour le Poëme de Léonidas. Quoi de plus humiliant que de faire ſoi-même une pareille Quête! Et ne l'eſt-il pas preſque autant de la devoir à un autre!

Il en eſt de même des Repréſentations Théâtrales. Elles ne produiſent qu'autant qu'on a des Femmes à la mo-

de qui veulent bien distribuer des Billets & recevoir des Guinées. En France, un Auteur donne son Ouvrage au Public, & celui qui en est curieux l'achette. On joue sa Piéce, & y va qui veut. En un mot, on n'est obligé à aucune bassesse qui puisse déshonorer la Profession des Lettres.

Tout ce que nous prouvent ces nombreuses Listes de Souscripteurs qu'on nous fait tant valoir, c'est que les gens riches vendent ici la protection qu'on croit qu'ils donnent aux Sçavans. Celui qui, à la tête d'un Ouvrage, se fait inscrire pour une douzaine d'Exemplaires, fait parade de sa prétendue libéralité, & l'Auteur qu'elle humilie, semble en la publiant la recevoir comme une aumône. Quoiqu'il en soit les Anglois ont eux-mêmes reconnu l'abus des Souscriptions. La multiplicité & l'avidité des Ecrivains médiocres, ont sinon épuisé, du moins tellement fatigué la générosité de ceux qui aiment les Sciences, qu'ils sont convenus de ne plus souscrire pour aucun Ouvrage. C'est un avis qu'il est bon de donner à ceux de nos Auteurs qui ayant leur Porte-feuille plein, seroient tentés de faire le voyage d'outremer. Comme

Comme aucun intérêt ne peut me faire déguiser la vérité, je ne dois pas passer sous silence ce qui fait le plus d'honneur aux Anglois, c'est d'avoir élevé quelques Hommes de Lettres aux premieres Places du Ministere. M. Addison a été Sécretaire d'Etat, M. Pryor a été Ambassadeur en France. D'autres, comme M. Locke, ont été comblés de richesses. M. Newton étoit Directeur des Monnoies. Je souhaiterois que la même chose se pratiquât parmi nous; mais il faut être de bonne foi, s'il n'y a pas de Gens de Lettres en France qui fassent une pareille fortune, il y en a beaucoup plus de pensionnés par l'Etat. On trouve à leur tête celui de vos Confreres, qui, aussi célébre par les agrémens de son esprit, que par l'étendue de ses connoissances, a le premier tiré la Philosophie du Cabinet pour l'introduire dans le monde, & qu'à juste titre on pourroit appeller l'Homme de la Nation.* Ce grand Phisycien pour qui la Nature n'a point de secrets, & qui nous fait admirer la sageſſe du Créateur jusques dans le moindre insecte, ne jouit-il

* M. de Fontenelle.

pas d'une récompense distinguée, & qui fait également honneur & à son mérite & au Souverain de qui il la tient.*

Je trouve encore une différence entre la France & l'Angleterre à l'égard des Gens de Lettres, c'est qu'ici un plus grand nombre d'entre eux parviennent aux dignités de l'Eglise. Le Docteur Potter, homme très-sçavant dans les Antiquités, est aujourd'hui Archevêque de Cantorbery. Le Clergé & les Lettres y gagneroient également, si l'on suivoit en France un pareil exemple. Disons tout néanmoins, si l'on donne ici tant d'Evêchés à de simples Docteurs d'Universités, c'est qu'il ne s'y trouve pas de Gens de Condition pour les demander. Pensez-vous que le Frere d'un Duc ne l'emportât pas sur l'homme qui sçauroit le mieux le Grec de toute l'Angleterre ? Mais le dévouement du Clergé à la Cour le rend tellement odieux à une grande partie de la Nation, & les différentes Sectes qui y sont tolérées ont jetté un tel mépris sur les Chefs de l'Eglise dominante, que la Noblesse dédaigne absolument d'en posséder les honneurs.

* M. de Réaumur.

J'ai vu parmi nous quelques gens d'esprit prétendre que du moins pour l'intérêt de ceux qui travaillent, il n'est pas mal de se plaindre & de faire croire que les Sciences sont ailleurs mieux récompensées. Ainsi les Politiques d'Angleterre soutiennent que de quelque façon que la Cour se conduise, il est toujours bon de crier contre celui qui Gouverne, pour le retenir s'il a de mauvaises intentions, & pour l'empêcher d'en changer s'il en a de bonnes. Je ne sçais cependant si l'on ne rendroit pas ceux de qui dépendent les Graces plus favorables aux Muses, en louant l'accueil que plusieurs d'entr'eux leur font. Sans aiguiser les traits de la Satyre, on peut faire sentir à ceux qui ont le pouvoir en main, combien il est de l'intérêt de l'Etat & du leur de protéger les Lettres. Je ne pense pas que ce soit une bonne voie de se concilier ceux dont on a besoin que de commencer par s'en faire craindre.

Les Arts peuvent-ils sans ingratitude ne pas reconnoître ce qu'ils doivent aux soins du Ministre qui est aujourd'hui leur Protecteur, & qui les a tirés de la langueur où ils commen-

çoient à tomber en France? Peut-on sans injustice refuser les éloges qui sont dûs à celui qui se montre également zélé & pour l'intérêt & l'honneur de la Nation, & pour la gloire & l'utilité des Sciences? * Ces Académiciens dont les uns sous le Ciel brulant de Quito & les autres sur les glaces de Torno mesurent un degré de la Terre, témoignent à toute l'Europe & apprendront à la Postérité quelle affection ce Ministre porte aux Sciences, & quelle protection le Roi leur accorde. Quelque intérêt que les Anglois prennent à la Figure de la Terre, que vraisemblablement Newton a bien connue le premier, quelqu'avantage que la Navigation puisse retirer des expériences que ces Sçavans font actuellement aux deux extrémités du Globe, je doute que le Gouvernement Anglois eût jamais fait cette dépense vraiement Royale & magnifique, pour en découvrir la véritable forme.

Les Gens de Lettres qui se plaignent tant de ce que le Ministere ne fait rien pour eux, ne sont pas toujours ceux qui travaillent le plus utilement

* M. le Comte de Maurepas.

pour l'Etat. Moins ils méritent d'ordinaire, plus ils se font valoir. Ce qu'il y a de sûr, c'est que quels qu'ils soient, de pareilles plaintes ne font que les rendre mépriſables. Elles décélent leurs vues baſſes & mercenaires Sans parler de tant de Sçavans dont elles déshonorent la mémoire, j'ai regret qu'on puiſſe faire ce reproche à M. Des Houlieres. Ce défaut eſt preſque une Maladie Epidémique dans la République des Lettres. La plupart des Auteurs ſe ſont plaints de l'injuſtice de leur Siécle, & dans le fonds toutes ces invectives qu'ils ſe permettent & contre la Fortune & contre leurs Contemporains, ne ſont qu'un éloge adroit de leur mérite, dont leur amour-propre leur exagere l'utilité. On eſt ſurpris de voir que ceux que le Dieu des Richeſſes a regardés le plus favorablement, ſe mêlent au Chœur des mécontens : quelques-uns au ſein de l'abondance murmurent & contre les caprices du ſort, & contre l'injuſtice du tems. Bayle a raiſon de dire, qu'aſſez ſouvent ces ſortes de plaintes ſont plus une marque de l'ingratitude des Auteurs envers leur Siécle, qu'un témoignage de l'ingratitude

du Siécle envers ces Auteurs.

Quel Poëte dans aucune Nation a jamais été plus considéré que le grand Corneille ne l'a été parmi nous ! De son tems le Théâtre de la Comédie étoit garni de Chaises au lieu de Bancs ; il y avoit sa place marquée, qu'aucun par respect pour lui n'osoit occuper : lorsqu'il arrivoit on lui rendoit les mêmes honneurs qu'aux Princes du Sang ; toute l'Assemblée se levoit pour lui. Sommes-nous donc si barbares, parce que nous croyons que le mérite Littéraire ne suffit pas pour admettre un homme au Conseil d'Etat ? * Les Grands parmi lesquels vous vivez, Monsieur, prouvent bien qu'il n'y a point de Pays où les Talens soient plus honorés qu'en France, quand ils sont accompagnés des Mœurs. Mais que sont dans la Société les agrémens de l'esprit où manquent les qualités du cœur ! Les Hom-

* Henry IV. ayant entendu parler de Casaubon, le fit convier de venir s'établir à Paris avec sa Famille, où il le fixa par une pension, qui lui donna les moyens d'y vivre, comme il convient à un Homme de son Caractere, qui n'est pas appellé, disoit Henry, pour gouverner l'Etat. *Mémoires de Sully.*

mes en tout sont aussi injustes qu'inconséquens : ils veulent la fin & ne veulent pas les moyens. Combien de ceux qui sont faits pour aspirer à la considération, ne prennent pas toujours pour y arriver, les seules voies qui y conduisent, les voies honnêtes ! Remontons à la source de la plupart de ces Déclamations & de ces Plaintes générales, nous les trouverons presque toujours fondées sur des mécontentemens particuliers : Souvent les Gens de Lettres ne se rendent pas assez respectables, & c'est alors qu'ils se plaignent le plus de n'être pas assez respectés.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XXVI.

A Monsieur DE BUFFON, *sur la beauté de la Campagne en Angleterre, la richesse du Climat & l'industrie des Habitans.*

De Newark dans le Comté de Nottingham, &c.

MONSIEUR,

AU sein de la France vous vivez comme on vit en Angleterre ; les amusemens de la Ville cessent de vous toucher dès que vous pouvez goûter ceux de la Campagne. Qu'il est agréable pour vous qui l'aimez, que le genre d'étude auquel vous vous êtes appliqué, vous y appelle de bonne heure ! Autant il est dangereux de faire son occupation de ses plaisirs, autant il est heureux de pouvoir faire son plaisir de ses occupations.

Il y a deux mille ans que les Poëtes regrettent l'Age d'Or, & j'en suis étonné ;

né ; à mon avis il n'eſt point paſſé ; il regne & regnera toujours à la Campagne : vous l'avez sûrement retrouvé à celle où vous êtes. Depuis un mois que je ſuis ici ſur les bords du Trent, je goûte toutes les douceurs de cette vie paiſible qui faiſoit le bonheur de nos premiers Peres. L'Age de Fer ne ſe fait ſentir que dans les Villes, parce qu'elles ſont le centre de la Médiſance, de l'Envie, de l'Ambition, & de la Perfidie. A la Campagne on les ignore, à moins qu'on ne les y apporte. Mais combien de gens y ſont ſuivis du cortége de tous ces vices ! Ils y vivent comme à la Ville, occupés des mêmes ſoins, enivrés des mêmes folies, ou dévorés des mêmes paſſions. Ceux-là ne connoîtront jamais les jours heureux du Siécle d'Or. L'Age de Fer les ſuivra par-tout.

A l'égard de la Campagne d'Angleterre dont vous voulez que je vous donne quelque idée en attendant que vous en veniez juger par vous-même ; je vous répons d'avance de la ſatisfaction que vous aurez un jour à voir ce Pays-ci ; tout contribue à le rendre auſſi agréable que fertile, & la qualité du Climat, & l'induſtrie des Habitans.

Après avoir vû l'Italie, vous ne trouverez rien dans les Edifices de Londres qui puisse vous satisfaire. Cette Ville n'est réellement étonnante que par sa grandeur. Au contraire il suffit d'avoir des yeux pour être ici frappé de la beauté de la Campagne, du soin avec lequel la Terre est cultivée, de la richesse des Pâturages, des nombreux Troupeaux dont ils sont couverts, de l'air d'abondance & de propreté qui regne dans les moindres Villages. Ceux qui ne regardent pas l'Angleterre comme un Pays très-fertile, sont en effet dans l'erreur. Les Anglois retirent tous les ans plusieurs Millions du superflu de leurs bleds.

On a de la peine à se persuader parmi nous que les froids violens soient ici plus rares qu'en France, cependant il est vrai que les brouillards dont cette Isle est communément couverte, la défendent également & des chaleurs & des gelées excessives. Ces vapeurs épaisses sont peut-être aussi bienfaisantes pour la terre, que nuisibles à la santé des Habitans. Une preuve qu'elles rendent ce climat-ci plus modéré que le nôtre, c'est qu'on éléve ici en pleine terre différens Arbres qu'en France on ne peut conser-

ver que dans des Serres. La plûpart de ceux de la Virginie réuſſiſſent très-bien aux environs de Londres. A Montbard vous êtes obligé de les mettre à l'abri pendant l'Hiver.

La Campagne ici me paroît toujours riante, parce que je la vois toujours verte; à la vérité elle n'eſt pas auſſi variée qu'elle l'eſt en France. On ne voit en Angleterre, excepté dans quelques Provinces, ni vaſtes Plaines, ni hautes Montagnes. Rien n'y étonne les regards, mais tout les ſatisfait. Ce ne ſont de tous côtés que des Collines dont la pente eſt auſſi douce que l'aſpect en eſt agréable. Si les Forêts qui couvroient autrefois ce Pays-ci ont preſqu'entiérement diſparu, les petits Bois dont ces Collines ſont couronnées, & les Hayes dont les Prés & les Champs ſont partout environnés, font peut-être plus de plaiſir à la vuë, & ſont une preuve & de la richeſſe du terrein, & de l'induſtrie de ceux qui le cultivent. Le vaſte Pays qu'on découvre du haut de Richemont, a moins l'air d'une Campagne que d'un Jardin immenſe. Il offre en quelque ſorte aux yeux une image du Paradis Terreſtre.

Ce qui contribue le plus ici à la beauté de la Campagne, c'eſt le grand nombre de Parcs & de Maiſons riantes dont elle eſt meublée. La Seine orgueilleuſe étale ſur ſes bords des Edifices magnifiques, des Palais ſuperbes; la Tamiſe moins vaine, quoique du moins auſſi riche, ne préſente à vos regards que des Maiſons ſimples & jolies, mais en ſi grand nombre & avec une telle variété, qu'elle forme de toutes parts les aſpects les plus agréables.

Enfin il paroît que la Verdure eſt plus belle ici qu'en France, ſi nous en exceptons la Normandie, qui reſſemble en tout ſi fort à l'Angleterre. Le Parc S. James a offert à mes yeux une couleur que je ne connoiſſois pas. C'eſt dommage que l'on doive cet agrément à un défaut, c'eſt-à-dire, à l'humidité du terrein. Le tout bien examiné, chaque Climat a ſes avantages, & chaque avantage entraîne ſes inconveniens. Conſolons nous d'habiter un Pays, à la vérité moins verd, mais beaucoup plus ſec, & par conſéquent plus ſain.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR;

Votre très-humble, &c.

LETTRE XXVII.

A Monsieur HELVETIUS, *sur les Vapeurs.*

De Newark dans le Comté de Nottingham, &c.

MONSIEUR,

VOUS portez un nom célebre, & quoique vous ne suiviez pas la route de ceux qui l'ont fait connoître, vous ne vous rendrez pas moins illustre. Vos talens feront également honneur à votre Patrie; s'ils sont différens des leurs, vous ressemblez du moins à ces vertueux Citoyens par l'usage que vous en faites. vous avez puisé dans votre Famille cet esprit d'utilité publique qui se propose en tout l'avantage de la Société. Comme eux vous n'avez en vue que le bien du Genre Humain. L'esprit a ses maladies ainsi que le corps. Les hommes qui ont besoin de Médecins de l'une & de l'autre espece, ont également honoré

Homere & Hyppocrate. Ceux qui ont rendu votre Nom fameux, se sont appliqués à connoître & à guérir les maladies où le corps est exposé par sa nature & par l'intempérance de nos appétits. Vous travaillez à détruire les Foiblesses, les Préjugés, les Erreurs, les Passions, & les vices de toute espece qui sont les vrayes maladies de l'esprit. Il se trouve encore vrai que par un autre chemin vous arrivez au même but : Vous prévenez en rendant l'homme plus sage, le mal Physique dont ils enseignent les remedes. Les Leçons de la Morale ne sont pas moins utiles à notre conservation que celles de la Médecine. La Tempérance est le meilleur Préservatif de la Santé.

Parmi les Maladies il en est une que je crois plus de votre ressort que de celui des Médecins ordinaires ; vous vous doutez bien que je veux parler des Vapeurs : du moins c'est un mal dont les effets sont aussi équivoques que la cause. Vous sçavez, Monsieur, combien elles sont communes en ce Pays-ci ; elles y passent même pour contagieuses ; cependant jusqu'ici j'ai eu le bonheur de les braver avec impunité : ce n'est pas

que j'aye aucun secret particulier pour m'en garantir, je vous l'avoue de bonne foi, ce qui m'empêche de les craindre, c'est que je n'y crois pas.

Je ne prétens en aucune façon nier qu'il n'y ait des Vapeurs réelles, mais elles sont rares parmi les hommes. Je ne veux pas non plus parler de celles qui sont affectées aux Femmes, & qui sont l'effet de leur constitution particuliére. Enfin si l'air que nous respirons peut influer sur notre tempérament, il n'est pas moins vrai qu'en plusieurs cas nous allons chercher bien loin la cause d'un mal dont le principe est au-dedans de nous-mêmes. Nous nous plaignons lorsque nous devrions nous accuser.

Les Vapeurs dont je veux parler, sont celles qu'on ne doit regarder peut-être que comme la marque d'une imagination déréglée : je soupçonne que beaucoup de ceux qui s'en plaignent sont moins malades du corps que de l'esprit ; & qu'en général elles affectent plus la tête que l'estomac ou le genre nerveux.

Dans la plûpart des hommes les Vapeurs ne sont autre chose qu'un Ennui violent ; & l'Ennui est, je l'avoue, la plus cruelle de toutes les maladies.

L'Esprit & le Corps agissent mutuellement & nécessairement l'un sur l'autre. En ce sens les Vaporeux ont raison de se plaindre : il n'est gueres d'Etres plus malheureux. Mais il ne veulent pas avouer qu'ils s'ennuyent, de peur de déceler un vice dans leur esprit, ou un déréglement dans leurs appétits. Par la maladie qu'ils affectent, ils surprennent notre pitié, & l'aveu de la vérité ne feroit qu'humilier leur amour propre. On tire une sorte de vanité de ses malheurs, mais on a toujours une honte secrette de ses défauts. Du moins on aime mieux paroître malade que fou ; & dans la plûpart des Vapeurs il pourroit bien entrer un grain de folie. C'étoit l'opinion de M. Chirac. Ce grand Médecin aussi incapable de flatter la manie d'un homme, que de prendre un travers de l'esprit pour une maladie du corps, se trouva un jour pressé par un Vaporeux de cette espece, qui depuis long-tems lui demandoit un remède pour ce mal prétendu. M. Chirac poussé à bout, lui répondit avec une dureté qui tenoit de son caractere, que le seul remède qu'il eût à lui conseiller, étoit d'aller assassiner quelqu'un sur le grand chemin, & de

prendre enſuite la Poſte pour ſortir du Royaume ſi bon lui ſembloit. Celui qui faiſoit monter à cheval un autre prétendu Vaporeux, & l'envoyoit à trois lieuës de Paris boire de petites bouteilles d'eau de la Seine qu'il lui déguiſoit avec ſoin, & qu'il lui faiſoit paſſer pour une eau merveilleuſe contre cette maladie, ne le traitoit-il pas comme on traite les Enfans qu'on ne peut guérir ſans les tromper ſur la nature des Remedes qu'on leur donne.

Ici tout me confirme dans mon opinion. Les gens d'un appétit modéré qui jouiſſent de tout ſans trop s'attacher à rien, & les Sots qui ont le don heureux d'ennuyer les autres ſans s'ennuyer eux-mêmes, ne ſont pas ſujets aux Vapeurs. Au contraire les Gens d'eſprit, & les tempéramens vifs pour ſe livrer avec trop d'ardeur aux plaiſirs de quelqu'eſpéce qu'ils ſoient, s'uſent bientôt le ſentiment; & s'ils n'ont pas quelque goût ſimple pour remplir les vuides de leur vie, ils tombent inſenſiblement dans un ennui qui les conſume. Voilà ce qu'en France on appelle des Vapeurs, voilà ce qu'on appelle ici le *Spleen*, maladie qui fait que tant d'Anglois aban-

donnent leur Isle. Il est à remarquer qu'ici même ni le Laboureur, ni l'Artisan n'y sont sujets; on n'est tourmenté des Vapeurs que dans le sein de l'oisiveté & des richesses; & c'est ce qui en fait mieux connoître la véritable cause. C'est pour cela que M. Locke, dans son Traité de l'Education des Enfans, regardant l'exercice considéré purement en lui-même comme nécessaire à la santé, est d'avis qu'on fasse apprendre à un Gentilhomme un Métier: *J'entens* dit-il *un Métier Méchanique, qui ait besoin du travail de la main.* Charlemagne, par esprit de sagesse, vouloit qu'on pratiquât la même chose à l'égard de ses Enfans.

Cette Maladie si peu connue & de ceux qui y sont sujets, & des Médecins qu'ils consultent, n'est autre chose qu'une inactivité d'ame. Ainsi que les remedes mettent les humeurs du corps en mouvement, le changement d'occupation donne des secousses à l'ame qui la tirent de cet engourdissement. Quand on n'a pas assez de puissance chez soi pour se procurer ces secousses, il faut chercher ailleurs de quoi les exciter. Dans cet état de langueur on a besoin

qu'une force étrangere supplée à notre foiblesse, & nous fasse agir pour ainsi dire malgré nous-mêmes. L'Ame comme le Corps a sa résistance au changement qu'on pourroit appeller aussi de même que dans la matiere, force d'Inertie. C'est-là la cause dominante des Vapeurs, & l'obstacle le plus difficile à vaincre pour les guérir. Tous les hommes tendent à la paresse, & la paresse des Philosophes est de ne faire que des choses de leur goût. De là si le sentiment vient à s'émousser, il y a tout à craindre qu'on ne tombe par dégré dans l'inaction.

M. le Chevalier Temple dans ses Observations sur la Hollande, remarque que ceux qui voyagent dans ce Pays se plaignent d'y ressentir des Vapeurs, sans que ceux qui l'habitent y soient sujets. *Cette Maladie*, dit-il, *est trop rafinée pour ce Pays & ses Habitans, qui se portent bien lorsqu'ils ne se portent point mal, & sont tranquilles lorsque rien ne les trouble.* Montagne a de même fait sentir de combien le sort de ceux qui travaillent à la terre, est souvent plus heureux que celui des autres hommes. *Le Laboureur*, dit-il, *n'a du*

mal que lorſqu'il l'a. Lorſque les maux nous faillent, la Science nous prête les ſiens. Les Vapeurs ſont plus communes en Angleterre qu'ailleurs, parce que c'eſt le Pays où il y a le plus de gens qui s'inquietent & qui s'ennuyent, parce que c'eſt le Pays où on ſe livre de meilleure heure & avec plus d'emportement à toute ſorte d'excès.

Outre la cauſe générale de cette Maladie, il y en a auſſi pluſieurs particuliéres. Contracter un Mariage ridicule, perdre des ſommes conſidérables au jeu, ſe ruiner en Bâtimens, manquer une Charge, parmi nous être diſgracié à la Cour, ici voir proſpérer le Miniſtre: voilà ce qui cauſe auſſi très-ſouvent des affections mélancholiques. Tout Paris a été témoin de la folie d'un homme, qui né avec aſſez peu de bien, fit une fortune immenſe pendant le Syſtême, & ne put ſe conſoler à la fin d'être réduit à cinquante mille livres de rente. Il en eut la jauniſſe pendant deux ans *.

* L'Auteur de la Vie d'Epictete rapporte qu'un homme tout éploré, ſe jetta un jour aux pieds d'Epaphroditus ſon Maître, qui étoit Capitaine des Gardes de Néron, ſe plaignant avec une douleur extrême de ſa mauvaiſe fortune,

L'homme le plus sujet aux Vapeurs que j'aye connu, n'en avoit de violents accès que lorsqu'il se trouvoit sans argent. Selon qu'il en avoit plus ou moins, elles augmentoient ou diminuoient, de sorte que sa bourse étoit le Thermométre infaillible de sa maladie. La veille de l'attaque la plus vive qu'il ait eue, il avoit perdu deux cens Louis au Pharaon.

Comme les Vapeurs sont ici plus communes qu'en France, il y a apparence qu'elles y sont aussi plus anciennes. Vous sçavez que parmi nous elles n'ont été connues que vers le commencement du dernier Siécle. Le Vassor dans son Histoire de Louis XIII. dit que si-tôt que le Roi crut en être attaqué, certains Courtisans efféminés, & quelques beaux Esprits de Cercle & de Ruelle, les mirent à la mode. Des Maladies à la mode! sans doute, & dans quelle extravagance la manie du bel air ne fait-elle pas donner la plûpart des hommes! Il faut pourtant que les progrès de ce mal n'ayent pas été d'abord bien rapides.

qui l'avoit réduit pour tout bien, à cent cinquante mille écus. *Je m'étonne en vérité*, répondit Epaphroditus, *comment vous avez pû avoir la patience d'être si long-tems sans en parler.*

Le Commentateur de Desprèaux, dans ses Notes sur la huitiéme Satire, nous assure que du tems que cette Piece fut composée on ne connoissoit de Vapeurs qu'aux Femmes, & que les Hommes ne s'étoient pas encore avisés d'être attaqués de cette Maladie ; ce qui prouve que vers le milieu du Siécle elle n'étoit pas bien commune. Vous voyez combien elle l'est devenue depuis ; il n'y en a pas de plus répandue à Paris : tous les états, tous les rangs en sont infectés. Du Courtisan elles ont gagné jusqu'au Bourgeois, & du bel Esprit jusqu'au Libraire. Elles commencent même à se répandre dans les Capitales de Province où les Intendans les ont portées.

Cette Maladie s'appelle la Maladie des Gens d'esprit ; c'en est assez pour que je ne sois pas surpris de ses progrès dans un Siécle où tout le monde s'en pique ; ils eussent été bien différens si elle se fût appellée la Maladie des Esprits déréglés. Du moins il est vrai qu'en Angleterre comme en France, ceux qui ont des Vapeurs ou qui croyent en avoir, se font honneur d'y être sujets. Ils voudroient nous les faire envisager comme une espece de tribut qu'ils

payent à la nature pour un don qu'elle ne fait qu'à ſes favoris. Monſieur, me dit un jour un Vaporeux qui vouloit me convertir ſur cet article, vous ne croyez pas aux Vapeurs, parce que vous n'y comprenez rien ; Hyppocrate n'y comprenoit pas plus que vous, & ne laiſſoit pas d'y croire, il dit qu'il y a dans cette Maladie quelque choſe de Divin Θεῖον τι. Ce Malade imaginaire tenoit ces deux mots Grecs d'un Médecin, qui, pour mieux l'entretenir dans ſa manie, s'étoit plû à flatter ainſi ſon amour propre. Auſſi les eût-il volontiers, à l'exemple de l'Avare, fait graver en lettres d'or ſur ſa cheminée. Et comment en effet ne ſe pas glorifier d'une Maladie qui a quelque choſe de Divin ! Tout badinage à part, à Londres comme à Paris on en tire vanité. On fait plus ici, on l'affiche pour ainſi dire. Quand je n'aurois d'autre marque pour reconnoître un Vaporeux, du moins à l'odorat je ne m'y tromperois pas. *L'aſſa Fœtida* paſſe en Angleterre pour être un remède aux Vapeurs, & peut-être n'en eſt-il que l'enſeigne. Quoiqu'il en ſoit, ceux qui ſe croient attaqués de ce mal en font ici grand uſage ; les uns en prennent en

poudre, au lieu de Tabac, d'autres en portent dans des sachets sur l'Estomac, comme j'ai vû en France, quelques gens simples, & crédules, portent les petits sachets contre l'Apoplexie. Quiconque veut avoir l'honneur de passer pour Vaporeux, doit s'accoutumer à cette infection. J'ai remarqué que les Dames sont celles qui en font le plus d'usage, & qui s'y font le plus aisément.

La plûpart des gens à Vapeurs, de même que celui que Moliere a peint dans son Malade Imaginaire, se fâchent quand on ne veut pas ajouter foi à leur Maladie. J'en ai vû un se mettre en une aussi grande fureur, quand on lui disoit qu'il avoit l'air de se bien porter, que si on lui eut dit qu'il avoit l'air d'un malhonnête Homme. Malheureusement ceux qui sont ainsi affectés, ne trouvent que trop des Médecins Charlatans qui sont intéressés à entretenir leur erreur, & qui aiment moins de vrais Malades qui meurent ou qui guérissent, que des Malades d'imagination qui vivent longtems, & qui ne guérissent jamais. *Ils les font*, dit Montagne, *saigner, purger & médeciner pour des maux qu'ils ne sentent qu'en leurs discours.* Moliere qui a peint

tous

tous ces Caractéres d'après la nature, a été quelquefois obligé de les charger pour qu'ils fissent plus d'effet au Théâtre : il n'en est pas de même de son Malade Imaginaire ; j'en connois de plus Ridicules.

Au reste, de même que l'Auteur de cette Piéce n'y attaque pas les vrais Médecins dont il reconnoît le mérite, je ne prétens pas non plus, je vous le répéte, parler ici de quelques Vaporeux véritables & involontaires que je fais profession de plaindre, mais du grand nombre de ceux qui se rendent tels par le déréglement de leur esprit. Je n'attaque que les Malades d'imagination, que la raison pourroit guérir s'ils vouloient essayer de ses remedes, & je les plains encore bien plus que je ne les condamne. Soit que les douleurs du corps altérent la paix de l'esprit, soit que les troubles de l'esprit dérangent la constitution du corps, on souffre, & quelle qu'en soit la cause, on est malheureux. Que l'esprit est un don funeste, lorsqu'au lieu de tempérer les amertumes de la vie, il ne sert qu'à en empoisonner les douceurs ! Aussi foibles à de certains égards qu'aveugles à d'autres, si d'un côté nous

craignons tout comme mortels, de l'autre nous souhaitons tout comme si nous ne devions jamais mourir.

Les caprices & les désirs immodérés des Hommes leur font sans cesse trouver des épines, où ils ne devroient cueillir que des roses. En se livrant trop au plaisir, on se prépare des regrets certains; le moindre risque que l'on court, est d'y devenir insensible, & dès-lors on ne vit plus, on ne fait que languir. Au contraire se contenter de l'état où le sort nous a fait naître, remplir de son mieux les devoirs de la Société, jouir des différens plaisirs & en éviter les excès, s'armer de prudence contre les malheurs qui peuvent arriver, s'en consoler quand on n'a pû les prévenir, recourir pour les oublier aux distractions & à l'exercice : voilà les vrais moyens de prévenir ou de guérir les Vapeurs. Si dans cette Maladie les principales douleurs du corps ne viennent que des affections de l'esprit, travailler à la guérison de l'esprit, c'est couper le mal dans sa racine. L'Homme seroit heureux, s'il connoissoit le prix de sa raison, elle est un remede à tout. Je pense néanmoins assez bien de l'humanité pour croire

qu'un jour la raiſon prendra le deſſus de cette Maladie, & que dans quelque Siécle il n'en ſera queſtion que comme d'un Ridicule, que la Mode avoit rendu contagieux.

Au ſ rplus, les Vapeurs des Anglois différent de celles des François, en ce qu'ici les accès en ſont plus ou moins violens ſelon les vents qui regnent. L'Automne, & les tems ſombres & couverts y ſont très-dangereux pour ceux qui ont l'imagination tant ſoit peu tournée à la Mélancholie. Un Gazetier rapportant la mort de pluſieurs Anglois qui s'étoient tués eux-mêmes, remarqua plaiſamment que la choſe étoit d'autant plus extraordinaire, que la ſaiſon de ſe tuer en Angleterre n'étoit pas encore arrivée. Soit foibleſſe, ſoit courage, il n'eſt que trop vrai que l'Ennui porte pluſieurs Anglois à ſe donner la mort. Séneque le mettoit au rang des Cauſes qui la rendent quelquefois déſirable: *Songez*, dit-il, *depuis combien de tems vous faites la même choſe* *: Un Gentil-

* *Cogita quam diù jam idem facias. Cibus, ſomnus, libido, per hunc circulum curritur. Mori velle non tantum & fortis aut miſer ſed & faſtidioſus poteſt.*

homme que j'ai connu s'eſt tué, pour n'avoir pas la peine de s'habiller & de ſe déshabiller tous les jours. S'il y a tant d'Anglois qui prennent une réſolution ſi funeſte, c'eſt peut-être en partie la faute du Gouvernement. Cette eſpéce de férocité eſt en honneur parmi eux; on permet à des Ecrivains dangereux de la louer comme une Vertu Nationale. C'eſt ainſi que le Préjugé confond les Vertus & les Vices, & que l'on regarde comme une marque de courage, ce qui ne peut être qu'un témoignage de folie. Des Peuples que nous appellons Barbares, en cela plus ſages, ne permettent pas que celui qui s'eſt tué lui-même ſorte par la porte de ſa Maiſon: ils font une brêche à la muraille, & l'enterrent ſans aucune Cérémonie. Si la Religion éleve envain ſa voix, la Politique devroit employer toutes ſes reſſources pour prévenir de pareils attentats. Vantons moins la Politeſſe de nos Mœurs Européennes: en Morale, les Sauvages ſont ſouvent nos Maîtres.

L'importance de la matiére m'a fait prendre un ton plus ſérieux que je ne l'euſſe voulu; les Vapeurs en demandent un autre, & j'y reviens. En général on

se plaint beaucoup ici de l'influence des Vents, & l'on n'y aime point du tout le Vent d'Est. Si l'on a des visites à faire, il n'est pas mal de consulter auparavant la Girouette, puisqu'elle gouverne ici tant de têtes, faute de quoi l'on risque d'être mal reçu. Cette précaution est encore plus nécessaire, si l'on veut obtenir quelques graces des Grands ou des Ministres. Un jour un Homme avoit un Emploi à demander, le Ministre avoit été puissamment sollicité en sa faveur, l'Homme en question part de chez lui par le vent du monde le plus favorable. Le Vent vint à changer en chemin, & emporta toutes ses espérances.

Vous qui aimez toutes les choses de ce Pays-ci, vous ne serez peut-être pas fâché que je joigne à cette Lettre une Plaisanterie qui y a quelque rapport, & que l'on attribue à un des Hommes d'Angleterre qui a le plus d'esprit.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

Catholicon aureum, Basilicum;

ou

LE ROYAL SPE'CIFIQUE D'OR.

« CE Remede est si connu dans » toutes les Cours de l'Europe, & si » estimé par les Seigneurs & la Noblesse » de ce Royaume pour ses vertus mira- » culeuses dans toutes les Maladies » Hypocondriaques & Histériques, » qu'il est regardé avec raison comme la » Médecine Universelle; car il guérit » infailliblement toute espece de *Spleen*, » de Vapeurs, de Mélancholie, &c. » quelqu'invétéré que soit le mal, & de » quelque cause qu'il puisse procéder; » soit qu'il vienne de mauvaise santé, » d'indigestion, d'humeurs âcres & bi- » lieuses, ou d'une disposition d'esprit » sombre & melancholique, ou enfin de » malheurs arrivés, les uns par des ac- » cidens qu'on ne pouvoit prévoir, les » autres par le jeu, le luxe, & la dissipa- » tion: Dans tous ces cas, ce Remede » miraculeux procure au Patient un sou-

» lagement sûr & prompt, en rectifiant
» les sucs, purifiant le sang, & facilitant
» la digestion, de façon que l'esprit
» plongé auparavant dans de tristes ré-
» flexions, & tourmenté par des crain-
» tes & des frayeurs continuelles, se li-
» vre à l'instant à des idées entiérement
» opposées qui renouvellent toute l'Oe-
» conomie animale, réjouissent le cœur,
» échauffent l'imagination, procurent
» des songes agréables, & entretien-
» nent le cours des esprits animaux dans
» une vivacité toujours égale : En un
» mot, il guérit toutes Personnes,
» comme par une espece d'enchante-
» ment, de ces embarras d'esprit qui
» occasionnent une façon de penser tris-
» te & mélancholique, & les remet dans
» un état de sérénité, de bonne humeur
» & de gayeté. Il est très-agréable au
» palais, & on le peut prendre sans que
» le plus intime de ses Amis, sans mê-
» me que les Personnes avec qui l'on
» partage & sa Table & son Lit, puis-
» sent s'en appercevoir. Le Docteur
» *Robert King*, qui en a eu le Privilége
» exclusif, est le seul qui le distribue en
» sa Maison rue *Piccadilly*, vis-à-vis
» celle d'*Arlington*, où on peut l'aller

» consulter sur ces Maladies tous les
» matins, depuis huit heures jusqu'à Mi-
» di, & non à d'autres heures, à moins
» que ce ne soit pour des cas fort ex-
» traordinaires.

« NB. Ceux qui auront recours au
» Docteur au lieu susdit, pourront rece-
» voir de plus amples instructions sur
» les vertus de ce Remede, & sur le
» grand nombre de Cures qu'il a fai-
» tes, avec les noms & les adresses des
» Personnes qui sont prêtes à en rendre
» témoignage.

LETTRE XXVIII.

*A Monsieur le Marquis D u T**, sur quelques inconvéniens de la Constitution Politique d'Angleterre.*

De Northampton, &c.

MONSIEUR,

QUOIQUE j'aie déja vécu plus de huit mois à Londres, la fumée & les brouillards ne m'ont pas encore permis de voir cette Ville. J'y retourne exprès pour satisfaire ma curiosité, & je profiterai de la belle saison pour en visiter exactement les environs. Voici le tems de faire une pareille tournée; la Campagne est riante, & la Verdure est dans toute sa beauté.

Vous aimez que je vous fasse part de tout ce qui a rapport aux Mœurs de cette Nation, vous vous plaisez à les combiner avec ses Loix, & à juger par des faits particuliers de l'influence du Gouvernement Politique sur les diffé-

rens Ordres de l'Etat. Ce qui m'arrive aujourd'hui pourra donner matiere à vos réflexions.

Je suis dans une des Villes d'Angleterre, où il y a les meilleures Auberges, & je me trouve logé dans une des plus mauvaises de la Province, & cela parce que j'ai rencontré en chemin un Pair du Royaume qui alloit, ainsi que moi, à Londres, & qu'il a voulu que nous fissions le reste de la route ensemble, ce à quoi j'ai consenti sans peine, ne me doutant pas que je paierois si cher l'honneur de sa Compagnie.

Ici chaque Parti a ses Auberges affidées; & si un Membre du Parlement est contre la Cour, il faut qu'il aille aux Auberges de son Parti, autrement tout seroit perdu : ou l'on croiroit qu'il a tourné Casaque, ou on la lui tourneroit. En ce Pays-ci, & dans toutes sortes d'états, les Enfans sucent avec le lait l'esprit de Faction. A peine sçavent-ils parler, qu'on leur apprend les termes de *Corruption* & d'*Opposition*, par où l'on désigne aujourd'hui les différens Partis auxquels on donnoit il n'y a pas long-tems les noms odieux de Wigs & de Torys.

Mon Convive cependant s'eſt mieux tiré d'affaire que moi; ne trouvant pas le Vin bon, il a eu recours à la Bierre; & la Poularde étant trop dure, il s'en eſt vengé ſur le Pouding, qui ne l'étoit pas. Mais moi qui ne ſuis pas fait à cet aliment groſſier, & qui ne bois que peu de Bierre, moi qui ne ſuis ni pour le Parti de la Corruption, ni dans celui de l'Oppoſition, ni Wig, ni Torys, *qu'allois-je faire dans cette maudite Galere?*

Ce n'eſt pas tout, & j'ai vu le moment où j'ai cru que la haine de notre Hôte pour le Miniſtre lui donneroit le Privilége de ſe mettre à Table avec nous. Il a fallu du moins boire au même Pot avec lui à ſa ſanté, & à celle de tous ceux qui dans la Ville de Northampton ſont ennemis de M. Walpole, de qui je n'ai pas le moindre ſujet de me plaindre, & amis de notre Aubergiſte, dont, comme vous voyez, je n'ai pas ſujet de me louer. Il a fallu, qui pis eſt, écouter les raiſonnemens de ce zélé Partiſan de l'*Oppoſition*. Mon Convive a eu la politeſſe de l'entretenir tant qu'a duré le Souper; car ce n'eſt pas l'Hôte

qui faiſoit la Cour à Mylord, c'eſt Mylord qui la faiſoit à l'Hôte. Celui-ci s'eſt plaint avec chaleur de la Corruption du Miniſtere, & de la Moleſſe du Parlement. Mylord a fait ce qu'il a pû pour excuſer auprès de notre Hôte Politique la conduite de ceux de ſon Parti, & pour lui perſuader qu'on faiſoit tout ce qu'il étoit poſſible de faire dans les conjonctures préſentes. L'Aubergiſte n'a pas voulu entendre raiſon. *Non, Mylord*, a-t-il répondu d'un ton emporté, *on ne le fait pas; ſi j'étois, comme vous, Membre du Parlement, on en chaſſeroit tous les Gens en place, & l'on caſſeroit la Milice, ou, ſur mon honneur, je mettrois le feu aux quatre coins de la Ville de Londres.*

Sur cela, il nous a ſouhaité le bon ſoir encore tout en colere. Après qu'il a été retiré : Monſieur, m'a dit mon Convive, il ne faut pas que tout ceci vous étonne. En ce Pays-ci nous ſommes obligés de ménager tout le monde pour conſerver notre crédit dans une Province. Cet Homme tel que vous le voyez, eſt un Homme riche; tout groſſier & tout brutal qu'il eſt, il paſſe pour honnête Homme, & il

eſt écouté ; & dans une Ville comme celle-ci, il eſt de plus d'importance que vous ne vous l'imaginez : ſa voix aux Elections entraîne toujours celle de tous ſes Voiſins.

Au reſte, ce n'eſt pas ſeulement en route que ces Meſſieurs ſont expoſés à payer leur zéle pour leur Parti. Dans leur Maiſon de Campagne ils ſouffrent à tout inſtant de cette eſpéce de Tyrannie. Ceux qui aſpirent à quelque conſidération, & qui ne veulent pas faire leur cour au Roi, ſont obligés de la faire au Peuple. Un Membre du Parlement, par exemple, qui eſt dans l'*Oppoſition*, eſt obligé de ſe pourvoir de toutes les Proviſions dont il a beſoin auprès des Marchands de ſon Parti, fuſſent-ils les plus mal fournis ; ſi ſes gens venoient à acheter une livre de Sucre chez un Epicier qui tient pour le Miniſtre, leur Maître ſeroit regardé comme un Faux-Frere, & il perdroit tout ſon Crédit. C'eſt un point capital, & il faut que les Maîtres veillent de près leurs Domeſtiques pour les empêcher de commettre un pareil crime. De-là cependant il arrive que votre Marchand abuſe du Privilége ex-

cluſif, vous vend les plus mauvaiſes Marchandiſes, & toujours au prix le plus cher.

Je connois un Homme fort riche ; qui, pour conſerver ſon Crédit dans une petite Ville de ſon voiſinage, a été long-tems obligé de ſe faire eſtropier par un Cordonnier qui faiſoit beaucoup de bruit aux Elections, mais qui chauſſoit fort mal ceux à qui il vendoit ſa Voix. Ce Cordonnier étoit ennemi de la Cour & de la Haute-Egliſe, & d'une fidélité à ſon Parti à toute épreuve. Le Gentilhomme ſe laſſant d'être mal chauſſé, fut obligé pour le ménager de recourir à un expédient, ce fut de continuer à prendre de lui des Souliers, qu'il faiſoit porter à ſes Valets, & d'en faire faire d'autres en ſecret pour ſon uſage par un Cordonnier du Parti de la Cour.

Il eſt vrai, Monſieur, que voilà des choſes qui n'arrivent pas chez nous, & de ces Originaux que nous ne connoiſſons pas. Mais ces inconvéniens entrainent des avantages eſſentiels dont nous ſommes privés ; ſeulement il eſt ſûr qu'en France nous nous chauſſons à notre fantaiſie, & que quand nous

sommes en route, nous sommes maîtres de choisir les Auberges où l'on fait la meilleure chere.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XXIX.

A Monsieur DE LA CHAUSSE'E, *sur les Petits-Maîtres & la licence des Mœurs substituée à la Galanterie qui régnoit autrefois en France.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

JE voudrois, dit M. Addison dans une de ses Feuilles, que pour l'honneur de l'Angleterre, le Parlement donnât un Acte, qui défendit l'*Exportation* des Sots. Comme je n'ai pas moins à cœur l'honneur de ma Patrie, j'ai regret qu'une pareille Loi n'ait pas lieu parmi nous; je n'entens pas seulement parler de ces hommes simples qui ont besoin d'acheter le vent pour voyager sur Mer, & qui prennent les Chats pour des Diables familiers. * Il

* Voyage des Pays Septentrionaux, par le sieur de la Martiniere.

eſt des Sots de tant d'eſpéces différentes ! La plus mépriſable de toutes néantmoins, & malheureuſement la plus commune parmi nous, eſt l'eſpéce de ceux dont la confiance égale la ſottiſe. On aime beaucoup à voir ici un François de ce caractere ; moins on l'eſtime, plus on le cherche ; on ſe plait à trouver dans le Particulier de quoi juſtifier le mépris qu'on a pour le Général, & celui qui a la ſtupidité d'être flatté de cet accueil, ne s'apperçoit pas qu'il eſt auſſi déshonorant pour lui qu'inſultant pour ſa Nation. Il faut l'avouer, nos Petits-Maîtres ſont bien extravagans. L'Auteur que je viens de citer donne ailleurs l'Anatomie d'un de ces Etres ſinguliers : il prétend que le Petit-Maître eſt le ſeul individu de notre eſpéce, dans la tête duquel on ne trouve point de Cervelle. Celui de nos jours n'a, ce me ſemble, jamais été mieux peint que dans le *Fat puni*. J'ai lû avec grand plaiſir cette petite Comédie ; j'y ai reconnu le véritable Portrait de ces Hommes frivoles, auſſi enviés des Sots, que mépriſés des gens ſenſés, & qui ne réuſſiſſent qu'auprès des Femmes qui leur reſſemblent. Voi-

ci une Lettre écrite depuis peu à Mylord C***, où on ne les épargne pas. C'eſt une leçon qui ſûrement leur paroîtroit déſagréable, & dont cependant ils auroient grand beſoin. Les meilleurs remédes ſont dans ce cas, il faut leur paſſer leur amertume en faveur de leur ſalubrité. La cenſure que vous allez lire n'eſt peut-être pas moins juſte qu'elle eſt aigre, & je vous demande à vous, qui connoiſſez ſi bien nos Mœurs, ſi en effet elles n'ont pas de quoi ſcandaliſer un honnête Anglois, qui fait conſiſter la véritable Politeſſe à n'offenſer perſonne, & qui n'admet pour Regle de ſçavoir vivre, que celle de remplir ſes devoirs.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

*LETTRE de M** à Mylord C**.*

De Paris ce, &c.

MYLORD,

» JE ne ſçais ce que les François pen-
» ſent de moi, ni ce que vous en
» allez dire vous-même, mais je vous
» avoue que le ſéjour de Paris commen-
» ce à me peſer, & que je n'y puis plus
» tenir. Les Mœurs & la façon de pen-
» ſer de ce Pays-ci me ſont inſupporta-
» bles. Je ne puis m'accoutumer à de
» l'eſprit dont le bon ſens n'eſt pas la
» baſe, ni me ſatisfaire de qualités ai-
» mables où manquent les eſſentielles.
» Eſt-ce là cette Nation éclairée &
» polie que nous prenons aujourd'hui
» pour modelle ? Le Ciel nous pré-
» ſerve, Mylord, de jamais lui reſſem-
» bler.

» Vainement j'étudie à la Cour cette
» Politeſſe que l'on nous vante tant ; la
» ſimplicité, ou ſi vous le voulez, la
» groſſiereté de mon caractere s'y refu-
» ſe. Je perdrois trop à changer de ma-

» nieres. Quoique les uſages François
» nous gagnent, & que nos Mœurs ſe
» corrompent de plus en plus, je penſe
» encore comme nos Peres : il vaut
« mieux conſerver des défauts que de
» les échanger contre des vices. Cette
» hauteur & cette eſpéce de férocité
» dont on nous accuſe, entraînent
» moins d'inconvéniens dans le com-
» merce de la vie que la fourberie & la
» fauſſeté, qui prennent ici des dehors
» ſi aimables. Votre Politeſſe Françoiſe
» n'eſt qu'une fauſſe modeſtie, qu'un
» orgueil déguiſé, en un mot qu'un
» Maſque embarraſſant, que l'on ne
» prend qu'à deſſein de ſe tromper les
» uns les autres. S'il n'eſt pas de l'hon-
» nête-Homme d'en impoſer, il n'eſt
» pas de l'Homme raiſonnable de ſouf-
» frir qu'on lui en impoſe.

» En France, auprès de l'homme en
« place, le Courtiſan plus bas en effet
» qu'il n'eſt poli, paroît ignorer ce
» qu'il ſe doit à lui-même. Auprès de
» tout autre, il eſt tellement rempli de
» lui-même, qu'à peine ſe doute-t-il
» qu'il y ait des hommes à qui il doive
» quelque choſe. L'attention qu'il met
» à ne vous pas faire ſentir une ſupério-

» rité qu'il s'attribue & qu'il n'a pas, eſt
» préciſement ce qu'il appelle Politeſſe.
» Et vous voulez que je lui ſçache gré
» de ce qui n'eſt que l'effet de l'orgueil
» le plus préſomptueux !

» C'eſt ici le Pays de l'eſprit, à la
» bonne heure ; tous les François en
» ont ; je le veux croire : il faut bien que
» cela ſoit, puiſqu'ils l'ont perſuadé
» aux autres Nations. Si quelque choſe
» néantmoins a jamais reſſemblé à la
» Maladie Epidémique des Abdérites,
» c'eſt celle de l'Eſprit que tous les
» François ont aujourd'hui. Hommes,
» Femmes, chez eux tout s'en pique :
» leurs Livres ne ſont qu'eſprit ; leur
» converſation n'eſt qu'eſprit, & à cet
» égard comme à tous les autres, c'eſt
» la Cour qui donne le ton. Mais que
» ce ton me paroît extraordinaire, &
» qu'il eſt révoltant pour le bon ſens
» Anglois ! Auſſi chez les François, ce
» ne ſont pas les gens raiſonnables qui le
» donnent. Ce qui diſtingue ce Pays-ci
» des autres, n'eſt peut-être pas de ce
» qu'il y a plus ou moins de gens ſenſés,
» mais de ce que, quel qu'en ſoit le
» nombre, on les y compte pour rien.
» Les Femmes qui donnent ici le ton,

» le reçoivent elles-mêmes des jeunes » gens, & la plupart ſont d'une igno- » rance qui devroit faire rougir des » hommes aſſez heureux pour être nés » au-deſſus des autres. L'eſprit qui n'eſt » pas cultivé, ne produit gueres que des » travers ou des ridicules.

» Je ne ſçais ce qu'eſt devenue cette » galanterie qui régnoit autrefois parmi » les François, elle ſemble avoir paſſé » avec le goût des Cyrus & des Clélies. » Celle d'aujourd'hui eſt du ton de » leurs Romans Modernes, je trouve » que ce n'eſt qu'un libertinage qui ne » prend pas même la peine de ſe dégui- » ſer. Chez ce Peuple inconſtant & lé- » ger les Mœurs même ſont ſoumiſes » aux caprices de la Mode. Il y a déja » long-tems qu'il n'étoit plus permis ici » qu'aux Bourgeois d'aimer leurs Fem- » mes. Les Régles du bel air ſont deve- » nues plus ſéveres ; elles ne permettent » pas même aujourd'hui d'aimer ſa Mai- » treſſe. Un Homme à Bonnes-fortu- » nes ſe croiroit perdu de réputation, » s'il penſoit qu'on pût le ſoupçonner » d'une pareille foibleſſe. Ce ſeroit un » travers pour un homme de la Cour, ſi » une Femme du Marais pouvoit mon-

» trer une de ſes Lettres. Ils ont proſcrit
» les ſoins & les complaiſances, comme
» des uſages du vieux tems, en un mot,
» c'eſt l'amour même qui leur paroît ri-
» dicule, & déja dans la Langue qui ſe
» parle aujourd'hui, le mot d'amour ne
» donne plus l'idée d'une Paſſion, il ne
» ſignifie à la lettre qu'une intrigue.

» Autrefois il étoit de la Galanterie,
» de porter la livrée de la Beauté à qui
» l'on adreſſoit ſes hommages, & on le
» pouvoit ſans la déshonorer, puiſque
» en effet on ne ſe diſoit que ſon Eſ-
» clave. Aujourd'hui, par une indiſcré-
» tion où les deux Sexes ont une part
» égale, pluſieurs Petits-Maîtres an-
» noncent la Femme qui les honore de
» ſes faveurs par la ſorte de Poudre
» dont ils font uſage; il ſe trouve des
» gens qui prétendent pouvoir connoî-
» tre les nouvelles intrigues de ces Meſ-
» ſieurs à l'eſpéce d'odeur dont ils ſont
» parfumés. Telle Femme eſt, dit-on
» connue pour aimer la poudre de Chy-
» pre, telle autre ne peut ſouffrir que
» la poudre à la Maréchale. Celle-ci
» donne la préférence à l'ambre. Un
» Petit-Maître du Bel air variant ainſi
» chaque jour de parfum, publie tout à

» la fois & l'inconſtance de ſes goûts, &
» la rapidité de ſes conquêtes.

» Ces lieux devenus ſi à la mode ſous
» le nom de Petites-Maiſons, & que
» l'on croiroit les aziles du Myſtere,
» ſont au contraire deſtinés à l'éclat &
» au déshonneur des Femmes. On les a
» ſouvent par vanité plutôt que par be-
» ſoin. Un peu de contrainte eſt peut-
» être néceſſaire à l'amour : du moins un
» excès de liberté le fait dégénérer en
» libertinage, & tel eſt l'effet des Peti-
» tes-Maiſons. Une Femme ne peut s'y
» rendre ſans faire d'elle-même un aveu
» que l'on devroit toujours lui arracher.
» D'ailleurs à combien d'indiſcrétions
» ne l'expoſe pas le Petit-Maître qui l'y
» fait venir ? S'il admet un Muſicien à
» ſa table, c'eſt moins pour l'agrément
» qu'il y peut répandre par le charme
» de ſa voix, que pour avoir un témoin
» de ſon bonheur qui le puiſſe divul-
» guer.

» Les François nous reprochent de
» ne pas faire aſſez de cas des Femmes,
» parce que nous vivons moins familié-
» rement avec elles : je ne ſçais ſi leur
» maniere d'y vivre n'eſt pas plus mépri-
» ſante pour le Sexe. Chez nous, une

» Femme

» Femme ne se croiroit pas aimée si elle » n'étoit respectée. Les Françoises ne » me paroissent pas si scrupuleuses. » Comment ont-elles pû s'accoutumer » aux airs avantageux des Petits-Maî- » tres de la Cour qui rougiroient d'a- » chetter leur défaite, & qui ne cher- » chent à triompher d'elles que pour » en tirer vanité, & déshonorer l'Autel » où ils ont sacrifié ?

» Il est vrai qu'il est dans un autre » état des mortels plus complaisans, qui » se laissent attacher en Esclaves à leur » Char, & à qui elles font payer par » beaucoup de soumissions & de respects » l'objet des dédains du Courtisan. Les » restes d'un Duc coutent toujours cher » à un Homme de Robe.

» Le titre d'Homme à bonnes fortu- » nes est tout ce qui tente & tout ce que » cherchent les Petits-Maîtres d'au- » jourd'hui. Souvent même la réputa- » tion d'en avoir leur suffit. L'ombre » leur tient lieu de la réalité. Ils se trou- » vent heureux pourvu qu'ils puissent le » paroître ; & pour y réussir, ils jouent » quelquefois les Comédies les plus ri- » dicules.

» L'un fait atteler ses chevaux pour

» un prétendu rendez-vous mystérieux,
» & une heure après rentre à l'Hôtel à
» pied par la porte de derriere, rega-
» gne son appartement par l'escalier
» dérobé, & mange tranquillement un
» Poulet à son petit couvert, tandis que
» son équipage scandalise tout le quar-
» tier, au coin d'une rue où demeure
» une Beauté à la mode. Un autre va
» souper seul à sa petite Maison, & y
» fait tirer des fusées pour annoncer à
» ses voisins un bonheur dont il ne jouit
» pas.

» Un de ces Messieurs m'a avoué de
» bonne foi, qu'il avoit dû d'abord sa
» réputation à de pareilles supercheries,
» mais qu'ensuite sa réputation si artiste-
» ment établie, lui avoit valu la con-
» quête de plusieurs Femmes. Il ne s'en
» tenoit pas comme les premiers, à
» l'ombre du bonheur; c'étoit un sys-
» tême Philosophique & raisonné de
» Galanterie, qu'il s'étoit fait d'après la
» connoissance des Femmes & de sa Na-
» tion. Il sçavoit qu'en ce Pays-ci on
» est tout ce qu'on veut être. Il suffit
» de se dire Homme d'esprit pour être
» cru tel; on n'a qu'à parler des choses
» de goût, on passe pour en avoir; &

» pour peu qu'on soit fat & impudent,
» on devient Homme à bonnes-fortu-
» nes. Celui-ci ayant eu l'adresse de
» persuader au Public qu'il avoit eu tel-
» le ou telle Femme qui ne le connoiſ-
» soient pas, en eut bientôt plusieurs
» autres, qui sans cela ne l'eussent ja-
» mais connu. Tout l'art consiste à en
» gagner deux ou trois des plus renom-
» mées; les autres se présentent d'elles-
» mêmes. Leur amour-propre s'y trou-
» ve intéressé. Suivant les Regles de la
» Galanterie moderne, une Femme,
» quelque mérite qu'elle ait, fera plu-
» tôt des avances, que de manquer
» d'attacher à son Char, du moins pour
» huit jours, un Etourdi que trois ou
» quatre folles, dont c'est le métier,
» ont mis à la mode. Parmi les Hom-
» mes c'est la même chose, qu'une
» Femme soit belle ou laide, il n'im-
» porte; il suffit que M. le Duc un tel
» l'ait eue, pour que tous les jeunes
» gens qui entrent dans le monde lui
» adressent leurs vœux. Voilà au juste
» comme les choses se passent, & le ton
» dont on en parle. Communément on
» vit ici avec les Femmes sans s'y atta-
» cher, ou, ce qui est encore pis, on

» s'y attache, sans les estimer.

» Aujourd'hui en France, les Femmes croient qu'il est de leur honneur » d'être Galantes ; elles en sont si convaincues, qu'elles veulent du moins » le paroître lorsqu'elles ne le sont pas ; » car il en est à qui il faut rendre cette » justice, & qui n'ont des Amans que » pour l'intérêt de leur beauté. Le soin » de leur réputation les obligeoit autrefois à tenir leurs intrigues secrettes, » le même motif les engage aujourd'hui » à rechercher l'éclat. C'est pour cela » qu'aux Promenades & aux Spectacles, » elles affectent de se montrer avec celui » qui veut bien se tenir pour honoré de » leurs faveurs. Ce sont les hommes qui » commencent à marquer sur cela quelque délicatesse.

» Les Femmes en France se sont tellement mises au-dessus de tous les préjugés, qu'on ne se fait plus le moindre » scrupule dans le monde d'accueillir le » libertinage, pour peu qu'il puisse se » couvrir du voile du Talent : celles qui » professent un état qui les affranchit du » joug des bienséances, sont admises » partout à ces conditions. Parmi les » Femmes, les unes s'autorisent de la

» présence de celles-ci pour achever de
» rompre toutes les barrieres de la Pu-
» deur ; les autres sages en effet, mais
» entraînées par l'exemple, regardent
» comme innocens des amusemens dont
» elles ne voient pas le danger, & qui
» supposent néantmoins une déprava-
» tion générale des Mœurs. Les Fem-
» mes Galantes de ce Pays-ci se piquent
» de Philosophie, & il faut avouer
» qu'elles la poussent fort loin : malheu-
» reusement comme elles donnent le
» ton aux autres, elles sont enfin parve-
» nues à mettre à la mode leur licence
» aussi bien que leurs habillemens &
» leurs coëffures. Qu'est-il arrivé en
» France de ce commerce si libre des
» deux Sexes ? Un échange des vices
» qui les dégrade également l'un &
» l'autre. Les Hommes ont aujourd'hui
» toute la molleſſe des Femmes, les
» Femmes ont pris l'insolence des Hom-
» mes.

» Telles sont, Mylord, ces Mœurs
» douces & polies, peut-être moins que
» corrompues, que vous regrettez en
» Angleterre. Je serois bien fâché d'a-
» voir amené ici mon Epouse, comme
» vous me l'aviez conseillé. Quelque

» idée que j'aie de ſa vertu & de ſon ca-
» ractere, le Sexe eſt foible, & le mau-
» vais exemple eſt toujours contagieux.
» Je compte me rendre à Londres dans
» le mois prochain, & je retourne avec
» joie dans un Pays où le bon air & le
» bel uſage n'oblige pas un Homme de
» quitter une Femme, qui n'a ſouvent
» d'autre défaut que celui d'être la ſien-
» ne, pour vivre avec une autre qui
» peut n'avoir d'autre mérite que d'a-
» voir été celle de tout le monde.

» Je ſuis, MYLORD, &c.

LETTRE XXX.

A Monsieur l'Abbé SALLIER, *Garde de la Bibliotbéque du Roi, de l'Académie Françoise, & de celle des Inscriptions & Belles-Lettres, sur le défaut de Police qui régne à Londres, & la Dépravation des Mœurs qui en est la suite.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

A LONDRES, comme à Paris, on dispute tous les jours laquelle des deux Villes est la plus peuplée. * J'ai lû une Comédie Angloise, qui n'a d'autre objet que l'examen de cette grande question. On travaille à présent à une

* Sir William Petty dans son *Arithmétique Politique*, prétend que Londres est plus grand que Paris & Rouen mis ensemble. On a coutume d'y compter un million d'ames. La Ville de Londres paie au moins un septiéme de toutes les dépenses du Gouvernement.

Hiſtoire de Londres en pluſieurs Volumes in-folio, qui l'éclaircira peut-être: Je vous envoie les premieres feuilles qui viennent de paroître. La chaleur avec laquelle on ſe diſpute de part & d'autre ce frivole avantage, eſt quelque choſe d'aſſez ridicule aux yeux d'un Philoſophe, comme ſi en effet un Homme étoit plus ou moins eſtimable de ce qu'il eſt né dans une Ville plus ou moins grande. Mais communément les Hommes ſont ſi petits par eux-mêmes, que pour être quelque choſe, ils tirent parti de tout ce qui les environne. Saumaiſe né en Bourgogne dans le Village dont il a pris le nom, fut à peine connu, qu'il prétendit être de Semur; devenu plus célébre, il voulut abſolument être de la Capitale de la Province. A bien des égards, certains Sçavans ne ſont pas moins petits que les autres Hommes. De pareilles foibleſſes ne ſont pas faites pour quelqu'un qui a l'eſprit auſſi Philoſophique que vous: vous ſçavez que le bon Sens & la Sottiſe ſont de tous les Pays. La Société humaine n'eſt qu'un mélange de Vertus & de Vices. Il n'eſt point de Pays qui ne ſe fît un honneur de vous adopter; & comme je

m'in-

m'intéreſſe à celui de ma Province, je la félicite de ce que c'eſt dans ſon ſein que vous avez ſuccé avec le lait ce goût pour les Sciences, qui vous a fait tenir depuis un rang ſi diſtingué dans la République des Lettres.

Londres ne dédaigne pas d'être la Rivale de Paris; mais *la Capitale de l'Empire Anglois* (car c'eſt ainſi que pluſieurs Auteurs l'appellent) prétend avoir l'avantage ſur *la premiere Ville de France* par le nombre de ſes Habitans; & autant que j'en puis juger, ſes prétentions ſont bien fondées. Je ne vous en donnerai pas pour preuve que l'on y compte cent trente-trois Paroiſſes, & qu'à Paris il n'y en a que cinquante-ſept. Je ne m'arrête pas même au dénombrement de ceux qui naiſſent ou meurent chaque année dans l'une ou l'autre Ville: la différence qui s'y trouve peut venir du grand nombre de Matelots qui ſont ſur la Tamiſe, dont la plupart néanmoins doivent être regardés comme des Paſſagers plutôt que comme des Habitans. Le fondement ſur lequel je m'appuie, eſt tout autre; c'eſt parce qu'en effet la corruption des Mœurs parmi le Peuple eſt portée beau-

coup plus loin à Londres qu'à Paris. C'eſt une remarque fâcheuſe, mais vraie, que le libertinage, la débauche & toutes ſortes de Vices ſont l'appanage des grandes Villes, & que plus elles ſont peuplées plus elles ſont corrompues : en examinant de près la Propoſition inverſe, peut-être trouveroit-on auſſi, que plus elles ſont corrompues, plus elles doivent être peuplées.

Cependant il faut avouer qu'une autre Cauſe concourt ici à cette grande dépravation des Mœurs, c'eſt l'extrême licence qui y régne peut-être comme une ſuite néceſſaire de la Conſtitution du Gouvernement. Nous avons en France une Police dont l'ordre s'étend aux plus petits détails qui peuvent être utiles à la Société, & dont un Peuple immenſe reſſent les heureux effets ſans en connoître tout le mérite, mais que l'Etranger eſt lui-même forcé d'admirer. A Londres, il n'y a ni Police, ni Ordre, ni même de Subordination. Le Peuple eſt ici rarement retenu par les Loix, les Grands ne le ſont pas toujours par la Décence ; en un mot, la Profeſſion du Vice y eſt auſſi publique qu'aucune Profeſſion honnête.*

* Sur la Corruption des Mœurs de Londres,

Il y a environ une douzaine d'années que des gens bien intentionnés formérent ici une Société d'une espéce singuliere ; elle avoit pour but la Réformation des Mœurs de cette grande Ville. Ils devoient à leurs frais, poursuivre en Justice tous ceux qui péchent contre les Loix Divines & Humaines, & à cet effet avoir partout des Espions gagés pour les en informer. Malheureusement un de cette Société commit bien-tôt après un Assassinat, & ainsi dès sa naissance elle est presque tombée dans le mépris. * Il se trouve encore néanmoins de bonnes Ames qui font tous leurs efforts pour la relever. La principale attention de cette Société à présent est de publier des Ouvrages de Piété & de Morale, pour servir de Contre-poison à l'irreligion & à la licence. Ce sont quelquefois des Tragédies Saintes, quelquefois même des Romans faits pour inspirer du goût pour la Vertu, &

voyez les *Ouvrages Politiques d'Andrew Fletcher*, Londres 1704.

* L'Auteur d'une Brochure intitulée, *The Post-man robb'd of his Mail*, appelle cette Société, *The very scum of Man-kind.*

de l'horreur pour le Vice. Il seroit à souhaiter qu'ils employassent à ces Ouvrages des gens dont le talent répondît à leurs bonnes intentions ; mais la plupart de ceux que j'ai lus ne sont louables que par leur but : J'en excepte un Roman, c'est Paméla, où, malgré les longueurs & un fonds de Mœurs basses qui peuvent révolter la plupart des Lecteurs, je n'ai pas laissé de trouver un puissant intérêt.

Je remarquerai en passant qu'il n'y a peut-être pas de Ville au monde où l'on donne davantage pour les Hopitaux, & où néantmoins les Aumônes soient plus mal administrées. *Le nombre des Hopitaux*, dit un Auteur Anglois, *augmente tous les jours parmi nous, sans que celui des Pauvres diminue.* Les plus belles Fondations & les plus négligées sont en Angleterre. Le Cri général de la Nation n'a encore pû déterminer le Parlement à y mettre ordre. On retient six sols de la solde de chaque Matelot pour l'entretien de l'Hopital de *Green-Wich*, qui est pour les Matelots Anglois ce que sont les Invalides pour nos Soldats ; cependant j'entens dire que la moitié de ceux qui y habitent n'y ont aucun

droit : l'avarice fait que l'on récompense aux dépens du Public de vieux Domestiques, que souvent l'on n'a eu que par faste ; pour s'épargner des pensions, on leur donne des places qui n'appartiennent qu'à ces honnêtes Citoyens, qui ont usé leur jeunesse & leur santé au service de la Patrie. Hé quoi, se peut-il que les plus grands abus se trouvent chez le Peuple de l'Europe qui passe pour le plus sage, & qu'où l'on parle tant de zéle du bien public, ceux qui sont faits pour veiller à l'intérêt général, le sacrifient toujours à leur intérêt particulier !

En Angleterre, l'Etat perd un nombre prodigieux de Citoyens, faute d'avoir à Londres un Etablissement aussi nécessaire & aussi-bien gouverné que notre Hopital des Enfans trouvés. Vous pouvez vous rappeller l'aveu que nous en fit un jour à Paris cet illustre & vertueux Anglois, * qui est aujourd'hui Président de la Société Royale de Londres, & qui joignant à l'amour du bien Public les lumieres les plus étendues dans tous les genres, mériteroit égale-

* M. Folks.

ment d'être mis ici à la tête de toutes les Administrations charitables de cette espéce. En Angleterre, chaque Paroisse est obligée d'avoir soin de ceux qui y naissent, il y a par-tout des fonds suffisans pour les nourrir & les élever; & cependant, à la honte de ceux qui en ont l'Administration, la plupart de ces petits Malheureux périssent dès les premieres années. Cinquante Enfans trouvés fournissent à peine un Homme à l'Etat. Voilà ce qui intéresse réellement & l'Humanité, & la Politique. Comment se peut-il que les Anglois soient coupables d'une pareille négligence, eux dont l'Humanité est la premiere Vertu, eux qui entendent si bien le calcul Politique, & qui sçavent quel est le prix de chaque Homme dans un Etat!

Pour revenir à la Société de la Réformation des Mœurs, le louable but qu'elle s'étoit proposé me rapelle un petit Ouvrage qui m'est tombé entre les mains, & dont j'ai fait une Traduction que vous ne serez peut-être pas fâché de voir. Je suis bien de l'avis de l'ingénieux Auteur de cette Lettre; * il se-

* Le Docteur Swift. C'est l'un des Auteurs

roit à souhaiter qu'en toute sorte de Pays il n'y eût de Taxes imposées que sur les Vices.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR;

Votre très-humble, &c.

PROJET INFAILLIBLE

Pour payer les dettes de l'IRLANDE en six mois.

» La grande misere de ce Royaume

Anglois qui a le mieux réussi dans la Plaisanterie ; mais en ce genre même il n'est pas toujours heureux. On ne peut soutenir son Projet pour empêcher les Enfans des Pauvres en Irlande d'être à charge à leurs Parens. Le moyen, selon lui, est de les engraisser, & de les vendre ensuite au Marché, pour être la nourriture des gens riches & délicats, &c. Il entre sur cela dans un détail misérable, & aussi ridicule que dégoûtant. On sent bien que c'est une Satire violente contre le Gouvernement d'Angleterre, qui tient l'Irlande dans l'oppression. Mais on manque quelquefois le but faute d'adresse. L'Auteur a voulu faire rire, & il révolte. Une Satire qu'on eût pû relire avec plaisir, eût surement fait plus d'effet qu'un Ecrit que le dégoût fait tomber des mains.

» eſt telle aujourdhui, qu'elle excite la
» pitié de tout le monde, excepté de
» ceux qui ont le pouvoir d'y apporter
» du reméde.

» La Nation ſe plaint de la décaden-
» ce du Commerce, du manque d'ar-
» gent, & de l'oppreſſion des Sei-
» gneurs. Cependant parmi tous les
» projets qui ont été préſentés pour re-
» médier à ces malheurs, je n'en trouve
» aucun qui puiſſe répondre à une fin ſi
» déſirable.

» Mais ce qui m'afflige encore plus
» lorſque je ſonge au triſte état de nos
» affaires, c'eſt le luxe & l'extravagan-
» ce ſans borne où donnent parmi nous
» des gens de tout rang & de tout état,
» pendant que le gros de la Nation gé-
» mit dans la pauvreté & dans la miſere.

» Il faut avouer que notre Nation eſt
» bien différente de toutes les autres
» Nations de l'Europe. Ailleurs la ri-
« cheſſe enfante le luxe, parmi nous la
» pauvreté même le produit. Ailleurs la
» diſette eſt la mere de l'induſtrie;
» chez nous elle eſt la nourrice du vice
» & de la Pareſſe.

» Nous ne ſongeons à imiter nos
» Voiſins que dans leur extravagance,

» ſans avoir la même abondance & les
» mêmes facilités pour le Commerce,
» de ſorte qu'en peu de tems nous ſe-
» rons réduits par notre mauvaiſe con-
» duite à une ſi grande miſere, qu'il n'y
» aura pas moyen de nous en relever.

» Mais comme malgré l'aveuglement
» de mes Compatriotes, j'ai fort à
» cœur leur intérêt, je me ſuis appliqué
» moins à rechercher les abus de leur
» conduite préſente, qu'à tâcher d'y
» trouver des remédes pour l'avenir.
» C'eſt dans ce deſſein que j'ai imaginé
» un Projet pour acquitter nos Dettes
» Publiques avec la plus grande facilité
» & au contentement de toute la Na-
» tion : l'exécution en ſera ſi prompte,
» que nous ne pourrons plus nous plain-
» dre d'être opprimés par de longues
» Taxes, ni déſeſpérer tout-à-fait de
» nous retrouver dans une heureuſe
» condition.

» Conſidérons maintenant quels ſont
» les vices dominans de notre Nation ;
» & ce ſont, ſi je ne me trompe, l'In-
» continence, l'Ivrognerie, le Parjure,
» les Juremens, la Médiſance, la Frau-
» de, le Blaſphême, & pluſieurs autres.
» Or examinons un peu ſi au lieu d'a-

» jouter de nouveaux droits sur le Vin, » le Houblon, & les autres commodités » de la vie, il ne seroit pas plus raison- » nable d'imposer une Taxe modérée » sur chacun de ces vices, qui fourni- » roit en peu de tems la somme suffisan- » te. Une pareille imposition produiroit » nécessairement un grand revenu ; » pour moi je crois mon Projet infailli- » ble, & c'est peut-être le seul qui puisse » rétablir notre prospérité, si pourtant » on juge à propos d'y travailler tout » de bon.

» Avant que d'entrer dans les dé- » tails, il est bon d'avertir que mon des- » sein ne seroit pas d'imposer cette Ta- » xe sur telle ou telle autre contrée de » l'Irlande en particulier, mais de l'é- » tendre en général sur toute la Nation, » parce que différens vices peuvent » fleurir dans différentes Provinces ; » comme différentes Plantes en diffé- » rens Climats ; par exemple, le Vol » dans l'une, le Parjure dans l'autre, la » Dissimulation & la flatterie dans celle- » ci, la Rapine dans celle-là. Je crois » pourtant que le Vol est le vice carac- » téristique de la Nation.

» De même pour obvier à toutes les

» disputes qui pourroient s'élever dans
» la suite sur la nature du Parjure &
» l'intention de la Loi à cet égard, je
» déclare encore ici que tout Menson-
» ge confirmé par un Serment, soit
» devant un Juge, soit devant un Mar-
» chand, est indubitablement un Par-
» jure. Ainsi il est sûr que la partie
» Commerçante de notre Peuple ren-
» droit de grands services au Public en
» cet article, aussi bien qu'en plusieurs
» autres.

» Supposons à présent que cinq cens
» personnes soient coupables chaque
» jour de cette faute, & assurément je
» n'en compte pas trop, puisque ce
» nombre n'est pas au-dessus de la qua-
» tre centiéme partie des Habitans de
» cette Isle, qui passent généralement
» pour monter à deux Millions. Cette
» évaluation nous paroîtra encore bien
» plus modérée, si nous considérons le
» violent penchant qu'ont les Naturels
» de ce Pays-ci à pratiquer le Parjure
» par le bénéfice qu'ils en retirent, si
» nous faisons attention au grand usage
» dont il est dans toutes les sortes de
» Trafic, si nous songeons enfin com-
» bien il est fréquent dans les Procès,

» & quel avantage on en reçoit dans les » Elections.

» Supposons donc que chaque per- » sonne de ce nombre se parjure seule- » ment une fois par jour, (& c'est assu- » rément une estimation bien modérée) » & que pour chaque offense le Délin- » quant soit imposé à une Taxe de six » sols, par laquelle somme il peut pro- » curer ou la mort d'un ennemi, ou l'a- » vantage d'un Ami, ou le sien propre, » toutes choses extrêmement à désirer; » la taxe sera trop peu de chose pour » exciter aucun murmure, & cepen- » dant fournira la somme de cent vingt- » cinq livres sterling par jour pour la dé- » charge des Dettes Nationales.

» D'ailleurs la Taxe, quoique très- » modique, peut en effet devenir très- » utile au Genre Humain, car les Pro- » cureurs, les Sergens, les Usuriers, les » Bouchers, & autres honnêtes Mar- » chands, ne trouveront plus leur com- » pte à se parjurer comme ils le font à » présent pour le plus léger profit, de- » puis un sol jusqu'à six inclusivement. » Ces Messieurs ne voudront plus com- » mettre un Parjure, sans être au moins » sûrs d'un gain suffisant pour défrayer

» la Taxe. Cependant je voudrois que » les Commissaires & les Collecteurs de » cette Taille fussent absolument exemptés de toute espéce d'amende, comme » personnes privilégiées, parce qu'avec » cette exemption ils seroient plus utiles » à l'Etat dans leurs Emplois.

» L'incontinence, eu égard aux » Mœurs de ce tems, fourniroit au Public une somme considérable, quelque modique que fût la Taxe; car » ce vice est devenu une partie essentielle du caractere d'un homme du » monde, & celui qui y est le plus sujet, est celui qui s'acquiert le plus de » réputation.

» Ainsi comptons dans les différentes Provinces du Royaume cinq mille » personnes par jour taxées pour ce Vice général, à deux Schellings chacune; la somme que l'Etat en retireroit, » monteroit à cinq cens livres par jour, » & en six mois presque au tiers des » Dettes Nationales.

» Je sçais qu'on pourra m'objecter » que j'ai fixé un trop petit nombre, & » que je pourrois avec justice compter » plutôt sur vingt ou trente mille personnes par jour dans toute l'étendue

» de cette Isle. L'objection est forte, je » l'avoue, si l'on fait attention à toutes » les occasions que peuvent fournir les » Promenades, les Fêtes de Patron, les » Pélerinages Religieux, la saison des » Foins, le premier jour de Mai, les » Bals publics & particuliers, & plu- » sieurs autres jours de réjouissance de » cette espéce. Mais j'aime mieux me » tromper en faisant la supputation trop » foible, que de risquer d'en faire une » trop forte.

» Je prévois que le Clergé Romain » de cette Isle fera des Remontrances » contre cette Taxe : les Prêtres de cet- » te Communion diront qu'une pareille » imposition tend à les opprimer, que » toutes les Nations de la Terre leur » accordent de l'indulgence sur ce » point particulier, attendu qu'on sçait » qu'ils sont des Mortels fragiles & » obligés par leur état au Célibat. Ils » prétendront que cette Taxe seroit le » moyen le plus efficace de leur ôter tout » leur revenu, ce qui les touche enco- » re de plus près. Mais comme je ne veux » pas que de si dévots personnages puis- » sent se plaindre avec justice de la » moindre rigueur, je consentirai vo-

» lontiers qu'ils en soient exemptés.

» Je ne voudrois taxer l'Ivrognerie » qu'à six sols, parce que ce seroit por- » ter préjudice aux Revenus de Sa Ma- » jesté, que d'entreprendre de dimi- » nuer la consommation des Boissons » qui peuvent enivrer, & que par con- » séquent l'Auteur de ce Projet seroit » sujet à une amende.

» Supposons donc qu'il n'y aura par » jour que vingt mille personnes (ce » qui n'est que la centiéme partie du » Peuple de ce Royaume) dans le cas » de payer la Taxe, cela ne laissera pas » de faire par jour cinq cens livres; & il » est aisé de sentir combien ce calcul est » modéré : indépendamment des occa- » sions ordinaires des Tavernes & des » Maisons particulieres, il y a, soit à la » Ville, soit à la Campagne, des Elec- » tions, des Foires, des Fêtes de Mai- » res, des Repas d'Universités, des Dî- » ners de Communautés, des Festins » de Noël, des Noces, des Batêmes & » des Enterremens, & plusieurs autres » Assemblées qui sont autant d'occa- » sions indispensables de s'enivrer. Ce » qui exactement calculé fourniroit » peut-être deux Troisiémes de plus

» que le nombre que j'ai fixé, & par cē
» moyen contribueroit beaucoup au
» bien public.

» Cependant je voudrois abſolument
» exempter tous les Juges de paix, ſoit
» Séculiers, ſoit Eccléſiaſtiques, parce
» qu'il ſeroit indécent de voir de ſi reſ-
» pectables Perſonnes inſultées par de
» bas Officiers, auſſi ſouvent que leur
» intempérance pourroit y donner lieu.

» Si l'on établit ma Taxe, les Jure-
» mens ſeront encore d'une grande reſ-
» ſource, parce qu'à préſent ils ſervent
» à aſſaiſonner les diſcours des gens de
» toutes ſortes d'Etats. Ils ſont la baſe
» & l'ornement de toutes les eſpéces de
» plaiſanteries, de railleries, de querel-
» les, de converſations amoureuſes, de
» diſputes, de menaces, de promeſſes,
» &c. & par conſéquent ils fourniront
» un Revenu conſidérable.

» Néantmoins ne ſuppoſons que qua-
» rante mille perſonnes par jour ſujet-
» tes à la taxe de ſix ſols pour chaque of-
» fenſe de cette eſpéce, ce qui, eu
» égard au nombre de Marchés, de
» Caffés, de Boucheries, de Corps-de-
» Gardes, & d'Académies de Jeux qui
» ſont dans ce Royaume, eſt une éva-

luation

» luation très-modique. Cet Article » même par jour nous fournira mille li- » vres, & cette somme monte presque » aux deux Troisiémes des Dettes Pu- » bliques.

« Nos Loix ont décerné une Amen- » de d'un Schelling contre tous les Ju- » remens, & elles en donnent la moitié » au Dénonciateur, & l'autre aux Pau- » vres, ce qui, si j'ose dire mon avis, » a été très-mal ordonné. Car si les Lé- » gislateurs eussent voulu réellement » que la Loi fût observée, ils devoient « partager l'Amende entre le Dénon- « ciateur & le Juge, & alors ils pouvoient » être assurés qu'elle eût été exécutée » avec rigueur.

» Je crains déja que tous les Militai- » res ne demandent une exemption de » la taxe sur ce chapitre; ils allégueront » l'exemple de plusieurs Générations, » & le pouvoir de l'habitude. Ils diront « qu'un jurement mêlé adroitement » dans le discours, y donne de la force « & de l'agrément; ou que peut-être » bien des gens pourroient les soupçon- » ner de ne pas sçavoir s'il y a un Dieu » ou non, si dans la conversation ils ne » faisoient pas quelquefois mention de

» ſon nom. Enfin ils pourront ajouter
» beaucoup d'autres raiſons de ſemblable poids. Mais quoique ces Remontrances ſoient juſtes, l'opinion du
» grand nombre étant que c'eſt l'unique moyen par lequel une Armée en
» ce tems de paix puiſſe contribuer en
» ce Pays-ci au bien National, il ſera
» difficile de les exempter de l'impoſition.

» Cependant ſi l'Ordre Militaire ſe
» trouvoit ſujet à cette taxe dans tous
« les dégrés, ce qui l'appauvriroit in-
» failliblement, il ſembleroit qu'on
» voudroit abſolument le détruire; &
» ce n'eſt point-là l'objet du Projet que
» nous communiquons au Public. Ainſi
» il ſera à propos d'accorder à tous Sol-
» dats d'Infanterie, Officiers de l'Etat
» Major, aux Enſeignes, aux Cornet-
» tes, aux Capitaines de Vaiſſeaux, &
» aux Maréchaux-des-Logis, quarante
» ou cinquante juremers par jour francs
» & libres entiérement, de toute eſpece
» de Taxe ou Amende.

» Quant à la Médiſance, en ſuppo-
» ſant ſeulement vingt mille perſonnes
» par jour taxées pour ce délit, cet ar-
« ticle, à la ſupputation la plus baſſe &

» la plus raisonnable, rapporteroit journellement cinq cens livres.

» La faculté de médire est le talent » favori de grand nombre de personnes, » & je pourrois me hazarder à le taxer » plus haut ; mais je ne voudrois pas décourager une disposition si charitable, » sur-tout lorsqu'elle peut contribuer à » l'intérêt de ma Patrie.

» A l'égard des Dames, j'ai toujours » été trop leur admirateur, pour vouloir apporter aucunes restrictions à » leurs plaisirs, soit dans le Public, soit » dans le Particulier. Ainsi je voudrois » que pour chaque petite erreur de cette espece leur taxe ne fût que la moitié de celle des hommes. La Médisance est un talent qui n'est point né » avec les hommes, ils ne l'acquiérent » & ne le mettent en pratique que pour » se rendre agréables auprès du Sexe, » au lieu que ce joli défaut est naturel » aux Femmes, ce qui nous doit rendre » plus indulgens à leur égard.

« Je crois aussi que les lieux où les » Dames prennent leur Thé, ceux où » elles reçoivent leur Compagnie, & » mêmes tous les endroits publics où » elles se rassemblent, doivent être

» exempts de toute Amende ; parce
» que la Médisance est une partie si es-
» sentielle du discours & de l'amuse-
» ment de tous les lieux en question ,
» que si on vouloit en pareil cas taxer
» les Femmes pour chaque offense , ce
» seroit en effet leur enjoindre un si-
» lence perpétuel. Et l'on auroit tort
» de l'exiger quand même la chose se-
» roit possible , attendu que le monde y
» perdroit beaucoup , & que ce seroit
» pour elles le plus grand de tous les
» malheurs.

« L'Etat pourroit encore tirer de
» grandes sommes de la Taxe sur le
» Blasphême , & il seroit d'autant plus
» juste de mettre une forte imposition
» sur ce vice , qu'il ne nous est pas na-
» turel , & qu'il nous est apporté tous
» les ans des Royaumes voisins. Cette
» Taxe selon toutes les apparences ,
» augmenteroit beaucoup en peu d'an-
» nées le Revenu Public. Mais comme
» ceux qui introduisent chaque jour ce
» vice parmi nous , sont de jeunes Gens
» de Loi , ou de riches Particuliers qui
» ont voyagé , toute entreprise pour le
» taxer trouveroit une opposition vi-
» goureuse ; ainsi il faudroit apporter

» des restrictions à cette Taxe, & je » serois d'avis qu'on en exemptât les » Avocats & autres gens de loi de tous » les ages, les Officiers Subalternes, » & ceux de l'Etat-Major, les jeunes » Héritiers, les Maîtres à danser, les » Filoux & les Comédiens.

» Examinons présentement le résul- » tat des différentes sommes provenan- » tes de la Taxe imposée sur chacun de » nos vices, sur le pied que nous l'a- » vons fixée, & l'on verra la démonstra- » tion de ce que j'ai avancé.

» Les dettes publiques de cette Na- » tion, sont d'environ 300000. liv. st.

La Taxe.

Pour le Parjure	125. l. st.
Pour l'Incontinence.	500.
Pour l'Ivrognerie...	500.
Pour les Juremens..	1000.
Pour la Médisance..	500.
Total par jour	2625. liv. st.

« Ce qui en cent quatre-ving-deux » jours, ou la moité de l'année peut » monter à 477, 750. liv. somme beau- » coup plus considérable que notre det- » te Nationale.

» Mais quand même le revenu journalier ne rempliroit pas cette supputation, soit par la pauvreté universelle du Peuple qui est très à craindre, soit parce qu'il deviendroit plus vertueux, ce qu'on ne peut gueres espérer; il est d'autres moyens de perfectionner ce plan de façon qu'il supplée à tous les vuides, & répondre à tous les évenemens.

„ Par exemple quel inconvénient y auroit-il d'imposer une Taxe severe sur toute sorte de personnes qui s'aviseroient de se marier avant quarante ans. Ceux qui seroient assez fous pour transgresser une Loi qui pourvoyeroit si sagement au bonheur de l'Etat, contribueroit du moins beaucoup par leur folie même à l'avantage du Public. Si au contraire la Loi étoit exécutée, il y auroit de toute nécessité moins d'Enfans dans chaque Famille, & par conséquent le nombre des Mendians & des Coquins diminueroit à proportion dans ce Royaume. Peut-être même que dans un siécle, si cette discipline salutaire étoit observée, la plus grande partie de ce Royaume auroit besoin d'être repeuplée par l'An-

„ gleterre, & cet évenement me paroît
„ très-désirable. Il pourroit guérir du
„ moins pour quelque tems la Nation
„ Angloise de l'antipathie invétérée
„ qu'elle a pour la nôtre.

„ A l'égard du Projet qui a été pré-
„ senté dernièrement à la Chambre des
„ Communes pour taxer ceux qui ne se
„ marient pas, je le trouve déraisonna-
„ ble. En effet ceux qui gardent le céli-
„ bat sont réellement les Bienfaicteurs
„ du Public, attendu qu'ils n'augmen-
„ tent pas le nombre de Pauvres ou de
„ ceux qui les oppriment; & dans ce
„ Pays-ci le Mariage entraîne infailli-
„ blement l'un ou l'autre de ces mal-
„ heurs.

„ Je voudrois aussi que tous les jeu-
„ nes Ecclésiastiques qui avec plus de
„ passion que de prudence, osent se ma-
„ rier avant que d'avoir des Bénéfices,
„ fussent indispensablement sujets à la
„ taxe la plus sévere, au point d'égaler
„ une défense expresse, parce qu'il faut
„ de toute nécessité que de pareils étour-
„ dis multiplient les misérables, vivent
„ dans le mépris, meurent dans la pau-
„ vreté.

„ Ces expédiens & plusieurs autres

„ qu'on peut trouver selon l'occasion ;
„ fourniroient des sommes considéra-
„ bles pour acquitter les Dettes Natio-
„ nales.

„ Mais comme il restera environ
„ 177,750. liv. de plus que les Dettes
„ Publiques, je voudrois qu'on en desti-
„ nât cent mille livres pour le salaire
„ des Collecteurs de cette Taxe ; &
„ j'espere que cette somme sera suffisan-
„ te, quoique d'ordinaire le recouvre-
„ ment de chaque Taxe en consomme
„ plus de la moitié. Le surplus de celle-
„ ci sera déposé dans le Trésor Public
„ pour quelque pieux usage.

„ Si ce Plan peut être agréé, comme
„ j'ai tout lieu de l'espérer par la disposi-
„ sition présente de la Chambre des
„ Communes, ceux du Parlement
„ qui seront nommés Commissaires,
„ auront les occasions du monde les plus
„ favorables d'avancer leurs Neveux,
„ leurs Cousins, leurs Peres Nourri-
„ ciers, & autres personnes considéra-
„ bles de leur parti, & de leur procurer
„ ainsi de bons revenus, & des places
„ de confiance & de crédit. Mais je ne
„ voudrois pas qu'il fût nommé d'autres
„ que des Anglois pour être les Collec-

teurs

„ teurs de cette Taille, parce que nous „ avons tout lieu de supposer qu'ils se- „ ront exacts, & qu'ils n'auront aucu- „ ne indulgence pour les Naturels de ce „ Royaume.

„ Ainsi une Taxe modérée sur nos „ vices, contribueroit, selon toutes les „ apparences, à sauver la Nation de la „ ruine totale dont elle est menacée. „ Plusieurs personnes qui, excepté le „ mépris de la Religion devenu si pu- „ blic, & dont on ose se faire honneur, „ n'ont à présent aucune excuse pour „ leurs déréglemens, pourroient en „ trouver une alors. Ils seroient en „ droit de dire que leurs vices ont sau- „ vé leur Patrie. Par ce moyen nous „ pourrions avoir une multitude de gens „ utiles à leur Pays, qui sans cela ne „ l'eussent jamais été, & c'est la seule „ Méthode pour faire que les vices par- „ ticuliers tournent à l'avantage pu- „ blic ».

LETTRE XXXI.

A Monsieur le Président BOUHIER, *sur les Tragédies en Prose, sur celles du Théâtre Anglois qui sont en vers non rimés que le Genie de la Langue Françoise ne comporte pas, avec une Critique de la Poësie Dramatique Angloise.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

VOus avez raison de soutenir que quoique les entraves de la Rime nous gênent, elles n'empêchent pas un génie heureux de s'élever aux plus sublimes beautés de la Poësie ; la Traduction aussi élégante que fidelle, que vous nous avez donné du Poëme de Pétrone *sur la Guerre Civile*, en est, ce me semble, un exemple assez heureux.

Peu s'en faut que la Dispute sur les Tragédies en Prose n'ait pris la place de celle sur les Auteurs Anciens & Moder-

nes : ce premier Schiſme littéraire n'a pas été plutôt appaiſé, que M. De la Motte a replongé notre Parnaſſe dans le trouble, en y prêchant la Réforme de la Rime : Les Novateurs en toutes ſortes de matiéres, ſéduiſent aiſément les eſprits, parce qu'ils prétendent toujours retrancher des abus. Cependant d'ordinaire leurs innovations en entraînent de plus grands que ceux qu'ils veulent ſupprimer. Envain un de nos Poëtes les plus célébres, & également capable & digne de défendre la Cauſe commune ; envain dis-je, M. De Voltaire a-t-il démontré & par ſes raiſons la fauſſeté & les dangereuſes conſéquences de la Doctrine de M. De la Motte, & par des Tragédies telles que *Brutus*, ce qu'on perdroit à proſcrire la Rime du Théâtre, ſelon le ſyſtême de ſon Antagoniſte ; les Sectateurs de M. De la Motte ont fait après ſa mort de nouveaux efforts pour rétablir un Dogme, qui de ſon vivant même a été univerſellement proſcrit.

Votre zéle, Monſieur, pour la gloire de nos Muſes, vous a fait à votre tour embraſſer leur querelle ; & vous avez ſi ſolidement réfuté les raiſons de

ceux qui voudroient introduire parmi nous les Tragédies en Proſe, qu'il n'y auroit plus rien à dire ſur cette matiére, ſi les Défenſeurs du Syſtême de M. De la Motte ne s'étoient armés depuis d'un nouvel Argument. Ils nous objectent l'exemple des Anglois, qui depuis longtems ont banni la Rime de leur Théâtre; ils triomphent d'avoir pour eux l'unanimité des Suffrages d'une Nation ſi judicieuſe & ſi éclairée : En effet, ſoit par les talens, ſoit par l'eſprit & les lumiéres Philoſophiques, les Anglois occupent aujourd'hui un rang ſi diſtingué dans le Monde Littéraire, que ſur toutes ſortes de matiéres leur autorité doit en impoſer. Elle nous laiſſe cependant la liberté de l'examen, l'Autorité n'eſt qu'un préjugé favorable, la Raiſon ſeule a le droit de décider.

Si depuis que le Théâtre Anglois s'eſt affranchi de la Rime, il eût produit des Chefs-d'Oeuvre, dont le nôtre eût lieu d'être jaloux, nous devrions regretter de porter un joug qui nous auroit empêché de nous élever autant que nos Voiſins; je crois, ſans prévention, pouvoir aſſurer que nous n'en ſommes pas réduits-là, & je m'en rap-

porte au jugement de toutes les Nations polies ; fussions nous forcés de reconnoître les Anglois pour les Maîtres du Théâtre, je doute encore que leur exemple dût nous faire renoncer à la Rime, attendu que nous n'avons pas les mêmes avantages qu'eux pour nous en passer,

Je l'avoue de bonne foi, Monsieur, leur Langue quoique plus dure que la nôtre, me paroît plus favorable à la Poësie. Les Vers doivent leurs principales beautés à la force & à la hardiesse des expressions, & les Anglois ont raison de revendiquer l'une & l'autre comme des caractéres particuliers à leur Langue. Ils employent en Prose plusieurs expressions, qu'à peine oserions-nous hazarder en Vers. Ils ont beaucoup plus de Verbes que nous n'en avons ; de même que les Grecs & les Latins, ils se servent d'Adjectifs composés pour exprimer par un seul mot ce que nous ne pouvons rendre dans notre Langue sans recourir aux Périphrases. Achille *aux pieds legers*, l'Aurore *aux doigts de rose*, l'Hidre *à plusieurs têtes*, le Crime *au front d'airain*, en sont des exemples. Je pourrois vous en citer cent

autres, soit de cette espéce, soit d'une espéce différente. Les Anglois ne diront pas moins bien *Tout-voyant*, *Tout-connoissant*, &c. que *Tout-puissant*. C'est ainsi que leur Langue, plus hardie que la nôtre, rend avec force par un seul Adjectif, ce que nous n'exprimons que plus foiblement par trois ou quatre mots.

L'Anglois, à l'exemple des Langues Sçavantes, permet encore aux Poëtes beaucoup plus d'inversions dans les Phrases & de transpositions dans les mots, que n'en permet le François; sans vouloir censurer la sévérité de notre Langue, on peut dire que cette sagesse, qui la rend si claire, est aussi nuisible à la Poësie, que la hardiesse de l'Anglois lui est avantageuse. Le François paroît être la langue de la raison, l'Anglois celle de l'enthousiasme. Le bon Sens qui est particulier à nos Voisins, ne se fait point du tout sentir dans le génie du langage qu'ils parlent, & il est étonnant que ce soit nous qui parlions celui de l'Europe qui est en effet le plus sage & le plus raisonnable.

Les Poëtes Anglois, lorsque les expressions de leur Langue leur paroissent trop foibles ou trop communes, ont la

liberté d'en emprunter de nouvelles, soit des Langues mortes, soit des Langues polies qui se parlent aujourd'hui. Il leur est même permis de faire des mots nouveaux. Lorsque Corneille a dit:

» Ton bras est *invaincu*, mais non pas invincible.

il a été censuré par l'Academie, & le mot n'a pas passé. Un Vers aussi heureux eût fait fortune en Anglois, & le mot hazardé eût enrichi la Langue. Comme nous ne pouvons pas prendre toutes ces libertés, aussi n'avons nous pas comme les Anglois & les Italiens une espece de Langage à part pour la Poësie.

Il n'est pas étonnant que les Poëtes Anglois qui se permettent tout, & à qui tout est permis, ayent mieux réussi que les nôtres, à rendre en Vers les deux Chefs-d'œuvre Epiques de l'Antiquité. On lit avec plaisir le Virgile Anglois de M. Dryden. M. Pope dans son Homere, a encore atteint de plus près les beautés de son Original. Nous ne pouvons guéres nous flatter de voir jamais une bonne Traduction de l'Iliade en Vers François. Les Priviléges de notre Poësie sont trop bornés.

Les différentes mesures que les Anglois admettent dans leurs Vers de dix syllabes, les seuls presque dont ils fassent usage, leur donne plus de variété, & à leurs Poëtes plus de facilité pour y exprimer leurs Pensées. Avec ces avantages & grand nombre d'autres dont ils jouissent, il n'est pas étonnant qu'ils puissent se passer de la Rime dans la Tragédie ; mais nous aurions tort de suivre leur exemple, nous qui n'avons pas les mêmes Priviléges. Les Auteurs qui voudroient nous faire renoncer à la Rime, parce que les Anglois en ont secoué le joug, ne raisonnent pas autrement que ceux qui ont proposé d'introduire les Dactiles & les Spondées dans nos Vers, parce que les Grecs & les Latins s'en sont servi dans les leurs.

Chaque Langue a un génie différent, qu'il faut bien connoître avant que de décider ce qu'elle doit admettre ou rejetter dans la Poësie. Ce qui convient à l'une, ne convient pas toujours à l'autre. Le François est trop chargé de Consonnes & de mots durs pour pouvoir être mesuré comme le Latin. D'un autre côté, les Regles de notre Grammaires sont trop sévéres, les constructions

de notre Langue trop ſages, les Licences de notre Poëſie trop reſſerrées pour qu'elle puiſſe ſe paſſer de la Rime, comme la Poëſie Angloiſe. Cependant examinons un peu ce que les Tragédies Angloiſes ont gagné à s'en affranchir. On ne voudroit retrancher la Rime de notre Poëſie Dramatique, que pour que nous y puſſions imiter la nature de plus près, & porter plus haut le ſublime de la Tragédie; voyons ſi les Anglois en ont retiré ces avantages.

Je ne parlerai pas de leur plus grand Tragique; le génie de Shakeſpear, ennemi de toute contrainte, ne s'eſt pas moins affranchi des Regles de la Bienſéance & de la vraiſemblance même, que du joug de la Rime. C'eſt le premier Auteur Anglois qui ait oſé le ſecouer; tantôt il parle en Proſe, tantôt en Vers, quelquefois en Rime même: il dit les choſes comme elles ſe préſentent, & ſuit partout également & ſa pareſſe, & ſon génie. C'eſt ce qui fait que l'on trouve chez lui de ſi grandes beautés, & de ſi grands défauts.

Les Auteurs Dramatiques, qui l'ont pris pour modéle en le copiant en ce qu'il a de défectueux, ne l'ont pas à

beaucoup près égalé en ce qu'il a de sublime ; ils se sont permis toutes ses négligences, & ne les ont pas rachetées par les mêmes beautés. C'est par paresse que Shakespear a écrit plusieurs de ses Tragédies en Prose, c'est manque de talent qu'en cela différens Auteurs l'ont imité. A l'égard des Tragédies purement en Prose, M. Dryden nous apprend que de son tems le Public en étoit absolument las, & soutient qu'il n'est pas possible d'y réussir, à moins que de les ranimer par quelques Scenes comiques.

Voilà, Monsieur, le sort qu'ont eu les Tragédies en Prose sur le Théâtre Anglois ; voyez si nous avons lieu de l'envier : la même chose arriveroit infailliblement sur le nôtre si elles y étoient reçues. Le Public se dégouteroit bien-tôt des Piéces insipides que nous y verrions paroître. Pour sçavoir à quoi s'en tenir, je renvoye tous les gens qui ont du goût à la Tragédie d'Oedipe en Prose. On ne comprend pas comment M. De la Motte, qui avoit du talent & un esprit Philosophique, ait si peu cultivé l'un, & fait un si mauvais usage de l'autre.

Si nous banniſſions la Rime de la Tragédie, la Scene ſeroit en proye aux Ecrivains les plus médiocres, qui ne la déshonorent déja que trop par tant de Comédies inſipides ; ceux qui ont la malheureuſe facilité de faire de mauvais Romans, ne manqueroient pas de s'ériger en Auteurs de Tragédies. Ils s'engageroient volontiers dans une carriére qui ne leur paroîtroit pas pénible, & les génies les plus heureux ne feroient pas tous leurs efforts pour s'y ſoutenir. On ſe néglige, quand on n'eſt pas averti par la difficulté de ſe tenir ſur ſes gardes. L'Eſprit eſt comme la Vertu, jamais il ne fait ſi bien uſage de toutes ſes forces, & ne brille avec plus d'éclat que quand il trouve des obſtacles.

Je viens à préſent aux Tragédies en Vers, qui ne différent des nôtres que par la ſuppreſſion de la Rime. On croiroit que les Poëtes Anglois, affranchis de ce joug, devroient y mieux imiter le véritable langage des Paſſions, que leur Dialogue devroit être plus naturel & mieux ſuivi que celui des Poëtes François ; & pour tout dire, que leurs Tragédies devroient être plus parfaites que les nôtres. Il me ſemble néanmoins

que le contraire eſt arrivé parmi eux. Les Auteurs Anglois pour s'éloigner davantage du langage de la Proſe, ont recours à la hardieſſe des Figures. Ils affectent partout le ton Epique, qui dans la Tragédie eſt du moins auſſi contraire à la nature, que la Rime même. Un Prince agité de la plus violente Paſſion, s'interrompt au milieu du ſentiment, pour faire la deſcription la plus étendue & la plus empoulée d'une Tempête. A la fin d'un Acte quelque jalouſie ou quelque fureur qui le poſſéde, il faut qu'il le termine par une comparaiſon fleurie. Ce défaut a tellement paſſé en uſage chez les Anglois, que le Caton même du ſage & judicieux M. Addiſon, c'eſt-à-dire leur Tragédie la plus réguliére, n'en eſt pas exempte. En un mot ſur leur Théâtre comme l'Auteur court ſans ceſſe après l'eſprit dans la Comédie, dans la Tragédie le Poëte eſt trop Epique: leurs Ouvrages Dramatiques en général ſont remplis de beautés déplacées. Leur Dialogue, loin d'être plus naturel que le nôtre, n'eſt la plûpart du tems qu'un tiſſu d'Epigrammes; c'eſt le Poëte qui répond, & non le Perſonnage qu'il introduit ſur la ſcene.

Si M. De la Motte a blâmé Racine, d'avoir dit, en parlant du Monstre qui fit périr Hippolyte.

» Le Flot qui l'apporta recule épouvanté.

si le récit fleuri, que fait Théramene de la mort de ce Héros, lui a paru déplacé sur le Théâtre, qu'auroit-il pensé des Tragédies Angloises, où ces beautés Epiques sont si communes, & où d'ordinaire elles sont les plus recherchées & les plus applaudies?

Je releverois moins ce défaut des Poëtes Anglois, s'il ne venoit d'une cause qui leur fait honneur. Les fautes que le Public voit avec le plus d'indulgence, sont celles d'un génie hardi; tel est celui des Poëtes Anglois: mais en leur rendant justice, en admirant même la fécondité de leur imagination, un Lecteur judicieux ne peut s'empêcher d'en condamner l'abus. Partout où il trouve de beaux Vers, il loue le talent; mais s'ils sortent de la Tragédie, il en blâme l'usage.

Les Poëtes Anglois suivant en cela le caractere de leur Nation, ne peuvent souffrir qu'aucun joug les captive. Ils ne reçoivent au Théâtre d'autres Re-

gles que celles qui ne les gênent pas. Cependant leur Pégase feroit moins d'écarts, s'ils lui tenoient la bride de plus près. Il ressemble aux Coursiers de leur Pays, il a moins besoin d'éperon pour lui donner de l'ardeur, que d'un mord pour retenir sa fougue. Les Poëtes Anglois se plaisent à entretenir une erreur qui favorise leur paresse; ils regardent toutes les Regles comme arbitraires : il en est néanmoins qui doivent être inviolables Ce n'est ni parce que les Grecs & les Romains ont suivi telle ou telle Regle que nous nous y soumettons, ni même, comme les Anglois nous le reprochent, parce que nous sommes un Peuple servile & imitateur, mais parce que l'expérience nous en a démontré l'utilité, parce que nous sommes sûrs que ces Régles sont prises d'aprés la nature, & qu'elles ne sont autre chose que les moyens les plus sûrs & les plus courts pour y arriver. Leur fameux Shakespear est un exemple frappant du danger que l'on court à s'en écarter. Ce Poëte, un des grand Génies qui ayent peut-être jamais existé, pour avoir ignoré les Regles des Anciens, ou pour n'avoir pas voulu les suivre, n'a pas

produit un seul Ouvrage qui ne soit un Monstre dans son espece ; s'il y a dans tous, des endroits admirables, il n'y en a pas un dont on puisse soutenir la Lecture d'un bout à l'autre.

Pour affranchir notre Tragédie du joug de la Rime, on nous renvoye à l'exemple des Anglois, mais on ne nous dit pas à quel prix ils en ont racheté la contrainte. On ne nous permettroit pas de remplacer comme eux la Rime par tout ce que la Poësie Epique a de plus riche ; & ce qui passe chez eux pour beauté, seroit regardé chez nous comme un défaut. Qu'en arriveroit-il ? Que la Tragédie tomberoit bien-tôt dans le familier, c'est-à-dire, dans le bas ; car dans le Tragique, le bas & le familier sont tout un. Ceux qui voudroient éviter ce ton, si contraire au caractere de la Tragédie, qui doit être toujours noble, seroient obligés de recourir, comme les Anglois, à la hardiesse des figures, qui les éloigneroit encore plus de la nature. Enfin, je crois la Majesté du Cothurne incompatible avec la Prose ; & dans notre Langue, la Versification sans Rime approcheroit trop du Discours ordinaire.

Voilà, Monsieur, beaucoup de raisonnement sur cette matiére, qu'à mon ordinaire j'ai cousus à la suite les uns des autres, sans liaison & sans méthode; aussi n'ai-je pas prétendu entrer moi-même en dispute réguliere avec les Partisans des Tragédies en Prose ou sans Rime: je ne me suis proposé d'autre but que de vous fournir de nouvelles armes pour leur faire tête, au cas qu'il vous prenne envie de rentrer en lice. Avec tous mes efforts je ne pourrois pas m'en servir avec autant d'avantage que vous. Dans les combats littéraires, comme dans ceux où les Hommes exposent leur vie, ce n'est pas la force des Armes, c'est l'Art de l'employer qui assure la victoire.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE

LETTRE XXXII.

*A Monsieur le Comte DE C****
Sur le Gout.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

IL me paroît qu'autant la Philosophie & les Sciences abstraites ont fait de progrès en Angleterre, autant le Gout & les beaux Arts y sont peu avancés. Les Anglois à bien des égards ne sont pas encore au point où nous étions il y a deux Siécles. On ne peut nier qu'ils ne se soient véritablement distingués dans la Poësie. Mais si chez eux elle a pris l'essor le plus hardi du côté du génie, elle s'est peu perfectionnée du côté du Gout. Cette finesse d'esprit sans laquelle on ne fait rien de vrayement beau dans quelque genre que ce soit, manque à la plûpart de leurs Auteurs; Waller, Addison, le Comte de Shaftesbury, Pope, & quelques autres ex-

ceptés, on ne peut gueres louer dans leurs Ecrivains que la juſteſſe du raiſonnement, ou la force de l'imagination. Ils ont beaucoup d'ouvrages marqués au Coin du Génie ; ils en ont bien peu qui portent le caractere des graces. Avec un peu plus de ſageſſe & de gout, Milton eût fait un Chef-d'œuvre de ſon Paradis perdu.

Chaque Nation a ſon mérite particulier. Les Italiens ſe piquent d'eſprit, & les Anglois de génie. Les François peuvent ſe piquer de gout. Il n'eſt point de Langues polies où nos bons Ouvrages n'ayent été traduits, & n'ayent ſouvent ſervi de modéles : nos Voiſins n'avouent pas toutes les obligations qu'ils nous ont. La Langue Françoiſe eſt devenue pour ainſi-dire la Langue de l'Europe, & ſemble deſtinée à la gloire de ſuccéder au Latin. Il n'eſt pas étonnant que des Peuples ſoumis aux Romains parlaſſent leur Langue ; mais pourquoi le François eſt-il aujourd'hui ſi commun dans toutes les Cours de l'Europe ? Pourquoi à celle de Londres le parle-t-on auſſi familiérement que l'Anglois ou l'Allemand, ſi ce n'eſt parce que nous donnons le ton à nos Voi-

sins pour toutes les choses qui sont du ressort de l'agrément & des graces ? Ce consentement unanime des Peuples éclairés qui nous environnent, est un témoignage qui ne peut être suspect.

Vous, Monsieur, dont l'esprit sûr & pénétrant s'étend également & aux Sciences & aux beaux Arts, vous qui connoissez les Anglois & leurs Productions de toutes especes, daignez m'apprendre pourquoi ils réussissent si peu dans toutes les choses qui dépendent du Gout, & pourquoi dans tout ce qu'ils font, les graces leur sont si peu familiéres. L'exactitude & le Compas Geométrique seroient-ils en effet contraires aux graces ? La contrainte que la Regle impose éloigneroit-elle du gout ? Vous qui possédez ce don précieux dans toute son étendue, apprenez-moi ce que c'est que ce Gout que des hommes du plus grand mérite, & des Nations entieres ont cherché inutilement. Les Romains qui dans les Lettres ont été les Rivaux des Grecs, n'ont pas pû même être leurs Disciples dans les Arts. Si les Sciences seules pouvoient donner le gout, où devroit-il être plus commun qu'en ce Pays-ci. Aucun Peuple ne les a culti-

vées avec plus de succès que les Anglois ; cependant en ce point les modéles des Anciens, & les exemples des Modernes, leur ont été également inutiles.

Il eſt, ſi je ne me trompe, bien plus aiſé de peindre le Gout ſous des images ſenſibles & particulieres, que d'en donner une définition générale & Métaphyſique. On pourroit le communiquer ſi on pouvoit le définir. Mais il eſt du nombre de ces choſes que l'on ne connoît gueres que par des qualités négatives, & dont l'eſſentiel a juſqu'ici échappé aux recherches de l'eſprit humain. Auſſi les plus grands Maîtres de cet Art nous ont bien marqué les défauts qui y ſont contraires, mais ils ne nous ont pas découvert les beautés qui en ſont la ſource. Ils nous ont plutôt montré les voyes qui en détournent, que les ſentiers qui y conduiſent : je dis ſentiers, car toutes les routes qui ménent à la vérité ſont étroites. Au beau des ouvrages d'eſprit qui en eſt le vrai, de même qu'à la vertu qui eſt le vrai de la Morale, on ne peut arriver que par des chemins difficiles & peu frayés. S'il eſt quelques talens qui excellent ſans qu'il en coûte

preſque aucun effort, s'il eſt quelques hommes aſſez heureuſement nés pour qu'ils n'euſſent de peine qu'à être vicieux, ces exemples font honneur à notre nature, mais ne tirent point à conſéquence. Les Pithagoriciens faiſoient le bien certain & fini, & le mal incertain & infini : on peut dire la même choſe du gout, mille routes en détournent, une ſeule y conduit. Ceux mêmes qui ont eu le bonheur de la trouver, n'ont pu l'enſeigner aux autres. Ce choix dépend peut-être d'une certaine délicateſſe de ſentimens que les Regles ne peuvent donner.

Platon lui-même dont nous avons deux Dialogues intitulés : *Du Beau*, enſeigne plutôt ce que le Beau n'eſt pas, que ce qu'il eſt.

Peut-être le Gout n'eſt-il dans le général que l'ordre le plus ſimple & le plus naturel des choſes, & dans les détails que l'expreſſion la plus noble & la plus convenable. Si je jette les yeux ſur un Tableau du Correge, ſi je lis une Tragédie de Racine, l'un & l'autre me confirment également dans cette idée. J'oſe même dire qu'elle s'accorde avec les principes de l'ingénieux Auteur de

l'Essai sur le Beau, Ouvrage aussi propre à former les Mœurs que le Gout, & où regnent en effet *la Vérité*, *l'Ordre*, *l'Honnête* & *le Décent*, qui comme il le dit lui-même, constituent le Beau essentiel que nous cherchons naturellement dans un Ouvrage d'esprit.

Selon lui dans le Physique comme dans le Moral, l'ordre est toujours le fondement du Beau. Pourquoi un Edifice nous plaît-il ? C'est que la similitude, l'égalité, la convenance des parties du Bâtiment, réduit tout à une espece d'unité qui contente notre raison. *

Dans les Ouvrages d'esprit l'ordre est absolument nécessaire, parce qu'il y en a un entre les vérités. Cependant dans le sens où je l'emploie ici, il ne signifie pas cette méthode séche & désagréable, qui marche toujours par premiers & par seconds points, par articles & par sections. Cette pratique de l'Ecole est diamétralement opposée au Gout. L'ordre dont je veux parler, consiste dans une succession naturelle d'idées, dont l'enchaînement est toujours senti, quoiqu'il ne soit pas pro-

* ESSAI SUR LE BEAU.

noncé ; dans cette attention à mettre chaque vérité dans son vrai point de vue, *enſorte que les premieres eclairent les ſuivantes, & que celles-ci à leur tour donnent aux premieres par leur ſuite naturelle une eſpece de nouvel éclat.* Je veux parler enfin de ces tranſitions heureuſes qui annoncent toujours un Ecrivain du premier ordre, & dont les Auteurs médiocres ne connoiſſent point l'art ; dans ces tranſitions, dis-je, qui en liant les différentes parties du diſcours, l'enrichiſſent par des beautés qui paroiſſent naître du fonds du ſujet, mais auſquelles il ne s'attendoit pas. Un Lecteur judicieux, & capable de déduire les conſéquences des principes, ne vous ſçait pas grand gré de le conduire par des routes qu'il a prévues ; l'unique moyen de lui plaire, eſt de les ſemer de fleurs.

Cet ordre tel que je l'explique, eſt en effet ce qui ſe trouve le moins dans les ouvrages des Anglois. L'eſprit ſemble partout tenir de la nature du corps. Les Habitans de cette Iſle ont je ne ſçai quoi de roide dans leur contenance, & de dur dans tous leurs mouvemens. Il y en a peu qui joignent les graces à la beauté des traits, ou la nobleſſe à l'a-

vantage de la taille. Leurs Entretiens, leurs Ecrits, leurs Vertus même; tout se ressent un peu de la dureté qu'ils ont dans le caractere.

Il est encore rare que les Anglois cherchent dans les expressions autre chose que la force : la plûpart d'entr'eux ne veulent pas même admettre la distinction des expressions nobles ou basses. On pourroit presque douter si les unes les affectent, puisqu'ils n'ont pas le tact assez délicat pour être blessés des autres.

Ceux des Ouvrages François au contraire où le gout est joint à l'invention, sont également remarquables, & par cet ordre simple & naturel des idées, & par l'heureux choix des expressions dont elles sont revêtues. Persuadés qu'une idée ne peut paroître belle, si elle n'est noblement exprimée, nous ne permettons pas plus à un Ecrivain de se négliger dans le choix de ses mots, que dans l'arrangement de ses pensées.

Un des Poëtes Anglois qui a eu le plus d'esprit, M. Dryden a très-bien remarqué que comme nos habillemens doivent être modestes, les expressions qui sont les habillemens de nos pensées,

doivent

doivent être décentes ; mais lui-même en cet endroit péche contre la regle qu'il propose aux autres. Il compare les mots à ceux de nos vêtemens que la bienséance ne permet pas de nommer. Les Ecrivains Anglois paroissent ignorer que les graces ne peuvent se trouver nulle part sans la décence.

Nous avons emprunté de la sensation du Palais le mot de gout, pour exprimer ce jugement que nous formons des choses qui ne sont pas sujettes à des régles certaines ou susceptibles de démonstrations évidentes. Cette métaphore est d'autant plus juste qu'en effet le gout paroît personnel & indéterminé dans tout, de même que dans notre Palais, & dans nos autres sens. Nos esprits sont différemment affectés par les mêmes choses lorsqu'elles sont d'une nature à ne pas pouvoir être démontrées.

Ce qui plaît à Paris, révolte à Londres. Les vieillards & les jeunes gens pensent & sentent différemment. Ainsi les Pays, l'âge, la diversité de caractere ou d'inclinations, sont autant de sources de variations dans les gouts. Il

paroît s'enſuivre de-là que la Beauté, en quelque genre que ce ſoit ; n'ait rien de fixe & d'abſolu. Mais s'il y a des gouts de mode & de caprice, les uns acquis par l'habitude, les autres produits par des affections particulieres, peut-être y en a-t'il un eſſentiel, fondé ſur la nature & ſur la vérité ; & je ſerois tenté de croire que toutes les diſputes qui naiſſent à ce ſujet, ne viennent que faute de faire cette diſtinction.

En effet ce qui eſt vraiement beau, indépendamment de toute convention & par ſa propre excellence, ſemble plaire à la raiſon. Si dans les Arts & dans les Ouvrages d'eſprit, tous les hommes ne ſont pas touchés de ce que j'appelle beauté réelle, c'eſt que les uns n'ont pas reçû de la nature le ſens qui en peut être affecté, & que les autres ne l'ont pas aſſez exercé pour en juger ſainement. Mais tous ceux qui ſont faits pour l'appercevoir, la reconnoiſſent également quelque part qu'elle ſe trouve. Dans le Moral, de même que dans le Phyſique, il n'y a que ceux qui ont des yeux qui voyent.

Si le gout étoit purement arbitraire, pourquoi dans tout ce qui eſt de ſon reſſort la France donneroit-elle le ton à l'Europe ? Cette préférence qu'aujourd'hui on accorde aux Chefs-d'œuvres des Grecs & des Romains ſur les productions quelquefois ingénieuſes, mais toujours fantaſques des Goths, paroît fondée dans la Nature, & peut avoir une cauſe Pyſique qui n'ait pas encore été développée. Dans tous les genres nous connoiſſons aſſez bien les effets, mais il en eſt peu où nous puiſſions remonter juſqu'aux cauſes.

La Métaphyſique qui peut ſeule nous ouvrir les voyes qui conduiſent aux premiers principes de chaque choſe, eſt une Science qui paroît commune, parce que tout le monde en parle. Le Bel-eſprit croit la connoître, le Philoſophe croit l'enſeigner. Mais c'eſt un Océan immenſe, où toutes les connoiſſances humaines, comme autant de fleuves, viennent s'abîmer. Si des hommes d'un génie ſupérieur & d'un ſentiment exquis y ont fait quelques découvertes, combien d'autres ſe ſont perdus dans ces Mers inconnues ! On n'a point encore

trouvé de Boussole sûre pour s'y conduire. Bacon, Descartes, Locke, en ont heureusement sondé quelques espaces ; mais en combien d'autres leurs efforts ont-ils été inutiles ? Et peut-être en est-il dont l'esprit humain ne doit jamais se permettre de tenter les profondeurs.

Je suis, MONSIEUR,

Votre très humble, &c.

Fin du premier Volume.

TABLE

DES LETTRES

Contenues dans ce Volume.

LETTRE I. *A Monsieur le Marquis* DE G ***. *Contenant quelques observations sur la Constitution politique de l'Angleterre, le tempérament & les inclinations de ses Habitans.* Page 1

LETTRE II. *Au même sur les préjugés des Hommes en général en faveur de leur Pays, & l'excès où les Anglois portent les leurs, avec quelques Critiques sur les François.* 9

LETTRE III. *A Monsieur* DE BUFFON, *Intendant du Jardin du Roy, & de l'Académie Royale des Sciences. Sur le même sujet, & sur la folie de quelques François qui affectent les Mœurs étrangeres au mépris de celles de leur Nation.* 15

LETTRE IV. *A Monsieur le Chevalier* DE B** *Sur l'usage ridicule des*

Anglois qui s'habillent comme leurs Domestiques. Avec une description du petit Maître de Paris & de celui de Londres. 22
LETTRE V. *A Monsieur* DE BUFFON, *Sur les egards qu'on doit aux Etrangers, & sur les haines Nationales. Eloge de l'Humanité.* 30
LETTRE VI. *A Monsieur l'Abbé* DU BOS, *Sécretaire Perpétuel de l'Académie Françoise. Sur les Quakers.* 38
LETTRE VII. *A Monsieur le Marquis* DU T**. *Sur le commerce des Femmes, sur l'utilité des Voyages, sur les Cotteries Angloises.* 45
LETTRE VIII. *A Monsieur* DE BUFFON, *Sur les progrès considérables que les Anglois ont faits, & l'avantage qu'ils ont sur les autres Nations dans les Sciences, dans les Arts Méchaniques, & en tout ce qui regarde le Commerce & la Navigation, avec quelques remarques sur leur manque de goût.* 57
LETTRE IX. *A Monsieur* FRERET, *Sécretaire Perpétuel de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.*

Sur la baſſeſſe & l'avilliſſement du Clergé du ſecond Ordre en Angleterre, ſur les Flatteurs-Paraſites, & les raiſons qui font que les Grands & les gens riches préférent ſouvent la Compagnie d'un ſot à celle d'un homme d'eſprit. 68

LETTRE X. *A Monſieur* DE LA CHAUSSE'E, *de l'Académie Françoiſe. Sur les Mariages inégaux & Clandeſtins.* 79

LETTRE XI. *A Monſieur* HELVETIUS, *Sur l'affectation de ſingularité.* 85

LETTRE XII. *A Monſieur l'Abbé* D'OLIVET, *de l'Académie Françoiſe. Sur la Langue Angloiſe comparée à la Langue Françoiſe.* 101

LETTRE XIII. *A Monſieur* DE BUFFON, *Sur la Magnificence des Anglois dans leurs Funérailles.* 129

LETTRE XIV. *A Monſieur le Marquis de G*** Sur la nature du Gouvernement Anglois. Quelle eſt la meilleure forme de Gouvernement ?* 135

LETTRE XV. *A Monſieur* HELVETIUS, *Sur le goût qu'ont les Anglois*

pour tout ce qui est extraordinaire, 146
LETTRE XVI. *A Monsieur* DE BUFFON, *sur les Domestiques Anglois.* 150
LETTRE XVII. *A Monsieur l'Abbé* D'OLIVET, *Sur la Versification Angloise.* 160
LETTRE XVIII. *A Monsieur* DE CREBILLON, *Fils, Sur l'inconstance des Anglois & des François dans leurs Modes, avec quelques Remarques sur le goût particulier des Dames Angloises à cet égard.* 172
LETTRE XIX. *A Monsieur le Duc de D**, Sur la Gayeté des François & la Mélancolie des Anglois & les bons ou mauvais effets de ces deux qualités, soit dans le général soit dans le Particulier.* 178
LETTRE XX. *A Monsieur* DE BUFFON, *Contraste de deux Caracteres si guliers, l'un dans un François, l'autre dans un Pair d'Angleterre.* 193
LETTRE XXI. *A Monsieur le Marquis* DU T**, *Sur les deux Chambres du Parlement.* 198
LETTRE XXII. *A Monsieur* DE LA

Chausse'e. Des differens usages auxquels on emploie les Feuilles qui s'impriment tous les jours à Londres, & des Articles singuliers qu'on y trouve. 205

LETTRE XXIII. *A Monsieur l'Abbé du Bos, Sur l'état de la peinture & de la Sculpture en Angleterre.* 211

LETTRE XXIV. *A Monsieur de Buffon. Singularité louable dans un Pair d'Angleterre.* 223

LETTRE XXV. *A Monsieur De la Chausse'e, Sur l'encouragement que l'on donne aux Arts & aux Sciences en Angleterre & en France. Quelques remarques sur la maniere Angloise de publier les Livres par souscription.* 226

LETTRE XXVI. *A Monsieur de Buffon, sur la beauté de la Campagne en Angleterre, la richesse du Climat & l'industrie des habitans.* 240

LETTRE XXVII. *A Monsieur Helvetius, sur les vapeurs.* 245

LETTRE XXVIII. *A Monsieur le Marquis Du T**, sur quelques inconvéniens de la Constitution Politique d'Angleterre.* 265

LETTRE XXIX. *A Monsieur* DE LA CHAUSSE'E, *sur les Petits-Maîtres & la licence des Mœurs substituée à la Galanterie qui régnoit autrefois en France.* 272
*Lettre de M** à Mylord C**.* 275
LETTRE XXX. *A Monsieur l'Abbé* SALLIER, *Garde de la Bibliothéque du Roy, de l'Académie Françoise, & de celle des Inscriptions & Belles-Lettres, sur le défaut de Police qui régne à Londres, & la Dépravation des Mœurs qui en est la suite.* 287
PROJET INFAILLIBLE *Pour payer les dettes de l'IRLANDE en six mois.* 295
LETTRE XXXI. *A Monsieur le Président* BOUHIER, *sur les Tragedies en Prose, sur celles du Théâtre Anglois qui sont en vers non rimés que le Génie de la Langue Françoise ne comporte pas, avec une Critique de la Poësie Dramatique Angloise.* 314
LETTRE XXXII. *A Monsieur le Comte* DE C*** *Sur le Goût* 329

Fin de la Table du premier Volume.

Fautes à corriger

TOME I.

Page 6. ligne 11. la, *lisez* le.
Page 46. *ligne* 24. celle, *lisez* celles.
Page 86. *ligne* 25. tous, *lisez* tout.
Page 257. *ligne* 1 ces, *lisez* ses.

TOME II.

Page 40. *ligne* 29. rasade, *lisez* rasades.
Pag. 51. *lig.* 2. noble, *lisez* nobles.
Pag. 273. *lig.* 17. tendroit, *lisez.* tendrit.

TOME III.

*Page*32. *ligne* 5. vielleſſe, *lisez* vieilleſſe.
Pag. 60. *lig.* 19. ſont *lisez.* ſon.
Pag. 114. *lig.* 17. empruntée, *lisez.* empruntées
Pag. 134. *lig.* 7. on, *lisez.* ont.
Pag. 215. *lig.* 28. néanmois, *lisez.* neanmoins.
Pag. 251. *lig.* 5. leur, *lisez.* leurs.
Pag. 351. *lig.* 4. negliſe, *lisez.* neglige.
Pag. 394. *lig.* 1. faite, *lisez.* faites.